DIDIER CONVARD - DENIS FALQUE - DAMIEN PEREZ

I.N.R.I

L'ENQUÊTE

Glénat

DIDIER CONVARD - DENIS FALQUE - DAMIEN PEREZ

I.N.R.I

L'Enquête

AVERTISSEMENT : l'ouvrage que vous allez lire n'est pas une fiction. Du moins pas seulement, puisque bon nombre des événements et personnages qui la composent sont réels. Pour la sécurité des auteurs et de leurs familles, ils ont simplement été saupoudrés de fiction. Au lecteur de faire son choix et de croire ce que bon lui semblera. Qu'il sache seulement que le plus invraisemblable ne sera pas le moins envisageable.

Dessin : Denis Falque
Couleur : Didier Convard
Texte : Damien Perez

BdStudio
POUR LE PLAISIR DE LA LECTURE DES PETITS ET DES GRANDS

Glénat

A mon triangle parfait : Emma, Léonie et Martin.

A mon portraitiste officiel, Denis Falque,
qui n'a pas ménagé ses efforts pour me rendre présentable.

Et à Didier Convard bien sûr, pour m'avoir gratifié
d'un sentiment terriblement démodé : la confiance.
J'ignorais en démarrant cette Enquête que je mettrais en lumière,
cher Didier, votre part la plus sombre...
J'espère l'avoir au moins fait de belle manière.

Damien Perez.

Les auteurs de cet ouvrage tiennent à remercier également
Pierre Wachs et André Juillard.

Merci enfin à Bernard Prudhomme
pour son soutien photographique.

Indifesso Nusu Rapellamus Ignorantiam

(Repoussons l'ignorance par un grand effort)

www.glenat.com
© 2006 Éditions Glénat-B.P. 177 - 38008 Grenoble Cedex
Tous droits réservés pour tous pays.
Dépôt légal : août 2006
Achevé d'imprimer en Belgique par Lesaffre en août 2006

Sanglante découverte dans la Forêt d'Orient

NOTRE CUEILLEUR DE CHAMPIGNONS ne s'attendait certes pas à pareille découverte. Parti de bon matin sur les sentiers du Bas-Bois, dans la Forêt d'Orient, afin d'en ramener quelques pieds-de-mouton pour l'omelette du midi, quelle ne fut la surprise de Jean-Marie G. d'en ramener une main ! "J'ai cligné des yeux plusieurs fois afin de m'assurer que je ne rêvais pas – gémit le pauvre retraité, visiblement très éprouvé par cette découverte – mais rien à faire, il s'agissait bien d'une main." Une main droite, précisément, dont le propriétaire n'a pour l'heure pas été identifié. "Nous avons fait le tour des médecins et des hôpitaux en vain – nous apprend le lieutenant Houot, de la brigade de gendarmerie de Brienne-le-Château. Puis nous nous sommes orientés vers les entreprises de bûcheronnage et débardage. Aucun accident forestier n'a été signalé dans le secteur, mais il s'agit là de la thèse que nous privilégions à ce stade de l'enquête. Certains chefs d'entreprise peu scrupuleux utilisent de la main-d'œuvre étrangère, bon marché et non déclarée. À la suite de l'accident, sans doute consécutif à un revers de tronçonneuse mal négocié, l'un d'eux pourrait avoir été tenté de donner des soins de fortune au blessé et d'acheter son silence. Ça ne serait malheureusement pas la première fois". Une hypothèse qui fait froid dans le dos. Mais que pourrait accréditer l'absence d'empreintes digitales sur la main, manifestement effacées, ainsi que la disparition d'une bague dont on aperçoit encore la trace sur l'auriculaire de la victime, et qui aurait sans doute permis de retrouver son identité. L'accès au secteur du Bas-Bois a bien sûr été condamné par la gendarmerie qui poursuit ses recherches. L'omelette aux champignons de Monsieur G. devra donc attendre. Mais sans doute n'en avait-il plus très envie... ■

C'est ainsi que tout commença.

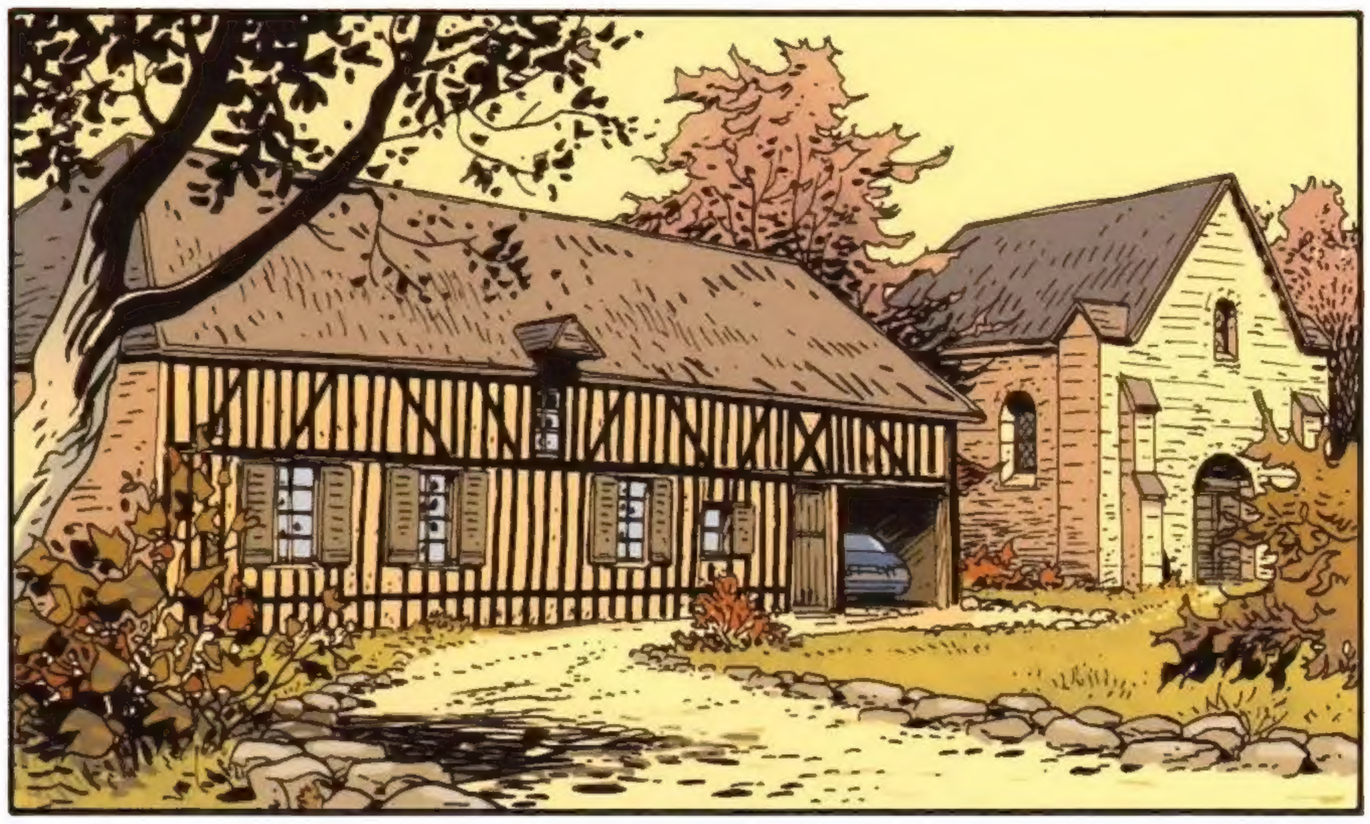
Par un obscur article en cinquième page d'une gazette de province. Rien qui puisse d'ordinaire perturber un journaliste parisien habitué aux faits divers en tous genres. Si ce n'est que cette répugnante histoire de main tranchée ne m'était pas étrangère. Et pour cause : cela faisait maintenant près d'une semaine que je prenais racine en Champagne à interviewer Didier Convard, me partageant entre la chambre d'hôtel sordide où j'avais pris résidence et la grande demeure du scénariste où nous préparions l'album hors série que vous tenez entre les mains. Un album que nous avions décidé d'intituler *L'Enquête*, mais qui n'était en fait qu'une vaste causerie où Convard et moi avions évoqué pour ses lecteurs de vieilles histoires de complots millénaires, de théologie parallèle... et de mains tranchées.

Je m'appelle Damien Perez. Je suis journaliste et donc habitué - a priori - à ne pas transiger avec la vérité. Pour mieux en assurer le lecteur je commencerai par lui faire une révélation, fût-elle choquante : je n'aime pas le *Triangle Secret*, ni même la bande dessinée de manière générale, et si j'ai accepté de réaliser cette enquête, ça n'est que par pur opportunisme financier. Cette motivation, j'en conviens, n'est pas des plus nobles. Aussi permettrez-vous que je la replace dans son contexte.

Remontons pour cela quelques mois en arrière... À la suite d'une brouille avec mon rédacteur en chef je m'étais subitement retrouvé sans emploi, ce qui ne m'avait d'abord pas inquiété : j'imaginais que de nombreux journaux se mettraient aussitôt sur les rangs pour m'embaucher. Mais c'était compter sans l'acharnement de mon ex-employeur à salir ma réputation... Ma période d'inactivité s'était du coup prolongée, me confrontant vite à ce point critique de désargentement où il m'avait fallu choisir entre la Charybde du chômage et la Scylla du compromis. Malade à la seule idée d'aller quémander mon aumône à l'État, j'avais donc décidé de faire le tour des rédactions afin d'au moins décrocher quelque pige alimentaire qui me permettrait de tenir une ou deux semaines. J'avais ainsi appris que les éditions Glénat cherchaient un journaliste pour réaliser une grande série d'entretiens autour d'*I.N.R.I.* Je ne connaissais pas cette série de bande dessinée – pourtant très populaire à ce qu'on m'avait dit – et encore moins Didier Convard. Mais la rémunération semblait suffisamment intéressante pour que je prenne la peine de proposer ma candidature.

Avec un parcours professionnel plus axé sur le vrai journalisme - celui d'investigation - que sur l'interview de cocktail, j'imaginais avoir assez peu de chances d'être la perle rare espérée. C'était compter sans trois années d'études d'architecture médiévale – imposées à l'époque par Papa, lui-même architecte – qui pour la première fois de mon existence m'avaient servi à quelque chose. Un journaliste médiéviste ! Les gens de chez Glénat avaient été emballés – "Tout cela correspond si bien à l'ambiance du *Triangle Secret*" m'avait-on dit. J'étais bien de cet avis. Mais sitôt empochée une confortable avance sur droits, j'avais tout de même décidé de le vérifier par moi-même en me procurant les albums du *Triangle Secret*, que je n'avais jamais lus.

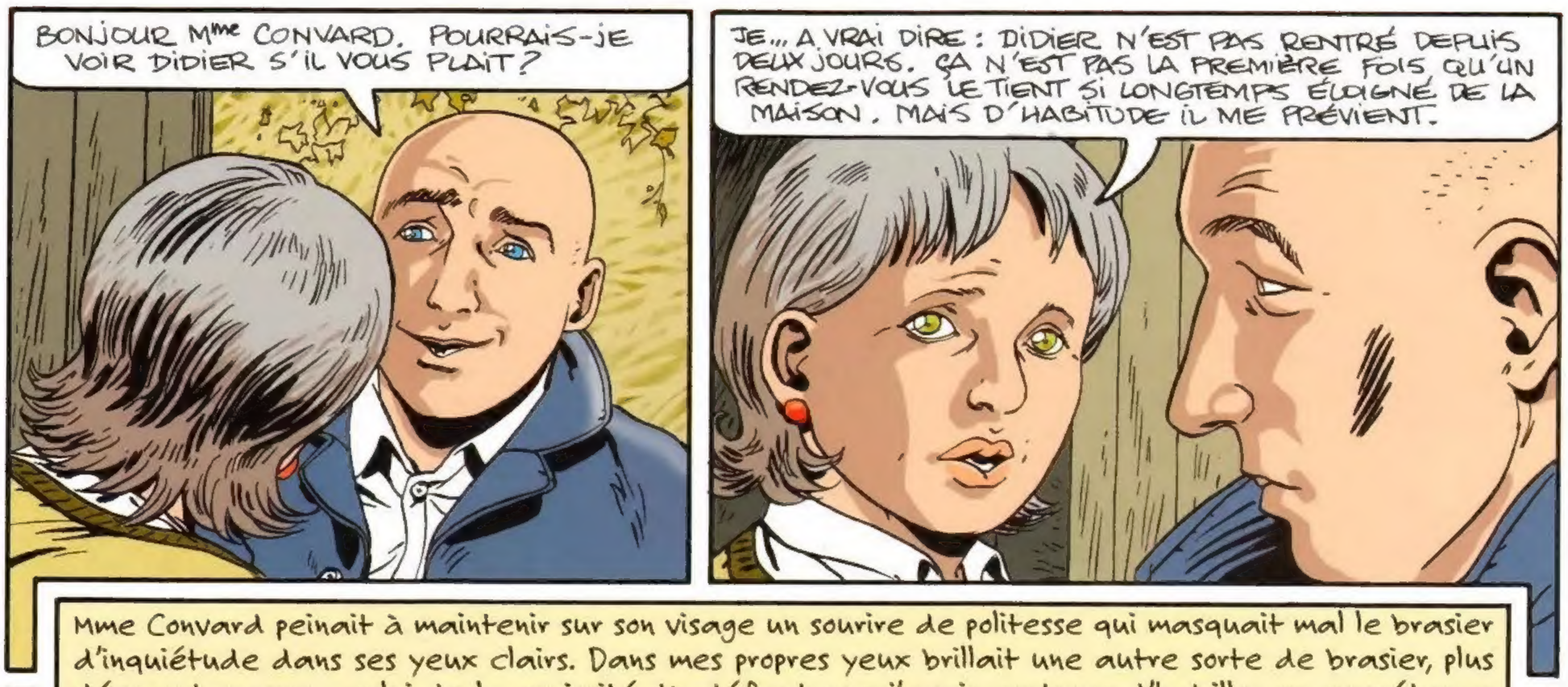
La série, malheureusement, ne m'avait pas emballée. Et ma première rencontre avec Didier Convard, la semaine suivante chez Glénat, ne m'avait pas engagé à la reconsidérer d'un œil meilleur. Le scénariste s'était montré plutôt distant, et n'avait accepté le principe d'une série d'interviews réalisées en Champagne qu'à reculons. Un directeur éditorial m'avait prévenu : Convard devait contractuellement cet album hors série à son éditeur et n'avait pas vraiment son mot à dire quant à sa réalisation. Il s'y impliquerait donc sans doute le moins possible et ne répondrait à mes questions que parce qu'il y était obligé. Je partis donc en Champagne quelques jours plus tard avec la désagréable impression d'y aller perdre mon temps. Ce en quoi j'avais tort, puisque Convard, qui avait visiblement décidé de faire contre mauvaise fortune bon cœur, se révéla sous un tout autre jour, celui d'un homme charmant, très accessible, et doté d'une culture abyssale. Je n'avais pour autant pas pris de réel plaisir à nos longues séances de travail, mais le scénariste s'était montré à ce point communicatif dans la passion qu'il avait de son métier qu'il avait su me donner l'envie de lui rendre la politesse d'un travail bien fait, et ce malgré mon attachement pour le moins relatif à son bazar de BD ésotérico-maçonnique.



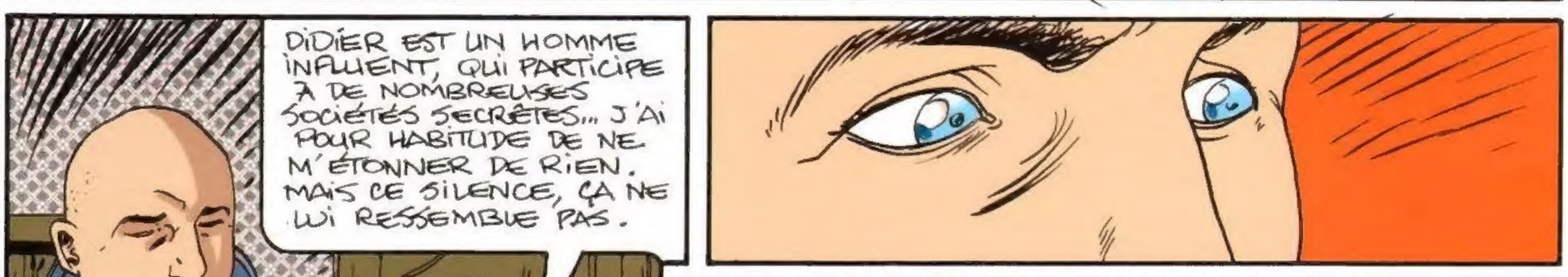
Déchirant discrètement l'article du *Courrier de Champagne*, j'abandonnai là mes souvenirs pour grimper dans le taxi que j'avais fait appeler. Au terme de notre dernière rencontre chez lui, deux jours auparavant, Didier Convard m'avait demandé de le laisser souffler un peu. J'étais tellement pressé d'en finir avec cette enquête que je lui avais sans doute imposé un rythme de travail un peu trop effréné. Nous ne devions pas nous revoir avant le lendemain matin. Ma visite surprise serait donc d'une impolitesse totale. Mais je me voyais difficilement ne pas discuter au plus vite avec lui de cet incroyable meurtre en Forêt d'Orient, dont le modus operandi correspondait en tous points à ceux du tueur à la hache d'*I.N.R.I.*

Ce fait divers tombait à point nommé. Une véritable providence ! Car à vrai dire j'avais dans l'idée d'égayer notre terne enquête en y intégrant cette sombre histoire. La réalité rejoignant la fiction. Quelle formidable accroche à l'adresse du lecteur ! Mais je me faisais assez peu d'illusions quant à la recevabilité du projet, Convard semblant avoir une idée très précise du type d'ouvrage qu'il souhaitait me voir rédiger. *L'Enquête* devait être un album pour fans. Pas un chapitre supplémentaire du *Triangle Secret* et encore moins une visite de ses coulisses. Convard ne m'avait pas formulé aussi nettement les choses. Mais il ne répondait à mes questions que de manière cordiale autant qu'évasive, ce dont je ne me rendais compte que le soir venu, lorsque rentré à mon hôtel je visionnais nos conversations, enregistrées systématiquement sur camescope numérique. Il s'agissait entre nous d'un jeu du Chat et de la Souris, mais d'un jeu complètement tronqué, puisque la souris avait bien compris que le Chat n'avait pas vraiment envie de l'attraper... À procéder ainsi nous prenions le risque d'écrire un album ennuyeux. Et j'espérais donc convaincre Convard de me laisser agrémenter *L'Enquête* à mon idée. Même si bien sûr je n'avais en tête que la seule idée – égoïste – de rendre plus attrayant mon quotidien de travail.

Un quart d'heure plus tard le taxi se gara devant la propriété des Convard, une maison isolée en bordure de la Forêt d'Orient, au lieu-dit Pardès-la-Chapelle. La longue ferme rénovée était cossue mais accueillante, bordée d'une petite chapelle médiévale qui avait sans doute été pour beaucoup dans la décision du couple de s'installer ici, même si de la part du scénariste du *Triangle Secret*, pareil voisinage religieux pouvait sembler étonnant. Mais Convard était un homme étonnant, j'allais vite le découvrir. Descendant du taxi, je goûtai à ce calme un peu inquiet qu'on ne ressent qu'à l'aube des grandes catastrophes. Sans doute avais-je déjà deviné qu'il s'était passé ici quelque chose de grave, et que je ne pourrais plus jamais lire le *Triangle Secret* de manière aussi détachée que je l'avais fait jusqu'ici. Devant l'insistance du taxi à repartir vers d'autres clients, je le payai et remontai l'allée gravillonnée des Convard au pas de charge, avant de sonner avec insistance. Anne Convard, la femme de Didier, m'ouvrit la porte, visiblement peu enchantée par ma visite.



Mme Convard peinait à maintenir sur son visage un sourire de politesse qui masquait mal le brasier d'inquiétude dans ses yeux clairs. Dans mes propres yeux brillait une autre sorte de brasier, plus dévorant encore : celui de la curiosité. Un défaut que j'avais coutume d'habiller en compétence professionnelle pour ne pas avoir à en rougir.



J'avalai ma salive avec difficulté. Cette longue semaine d'entretiens m'avait permis de cerner — croyais-je — la personnalité de Didier Convard, qui selon moi était un honnête homme dont l'attachement pour la franc-maçonnerie avait simplement nourri une œuvre de fiction. Je m'étais peut-être trompé. Car il apparaissait soudain que derrière le scénariste tranquille pouvait se dissimuler un lobbyiste occulte se livrant à d'étranges réunions secrètes dans la forêt d'Orient. Un comploteur dont la bonhomie érudite n'était soudain pas sans me rappeler celle d'un certain Martin Hertz...

J'entendis soudain un petit bruit. Comme un grattement dehors. On nous écoutait. Mme Convard voulut ouvrir. Je l'en empêchai doucement et tirai la porte d'un coup sec, prêt à détendre mon bras droit pour un direct à la figure de l'intrus.

Il s'agissait de la factrice qui me tendit, stupéfaite, la liasse de courrier qu'elle s'apprêtait à glisser dans la fente pratiquée à cette effet dans la porte, ainsi que le journal du jour : *Le Courrier de Champagne*.

Je la remerciai et tendis le tout, un peu bête, à Mme Convard, que ni mon attitude ni son courrier ne semblaient pouvoir tirer d'une torpeur inquiète. Elle déposa lettres et journal sur un petit meuble sans leur accorder le moindre regard, ce dont je me félicitai mentalement : tant qu'elle ne lirait pas *Le Courrier de Champagne*, elle ne saurait rien de la main coupée de la Forêt d'Orient, et je tenais à ce que son ignorance perdure encore un peu. Le temps pour moi de récolter quelques informations.

Semblant soudain redécouvrir ma présence à ses côtés, la petite femme me demanda si Didier et moi avions rendez-vous aujourd'hui. Je m'entendis lui répondre par l'affirmative.

- Alors il est encore plus inquiétant qu'il ne soit pas rentré. Didier n'oublie jamais un rendez-vous.

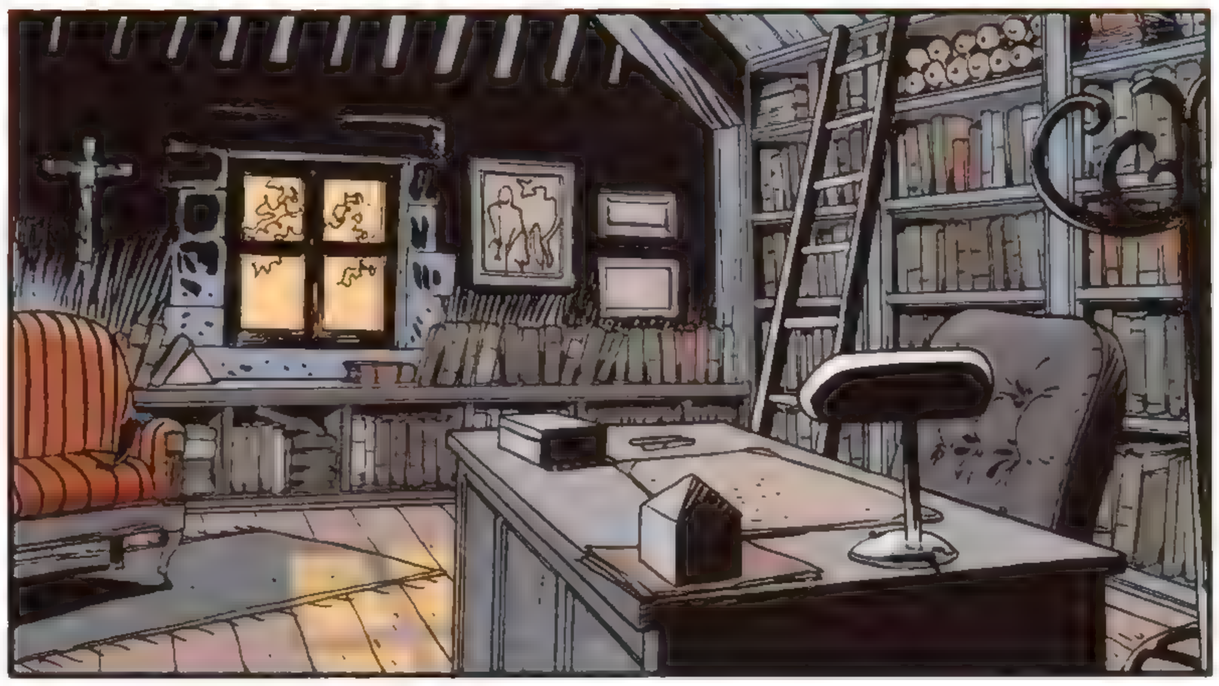
Elle était mûre, le sens critique complètement anesthésié par l'inquiétude. Je tentai un second mensonge.

- Je vais vous laisser, Mme Convard. J'irai travailler à mon hôtel en attendant le retour de Didier. Pourrais-je toutefois récupérer quelques dossiers que j'ai oubliés dans son bureau ?

D'un signe de tête absent, la maîtresse des lieux m'autorisa l'accès à l'étage de la maison et je sentis un frisson d'excitation me descendre le long de l'échine. Un frisson que j'identifiai parfaitement. Celui qui secoue de bas en haut tout journaliste d'investigation normalement constitué lorsqu'il a reniflé une grosse affaire. Il n'était bien sûr plus question de réaliser un bête album hors série d'*I.N.R.I.* La main coupée découverte dans la Forêt d'Orient était celle de Convard, le doute n'était pas permis. La réalité venait de rattraper la fiction, et le destin avait voulu que je me trouve là, à leur incroyable jonction, prêt à enquêter.

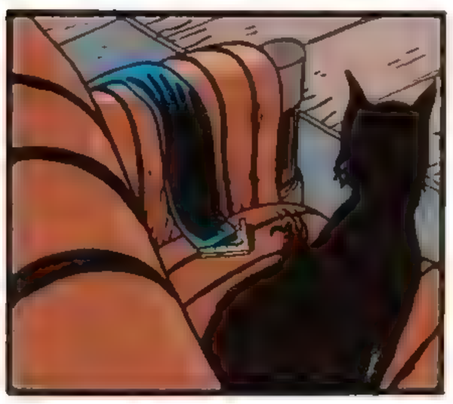
Pourquoi aurait-on tué Convard à la manière du "tueur à la hache", personnage clé du *Triangle Secret* ? Forcément pour le punir d'avoir écrit cette série. La conclusion semblait logique : Convard avait révélé via ses scénarios quelque sombre événement. Un secret suffisamment important pour qu'il s'attire la haine de personnes capables de lui trancher une main. Je tenais là un scoop énorme.

Inspirant à m'en fendre les côtes, j'avalai les quelques marches jusqu'au bureau et en ouvrit résolument la porte.



Je connaissais bien ce bureau dans lequel j'avais mené tous nos entretiens. Il s'agissait d'une large pièce sous combles, que Convard avait méthodiquement encombrée des signes extérieurs de ses deux passions : la franc-maçonnerie et la bibliophilie. On trouvait donc ici un étrange tableau représentant une Marianne maçonnique, là un fauteuil sur lequel dormait négligemment un bandeau noir - sans doute celui que Convard avait porté lors de sa cérémonie d'Initiation. Et partout des grandes bibliothèques chargées d'épais volumes reliés plein cuir dont les nervures craquelées exhalaient un odorant parfum d'histoire. Par peur de me montrer discourtois envers mon hôte, je n'avais jamais osé fureter dans ces rayonnages. Cette fois je n'allais pas me gêner. Mon enquête l'exigeait. Car même si j'étais sûr que c'était bien le cas, il me fallait m'assurer que la main coupée de la Forêt d'Orient était celle de Convard. Et je comptais pour cela sur ses albums de famille, dans lesquels j'espérais trouver une photo où l'on verrait en assez gros plan sa main droite pour que je puisse la comparer à celle du *Courrier de Champagne*.

J'allais entamer mes recherches lorsqu'un bruit attira mon attention. Il s'agissait d'un chat derrière la fenêtre, dont le regard surpris de me trouver là me mit mal à l'aise. L'animal s'était hissé sur la plus haute branche d'un cèdre tout proche afin d'essayer de pousser la fenêtre avec sa tête. Amusé par son obstination, je le regardai faire jusqu'à ce que - à ma grande surprise - il parvienne à rentrer. Et pour cause : la vieille clenche était tout simplement hors d'usage. Mais la performance du chat n'en était pas moins remarquable et je lui prodiguai quelques flatteries du plat de la main qui le firent ronronner de plaisir.



- Toi qui as l'air de tout savoir de cette maison... Dis-moi donc où Didier cache ses secrets.

Le chat pencha la tête sur le côté, ses yeux dans les miens comme s'il m'avait compris. Puis il se détourna superbement afin de musarder dans la pièce. Et j'entrepris donc de passer en revue les longs rayonnages de la bibliothèque à la recherche d'un album photo, sans malheureusement rien trouver d'autre que des ouvrages précieux pour lesquels n'importe quel bibliophile se serait damné.

Agacé par l'insuccès de ma méthode, je décidai de me fier au hasard, essayant de crocheter quelques tiroirs et soulevant tous les tableaux de la pièce à la recherche d'un coffre fort ou d'un manuscrit caché à leur envers. Tout cela était bien romanesque, j'en conviens. Mais c'était tout l'univers de Convard qui l'était. Et je ne doutais pas que si l'homme eut quelque chose à cacher, il l'eut fait de manière romanesque. Toute mon ardeur ne me servit malheureusement qu'à gaspiller dix autres minutes en vaines recherches.

Complètement dépité, j'embrassai la pièce du regard, prêt à partir. C'est alors qu'un livre étrange attira mon attention. Il s'agissait d'un incunable, sagement rangé parmi d'autres incunables, mais d'où dépassait une bande de négatifs photo, insérée là comme un marque-page. Curieuse et irrespectueuse juxtaposition. Mais parfaitement justifiée, puisque ouvrant le vieux volume je découvris que la reliure médiévale avait été aménagée afin d'accueillir les pages translucides d'un album photo de facture tout à fait moderne. Un pur caprice de bibliophile. À moins qu'il ne se soit agi d'un très habile stratagème pour dissimuler au mieux des photos très privées... Je tendis comme un trophée l'album au chat qui, installé sur le fauteuil et trop occupé à donner de la patte au bandeau initiatique, ne m'accorda pas le moindre regard.

Question : qu'est-ce que l'initiation maçonnique ?

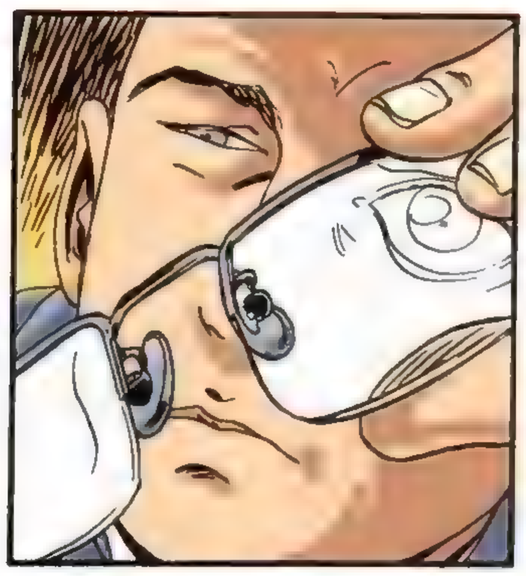
Réponse : aucune idée, puisque le propre d'un secret c'est d'être gardé. La seule chose dont je sois sûr, c'est que beaucoup ont prétendu ou prétendent connaître ce secret, même si bien souvent l'imagination vient relayer le savoir... Certaines caractéristiques de l'Initiation reviennent toutefois avec assez de persistance pour que l'on soit à peu près certain de leur véracité.

1 - L'Initiation est une cérémonie secrète permettant à l'aspirant-maçon de le devenir à part entière. Elle ne constitue pas l'aboutissement du parcours spirituel du "frère", simplement un passage qui lui permettra de mourir symboliquement avant d'entamer une quête de perfection permanente de l'âme. L'Initiation doit déstabiliser l'aspirant afin de le forcer à rechercher une vérité intérieure dont on espère qu'elle confinera à l'illumination.

2 - Et pour ce faire les techniques sont légion ! Il se dit en effet que tout initiable sera enfermé dans une pièce souterraine remplie d'objets morbides, appelée Cabinet de réflexion, où il devra faire le point sur sa peur de la mort et la dépasser. Mais tout ne se passe pas dans la tête ! Car l'Initiation comporterait également plusieurs épreuves physiques. On parle en particulier d' "épreuves de sang", de calice d'amertume, mais surtout de "voyages" sous le signe de la terre, de l'eau, de l'air et du feu, voyages dont la charge symbolique est certes importante, mais qui permettraient également d'éprouver la fermeté et le courage de l'aspirant en le confrontant aux quatre éléments.

3 - L'Initiation comporte heureusement une dernière épreuve, sans doute plus agréable : un gigantesque banquet réunissant tous les membres de la Loge, où l'arrivée du nouveau frère est dignement fêtée. Une célébration révélatrice de cette notion maçonnique essentielle qu'est la fraternité, et qui accompagnera l'Initié tout au long de son parcours.

Note : en écrivant ces lignes je constate que Didier Mosèle a trouvé la lumière - en l'occurrence le tombeau du Christ - au terme d'une escapade sous-marine. Sans doute serait-il intéressant de relire le Triangle Secret afin de savoir s'il a d'abord été confronté aux autres éléments...



Avisant une paire de lunettes qui traînait sur le bureau, je l'utilisai comme loupe afin d'examiner les photos. Convard devait être un homme ordonné, à la limite du maniaque, puisque chacun des clichés avait été légendé à l'aide d'une petite étiquette autocollante sur laquelle il avait mentionné la date et l'identité des photographiés. Au bout de quelques minutes de recherche, je trouvai une photo où l'on voyait avec assez de précision sa main pour que je puisse la comparer à celle du *Courrier de Champagne*. Ce qui ne m'avança guère, cette dernière étant trop floue pour que l'on puisse en tirer quoi que ce soit. Mais une chose était sûre : la main tranchée portait la trace d'une bague à l'annulaire. Une bague que l'assassin avait emportée avec lui. S'agissait-il d'une chevalière rouge détentrice d'un étonnant secret ? Je ne pouvais bien sûr l'assurer. D'autant que je n'avais trouvé dans son album aucune photo montrant Convard arborant pareil bijou, l'homme se contentant d'une sage alliance, comme tout bon père de famille. Rien à voir avec un intrigant noctambule dont les activités maçonniques lui auraient valu d'être assassiné d'aussi cruelle manière.

Et pourtant : si l'assassin de la Forêt d'Orient avait emporté cette bague, c'est qu'elle avait son importance.

Au mépris de toute règle de politesse, je m'installai dans le fauteuil du maître des lieux et m'allumai une cigarette afin de laisser décanter mes réflexions. J'en arrivai ainsi à la conclusion que si l'on avait retiré la bague de Didier, c'était simplement pour ne pas abandonner aux enquêteurs trop d'indices quant à l'identité de la victime. L'hypothèse d'une chevalière renfermant la formule d'immortalité de Jésus, pour séduisante qu'elle fût, ne devait donc rester qu'au rang de supputation romanesque. Mais puisque je les avais intégralement filmés avec un petit caméscope numérique, je me promis tout de même de me repasser tous nos entretiens afin d'être bien sûr qu'à aucun moment Convard n'avait porté de chevalière rouge au doigt...

Un tintement métallique me tira soudain de mes réflexions. Il s'agissait du bandeau initiatique que le chat venait de faire tomber du fauteuil. Réprimant d'un méchant regard le maladroit, je ramassai la longue pièce de velours dont chaque extrémité se terminait par une attache en acier – équerre à gauche, compas à droite, qui rassemblées lorsque l'initié nouait le bandeau autour de sa tête formaient le célèbre symbole franc-maçon. Peut-être influencé par l'ambiance mystérieuse des lieux, j'eus soudain envie de passer moi-même ce bandeau, ce que je fis, malgré le regard moqueur du chat. La lumière cessa d'exister. Je devais être ridicule et m'apprêtais à retirer l'épaisse bande de tissu lorsqu'un détail attira mon attention. Je sentais sur l'arrête de mon nez comme une gêne. Comme si le bandeau avait comporté en cet endroit une pièce rigide. Le retirant brusquement, je découvris qu'on avait pratiqué une incision dans la couture. Une incision qui avait permis d'y cacher une petite photo pliée en deux.

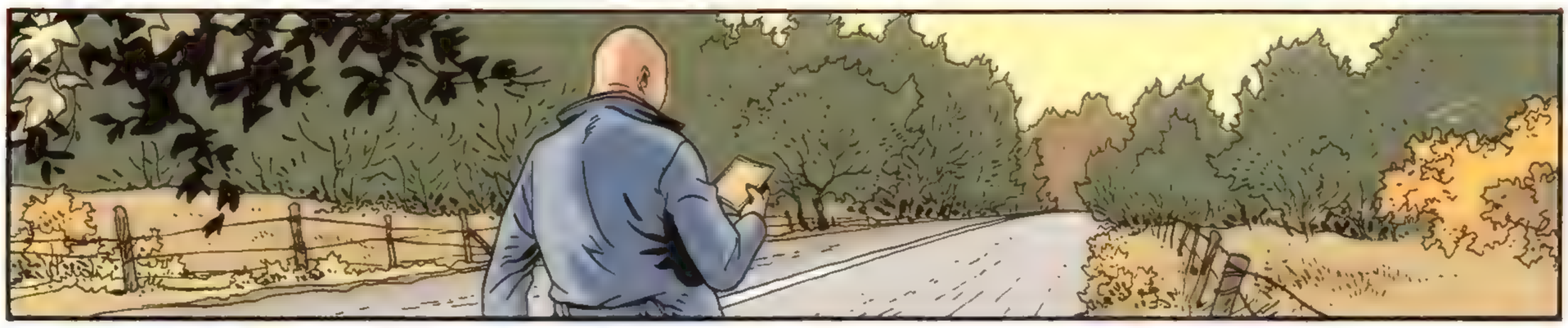
Je dépliai aussitôt le cliché, qui représentait un homme mystérieux dont on avait masqué les traits en y collant la figure de Martin Hertz. La juxtaposition de la photo et du dessin, manifestement découpé dans un album du *Triangle Secret*, me mit aussitôt mal à l'aise, et je tentai d'arracher sans succès le visage souriant, qui était si bien collé qu'en insistant j'aurais sans doute emporté avec lui les véritables traits de l'inconnu. Quant aux étranges signes rouges apposés aux pieds de l'homme, ils ne m'évoquaient absolument rien de connu.

Je dissimulai la photo dans ma poche de chemise. Le message véhiculé par cet étrange collage était clair : l'homme sur la photographie avait servi de modèle au personnage de Martin Hertz. À tel point que Convard avait décidé de fondre symboliquement leurs deux identités. Qui diable pouvait-il être ? J'en étais là de mes interrogations lorsque je fus interrompu par un cri strident. C'était Mme Convard... qui venait de découvrir l'article du *Courrier de Champagne*. Je descendis le plus innocemment possible. Ce qui ne l'empêcha pas de me gifler à l'aide du quotidien dès que je fus à sa portée.

Mme Convard baissa les yeux. Elle n'appellerait pas la police. C'est donc qu'elle en savait plus sur la disparition de son mari qu'elle ne voulait bien m'en dire. Le fameux frisson m'agita à nouveau tout le corps. Mais ma voix resta claire et assurée lorsque je proposai à la petite femme de me charger de l'enquête.

- Je vous demande de m'accorder une semaine avant de prévenir la police. D'ici là je pense que j'aurai retrouvé Didier.

Des lacs endigués dans les yeux, elle accepta. J'avais peine à le croire : je tenais mon scoop ! Un seul détail - minime - m'en éloignait encore : retrouver Didier Convard, vivant si possible, car j'espérais ainsi donner à mon enquête plus de retentissement en la complétant d'une interview exclusive de l'auteur miraculé. N'écoutant qu'à peine les conseils de Mme Convard qui me recommandait la plus grande prudence, je me laissai raccompagner jusqu'à la porte et rentrai à pied à mon hôtel, ce qui me donna tout le temps d'examiner la photographie du bandeau.



Qui était cet avatar de Martin Hertz ? Je n'en avais pas la moindre idée. Ce que je pouvais par contre deviner, c'est que l'homme avait posé devant un hôpital, si l'on en croyait le bout d'enseigne derrière lui et son bras cassé. Et puis un détail me sauta à la figure...

"Rue Hugues de Payns"

Hugues de Payns, le fondateur de l'ordre des Templiers et héros central d'*I.N.R.I.* Un personnage historique dont Convard prétendait qu'il était maître de la Loge Première et donc dépositaire du corps de Jésus, rien que ça. Retrouver ce personnage clé du *Triangle Secret* en filigrane d'un cliché représentant Martin Hertz ne pouvait tenir d'une simple coïncidence. Je décidai donc de démarrer mon enquête en m'intéressant à Hugues de Payns. Car si je partais de l'hypothèse que Convard avait pris des libertés avec l'Histoire pour dénoncer via ses albums quelque sombre événement, alors il me fallait comparer l'Histoire officielle à celle que le scénariste présentait dans *I.N.R.I.*

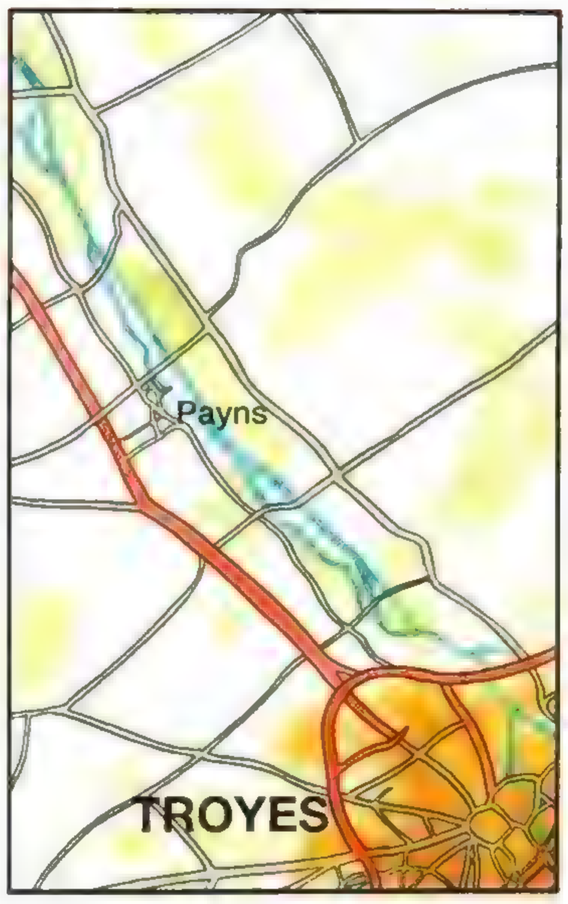
Qui sait ? J'allais peut-être mettre la main sur une divergence assez importante qui m'ouvrirait une piste ?

Petit rappel : Les templiers

Avant les templiers, il y eut les "Pauvres chevaliers du Christ", ordre créé en 1119 par Hugues de Payns dans le but de se rendre en Terre sainte afin de sécuriser les routes de pèlerinage infestées de brigands. Composé à l'origine de neuf chevaliers vite rejoints par de prestigieux personnages tel le comte Hugues de Champagne, l'ordre fera l'objet d'une décision du Concile de Troyes (1128) puis d'une bulle du Pape Innocent II (1139) qui lui donneront la dénomination officielle d'Ordre du Temple. Les templiers connaîtront dès lors un incroyable essor, essaimant aux quatre coins du monde jusqu'à devenir une puissance militaire et politique incontournable.

Faut-il y voir la raison de leur chute ? Toujours est-il que leur influence et leurs richesses suscitaient bien des rancœurs. Mais il faudra attendre les revers militaires de 1291 et la chute de l'Empire latin d'Orient pour que l'Ordre soit assez vulnérable pour être ouvertement attaqué, en particulier par Philippe le Bel, qui fit arrêter le 13 octobre 1307 tous les templiers de France, confisquant au passage leurs biens. Le Roi de France avait-il besoin d'argent ? Ou cherchait-il à se venger de n'avoir pas été admis dans l'Ordre quelques années plus tôt ? Les historiens sont divisés à ce sujet. Quoi qu'il en soit, les templiers seront torturés par l'Inquisition, qui récoltera ainsi des aveux parfaitement délirants d'hérésie et autres crimes invraisemblables, qui provoqueront la dissolution de l'Ordre en 1312 avant que Philippe le Bel ne fasse brûler vif Jacques de Molay, dernier grand maître du Temple, le 18 mars 1314.

Afin de ne pas avoir l'air complètement idiot devant Convard, j'avais lu avant de démarrer nos interviews de nombreux livres au sujet des templiers. Le seul s'intéressant précisément à Hugues de Payns était signé d'un certain Thierry Leroy. Dégainant mon téléphone portable, j'appelai les renseignements afin de me procurer son numéro. Coup de chance, l'historien habitait en Champagne, tout comme son sujet d'étude. Nous n'étions donc pas très loin l'un de l'autre, et je pus obtenir un rendez-vous pour l'après-midi même. Détail amusant : Leroy habitait un village appelé... Payns, situé à une douzaine de kilomètres en aval de Troyes. Personne d'autre que lui ne pourrait donc mieux me renseigner sur la véracité des écrits de Convard au sujet d'Hugues de Payns.



De retour à mon hôtel, je pris un taxi jusqu'à Payns. Thierry Leroy, historien passionné qui de plus connaissait parfaitement *I.N.R.I.*, m'ouvrit grandes les portes de sa maison. Pas un instant il ne se douta du but caché de ma visite, persuadé que je n'étais là que pour réaliser un album hors série du *Triangle Secret*. Saint Didier – qui prenait à la fois les traits de Didier Mosèle et de Didier Convard – était manifestement avec moi.

Interview de Thierry Leroy *

Une précision tout d'abord : comment se prononce le nom de votre village ?
Comme du "pain". Ce qui ne veut pas dire pour autant qu'Hugues de Payns se prononcera "Hugues de Pain". Le nom du village a en effet connu au cours des siècles une trentaine de transcriptions orthographiques et autant de prononciations. Pour l'avoir souvent retrouvé dans des documents médiévaux sous les formes "Painz", "Paence" ou "Peanz", je pense que Payns devait se prononcer [paence] au Moyen-Âge. À chacun donc de prononcer "Hugues de Payns" comme il le préfère. Mais quelle que soit la prononciation choisie, il n'en reste pas moins que la racine du mot reste toujours identifiable. Il s'agirait de "païens", qui au cinquième siècle, d'après une tradition orale qui nous est parvenue, représentait un groupe de réfractaires à la grande campagne d'évangélisation de la région. Que le village qui aura vu naître le fondateur d'un ordre monastique majeur comme les templiers vienne du mot "païens" est un de ces bijoux d'ironie dont l'Histoire est riche.

Que sait-on d'Hugues de Payns ?
Hugues de Payns serait né en 1070, et a probablement été adoubé chevalier avant ses quinze ans, puisqu'en 1085 des documents émanant de la cour de Champagne le mentionnaient déjà comme Seigneur de Montigny, un fief champenois proche de la Bourgogne, peut-être hérité de sa mère, dont il s'occupera avant de devenir Seigneur de Payns à une date dont on est sûr qu'elle était antérieure à 1113. Vassal du Comte Hugues de Champagne, un des personnages les plus importants de l'époque, Hugues développe avec ce dernier d'évidentes relations d'estime, puisque le comte l'emmène avec lui lors de son premier voyage à Jérusalem, en 1104, voyage au cours duquel les deux Hugues rencontreront le roi Baudoin II.

* Thierry Leroy est l'auteur de *Hugues de Payns*, aux Editions de la Maison du Boulanger (2004) et de *Les Templiers : Histoire et légendes*, aux Editions IMAGO (2006).

La toile de fond historique utilisée par Didier Convard est en effet inattaquable. Il semble par contre avoir pris beaucoup plus de liberté avec l'identité des compagnons d'Hugues de Payns, qui sont pour la plupart fictifs. Arcis de Brienne, par exemple, est une juxtaposition de deux familles, les Arcis et les Brienne, ces derniers étant à la tête d'un comté important pour l'époque, mais qui n'avait aucun rapport avec les templiers, ou alors très lointain, puisqu'un Jean de Brienne a bien été roi de Jérusalem, mais beaucoup plus tard, et qu'un nommé Érard de Brienne a participé à la première croisade. Mais je ne pense pas qu'il faille y voir aucune relation, même si Didier Convard n'a sans doute pas choisi ces noms-là au hasard. Tout ce que je peux dire, c'est que l'Histoire a retenu le nom de huit compagnons – et non pas quatre – pour Hugues de Payns, ceux de Godefroy de St-Omer, Archambaud de St-Amand, Payen de Montdidier, Godemar, Roland, André de Montbard, Geoffroy Bissot et Godeffroid. Des hommes craints de leurs ennemis pour leur discipline et leur âpreté au combat, mais qui n'arriveront ensemble à Jérusalem que plus tard, en 1114.

Qu'est-ce qui amena ces neuf hommes à s'installer à Jérusalem ?
Nous n'avons pas de document qui permette de l'attester, mais il se peut que lors de son premier voyage à Jérusalem, Hugues de Payns ait été sensibilisé au problème de la sécurité des pèlerins, qui lors de leur cheminement vers la Ville sainte, étaient systématiquement tués ou détroussés par des bandes de pillards. Quoi qu'il en soit, lorsqu'Hugues et ses compagnons arrivent à Jérusalem en 1114, c'est pour se mettre au service des chanoines du Saint Sépulcre afin de sécuriser une portion de route de pèlerinage particulièrement dangereuse entre Jérusalem et la côte.

À cette époque, De Payns et ses hommes portent-ils déjà le nom de templiers ?
Ils ne portaient à l'époque aucun nom précis. Il faudra attendre 1119 et la déroute des croisés lors de la bataille de l'ager sanguinis (champ de sang) pour qu'Hugues de Payns demande à être relevé de ses obligations envers le prieur du Saint Sépulcre pour constituer une troupe qui puisse escorter les pèlerins sur l'ensemble des routes de pèlerinage. Le roi Baudoin II accède à sa demande et les neuf chevaliers, qui sont sans doute accompagnés de nombreux hommes de troupe, prennent alors le nom de Pauvres Chevaliers du Christ. C'est vers 1120, lorsque le même Baudoin II offrira au Pauvres Chevaliers de résider dans une partie de son palais, devenu plus tard la Mosquée Al Aqsa et bâtie à proximité de l'emplacement de l'ancien Temple de Salomon, que les neuf hommes prendront progressivement le nom de Chevaliers du Temple ou templiers.

Hugues de Payns porte-t-il déjà le manteau blanc orné de la croix rouge ?
On l'ignore. Le manteau blanc, symbole de lumière et de pureté, ne leur sera octroyé officiellement qu'en 1129, à l'issue du Concile de Troyes, qui reconnaît à l'Ordre des templiers son ambivalence guerrière et spirituelle. En ce qui concerne la croix, il faudra attendre 1147 pour qu'Innocent III leur accorde de manière permanente le privilège de la porter. Il se peut donc qu'Hugues de Payns, maître fondateur des templiers, mort en 1136, n'ait jamais porté de sa vie la croix templière.

Hugues de Payns a-t-il cantonné son action à Jérusalem ?
Non. À partir de 1120, les templiers, devenus une véritable puissance militaire, furent chargés de mener la guerre contre les Turcs. C'est à ce moment que les autorités catholiques commencèrent à se diviser à leur sujet. Certains théologiens toléraient mal l'existence d'un ordre religieux et guerrier à la fois. Afin d'asseoir la crédibilité de son ordre, Hugues de Payns dut alors s'adresser à ses amis les plus influents, comme Bernard de Clairvaux (futur Saint Bernard), mais aussi Hugues de Champagne, qui à partir de 1125 se fera lui-même templier, abandonnant son épouse Elisabeth, qui venait de lui donner un fils qu'il jugeait fruit d'un amour adultérin, mais aussi son riche comté qu'il légua à son neveu Thibaud de Blois. Hugues de Payns, fort de ces deux appuis, parcourra dès lors tout l'Occident à la recherche d'appuis financiers et ecclésiastiques afin de lever des troupes vers la Terre sainte.

C'est-à-dire ?
Je connais bien la série *I.N.R.I.* et je sais donc qu'elle se fait le reflet d'une ancienne légende selon laquelle Hugues de Payns aurait créé la franc-maçonnerie. Je sais aussi qu'il existe une autre légende selon laquelle la franc-maçonnerie serait née en Écosse ou en Angleterre. Je comprends qu'il soit tentant de rapprocher les deux. Mais aucun historien ne peut avoir d'avis définitif sur la question, puisque aucun document historique ne vient l'affirmer ou l'infirmer. Ce qui est sûr, c'est qu'Hugues de Payns est effectivement allé en Écosse en 1127 afin de recruter des templiers. D'ailleurs un village porte encore son nom, celui de "Huston", venant de "Hughstown", qu'on aurait ainsi nommé en hommage à Hugues de Payns. Mais cela n'atteste peut-être d'aucun rapport entre lui et la franc-maçonnerie, puisqu'une troisième légende prétend que cette dernière aurait certes été créée par les templiers, mais bien après la mort de leur fondateur, lorsque après le procès qui verra la fin de leur ordre, les derniers d'entre eux se seront réfugiés en Écosse afin de créer un communauté clandestine censée faire suite aux templiers : la franc-maçonnerie. On a dit tellement de choses... Certains prétendraient même qu'Hugues de Payns se serait marié avec une Écossaise, ce qui est entièrement faux.

Hugues est donc effectivement marié avec Typhaine, comme dans *I.N.R.I.* ?
Oui et non. D'après les pièces historiques existant, Hugues se serait certes marié, mais avec une prénommée Élisabeth, et seulement entre 1108 et 1114, alors que Didier Convard l'installe en couple dès 1104. La vie publique d'Hugues de Payns est plus facile à suivre que sa vie personnelle, mais l'on peut sans peine imaginer que, comme tous les chevaliers, il n'avait pris femme qu'après avoir bourlingué de par le monde, lorsqu'il avait eu le souci de se créer une descendance. On est donc sans doute très loin du couple idéal décrit dans *I.N.R.I.* Autre élément divergent, Élisabeth était beaucoup plus jeune que son mari, auquel elle a d'ailleurs très largement survécu...

De Payns était donc non seulement un moine guerrier... mais aussi un moine marié.
Hugues de Payns n'était pas un moine, plutôt un religieux. Tant qu'il respectait ses vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, son mariage n'était pas un problème. Malheureusement pour Élisabeth, le droit canon de l'époque exigeait que l'épouse d'un laïc devenu religieux se retire du monde, soit en embrassant elle-même les ordres, soit en prenant résidence dans un couvent. On n'a aucune preuve qu'Élisabeth ait fait l'un ou l'autre. Ce que l'on sait, grâce à un document par lequel elle donnait une terre à l'abbaye de Larrivour, c'est que si elle s'était retirée dans un couvent, elle en serait donc sortie après la mort de son mari, en 1136.

Hugues de Payns serait mort étonnemment vieux pour son époque...
Si aucun document n'atteste complètement sa date de naissance, on est par contre sûr de la date de sa mort, en 1136. Hugues avait donc environ 66 ans, ce qui est effectivement un âge avancé pour son époque, même s'il convient de battre en brèche certaines idées reçues à ce sujet.

C'est-à-dire ?
Si l'espérance de vie moyenne d'un individu était effectivement assez peu élevée au Moyen Âge, c'est d'abord parce que la mortalité infantile y était importante et faisait donc chuter les statistiques, sans parler de la dangerosité de la vie quotidienne – guerres, épidémies, labeur épuisant – qui clairsemait considérablement les rangs des adultes. Ceux qui parvenaient à surmonter ou à éviter ces difficultés vivaient donc souvent vieux. On a en particulier beaucoup d'exemples de moines ayant atteint des âges très élevés. Vous pourriez me rétorquer qu'avec sa vie de chevalerie, Hugues de Payns, très exposé au danger, aurait certes pu mourir bien plus jeune. Disons donc qu'il a eu de la chance de mourir si vieux, même si c'est une hypothèse moins palpitante que l'usage d'une certaine formule alchimique d'immortalité à laquelle vous avez forcément pensé...

Une formule qu'Hugues de Payns aurait peut-être été capable de déchiffrer. Didier Convard le présente en effet comme un chevalier très instruit...

Les chevaliers de l'époque privilégiaient le métier des armes à celui des lettres, et savaient donc pour la plupart tout juste lire et sans doute pas écrire. On a toutefois retrouvé une lettre manuscrite authentifiée d'Hugues de Payns, qui prouve l'étonnante culture de ce personnage qui parlait tout de même en égal, rappelons-le, avec le pape et le comte de Champagne. L'explication de cette étonnante ambivalence peut être supputée mais pas expliquée. Pour ma part, je pense qu'Hugues était peut-être le cadet de sa famille, un enfant que l'on avait donc destiné à une carrière religieuse et lettrée, avant que la mort de son frère ne l'oblige à prendre la voie de la chevalerie. Mais il n'existe pour l'heure aucune preuve à cette hypothèse.

Cette lettre d'Hugues de Payns a-t-elle permis de se faire une idée du caractère du personnage ?

Certainement. Cette lettre d'Hugues est à cet égard très révélatrice d'une intelligence et d'une culture considérables. Il s'agit d'une missive manuscrite, conservée à la bibliothèque municipale de Nîmes et rédigée en réponse à Guigues, prieur de la Grande-Chartreuse, qui doutait de la possibilité d'être religieux et soldat à la fois. Hugues y défendait la cause templière avec une très belle finesse d'esprit. Pour défendre les mérites du guerrier par rapport au contemplatif, il avait par exemple eu cette formule : "Si à l'homme qui prend la parole pour l'édification de son prochain on donne un récompense, à l'homme qui sacrifie sa vie pour sauver celle de son prochain, ne serait-il pas dû une redevance ?". Ou encore : "Celui qui cherche la couronne ne doit pas esquiver le combat. [...] Le Christ lui-même [...] a travaillé sur terre en luttant contre les hommes impies et méchants". Pour Hugues de Payns, le combat n'était pas incompatible avec la foi tant qu'on considérait son ennemi sans haine. Le templier devait accomplir sa mission sans héroïsme ni débauche de force brute, qui n'était pas une valeur spirituelle. Cette façon de voir la chevalerie m'a toujours étrangement fait penser à celle de Chrétien de Troyes...

Comment ça ?

Chrétien de Troyes était peut-être originaire de la région de Troyes, comme son nom l'indique, et de nombreux documents le mentionnent à la Cour de Champagne en une époque qui succédait tout juste à celle d'Hugues de Payns. Il est donc inenvisageable que Chrétien de Troyes ait ignoré le rôle de cet homme prestigieux, tout comme il est inenvisageable qu'il n'ait jamais entendu parler des templiers. Ce qui m'amène à penser que Le Conte du Graal qu'il a écrit a fortement été influencé par l'imagerie templière. Cette chevalerie à la fois guerrière et spirituelle qu'il décrit est trop proche des templiers pour qu'ils ne l'aient pas inspiré. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'Hugues de Payns a servi de modèle à Perceval ou à Galaad, mais j'avoue que lorsque je me représente ces deux personnages, c'est Hugues de Payns que je vois.

Savait-on à quoi ressemblait Hugues de Payns ?

Il n'existe que deux représentations de lui ; la première, qui est une enluminure représentant Baudoin II octroyant à Hugues et Godefroy de Saint-Omer l'emplacement du Temple de Salomon, a été peinte au XIII^{e} siècle – donc un siècle et demi après la fondation de l'Ordre – pour illustrer la Chronique de Guillaume de Tyr. Les imagiers représentant alors les personnages sans aucun souci de réalisme, il y a fort à parier que cette vision du seigneur de Payns ne corresponde qu'aux canons esthétiques de l'époque. Quant à la seconde, un tableau peint au XIX^{e} siècle par Henri Lehman sur une commande de Louis Philippe, il n'est que le fruit de l'imagination de son auteur. Il ne faut pas oublier une chose : c'est qu'Hugues avait cinquante ans lorsqu'il fonda les Pauvres Chevaliers du Christ. Il y a donc fort à parier que l'homme que l'on s'imagine jeune et élancé devait être âgé et portait une barbe blanche et le cheveu ras, comme l'imposait son ordre... Mais peut-être parviendrons-nous un jour à en savoir plus...

Pourquoi cela ?

En l'an 2000 le docteur Gilet, ancien président du Centre Médiéval de Champagne-Ardenne, a demandé à un grand spécialiste russe de la reconstitution faciale de procéder au modelage du visage de Bernard de Clairvaux à partir d'un fragment authentifié de son crâne, conservé dans le trésor de la cathédrale de Troyes. On a ainsi obtenu un buste avec une probabilité très forte de ressemblance. Si l'on retrouvait le crâne d'Hugues de Payns, dont on a perdu la trace depuis le procès des templiers, sans doute pourrait-on faire la même chose.

"Interrogatoire" lors du procès des templiers.

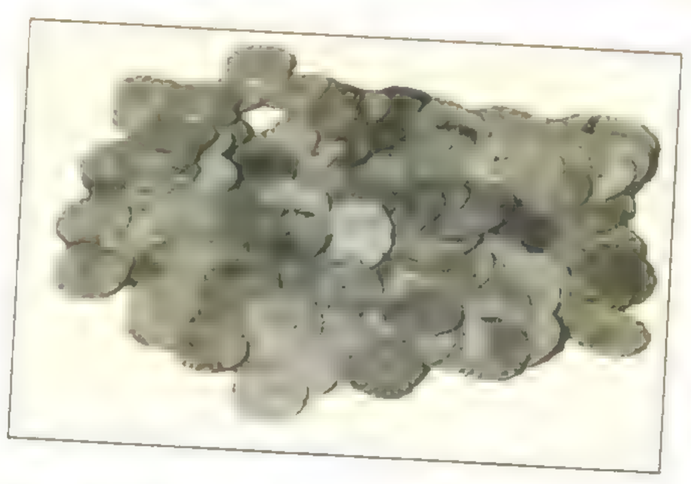
Les templiers avaient conservé le crâne d'Hugues de Payns ?
D'après la déposition d'un certain Étienne de Troyes, lui-même templier, il semble bien que oui. Interrogé lors du procès des templiers, l'homme avait dû pour sauver sa vie tout raconter de leurs rituels aux plus hautes instances religieuses, ce qui, d'après certains historiens, ne plaide pas pour la véracité des faits relatés. Quoi qu'il en soit, cet incroyable témoignage, exhumé des archives du Vatican par l'historien Henri Finke, raconte que l'Ordre se réunissait chaque année à la fête des apôtres Saint Pierre et Saint Paul, et que dans le plus grand secret ils adoraient un reliquaire en forme de tête.

La tête d'Hugues de Payns ?
Oui ! Il s'agissait, d'après Étienne de Troyes, d'une tête incrustée d'or et de pierres précieuses, une tête "de chair depuis le sommet jusqu'au nœud du cou, avec des cheveux blancs [...] et une barbe de poils noirs et blancs" devant laquelle tous s'inclinaient pendant que résonnait la formule "Allons, adorons la tête ! Offrons nos hommages à celui qui a fait de nous ce que nous sommes et qui nous continue sa protection." Si cette tête a existé, on ignore ce qu'elle est devenue. A-t-elle été détruite ? Est-elle au Vatican ou chez un collectionneur ? On l'ignore. C'est l'un des nombreux mystères templiers !

La commanderie de Payns

En son temps l'Ordre des templiers s'implanta dans une large partie du monde connu, mais Hugues de Payns n'avait pas pour autant oublié son village natal, puisqu'il y fit construire une commanderie templière dont la fonction principale était la production de biens destinés à soutenir l'armée templière combattant en Orient. Les bâtiments de cette commanderie s'étendaient sur trois hectares au centre d'un vaste territoire de deux cents hectares sur le finage de Payns, ce qui n'empêcha malheureusement pas que l'on en perde toute trace au fil des siècles.

Il faudra attendre septembre 1998 pour que soit réalisé un sondage sur le site, qui en une semaine permit de dégager l'ensemble des fondations d'une chapelle attenante à la commanderie. Celle-ci était de type "cella" rectangulaire, elle comportait trois travées et ses dimensions étaient de 20 mètres 60 de longueur sur une largeur de 9 mètres, avec des murs en craie d'une épaisseur d'environ 1 mètres 40. L'étude des fondations montre des débordements pierreux sur le côté Nord de la chapelle, qui donnent à penser qu'un bâtiment (non mis à jour) aux dimensions imposantes d'après la largeur de ses murs (près de 3 mètres), lui était accolé. Autour de la chapelle s'étendait le cimetière. On a découvert notamment des fragments de colonnettes provenant certainement d'une porte, des morceaux de verre et de plomb issus de vitraux, et un élément sculpté constitutif d'un arc trilobé qui surmontait peut-être



une piscine*. Les murs étaient couverts de fresques simples en faux joints ocres surlignés de marron évoquant un appareillage fictif dont la sobriété est bien en accord avec l'idéal de pauvreté commun aux templiers et aux cisterciens. Le plus étonnant est sans doute la découverte du dallage multicolore datant du XII[e] siècle et encore en place. Il se compose de carreaux vernissés carrés d'environ 20 centimètres de côté et 4 centimètres d'épaisseur aux couleurs extrêmement variées, retrouvés pour la première fois dans leur disposition d'origine !

Des tranchées ont permis de déceler la présence de bâtiments annexes encore non identifiés, et l'on comprend aisément l'intérêt qu'aurait pu présenter une vraie fouille archéologique menée sur l'ensemble du site de la commanderie du fondateur des templiers et non sur le seul emplacement de la chapelle ! Cette fouille, malheureusement, ne constituait pas la priorité des pouvoirs publics. Les tranchées furent donc rebouchées.
Après ce rebouchage, un habitant de Payns, Bernard Delacourt, a eu la chance de faire une extraordinaire découverte : un ensemble de 708 pièces de monnaie, des deniers d'argent médiévaux français du XII[e] siècle et du début du XIII[e] siècle frappés sous les rois Louis VI, Louis VII et Philippe-Auguste. Certains deniers sont des monnaies royales, les autres des monnaies féodales provenant du Nord et de l'Ouest du royaume de France. Ce trésor fut certainement enfermé dans un petit coffre métallique, dont il subsistait des parties très corrodées, enfoui au centre de la commanderie, mais assez loin de la chapelle. Ce qui peut faire penser au dépôt d'un visiteur plutôt qu'à celui d'un membre de l'Ordre du Temple lui-même.

Les bâtiments de la commanderie sont tombés en ruine dès le XV[e] siècle.
Aujourd'hui, il n'en reste que d'importants vestiges archéologiques qu'il faut absolument sauvegarder des labours intensifs. Pourtant la commanderie d'Hugues de Payns semble oubliée des historiens et des archéologues. Les découvertes extraordinaires faites à la suite du sondage n'ont pas été exploitées par les services de l'archéologie régionale qui ont classé ce dossier sans suite, faute de crédits et de volonté.

Ainsi, un vrai trésor templier dort encore à Payns et attend que les archéologues viennent le découvrir avant qu'il ne soit trop tard...

Thierry Leroy

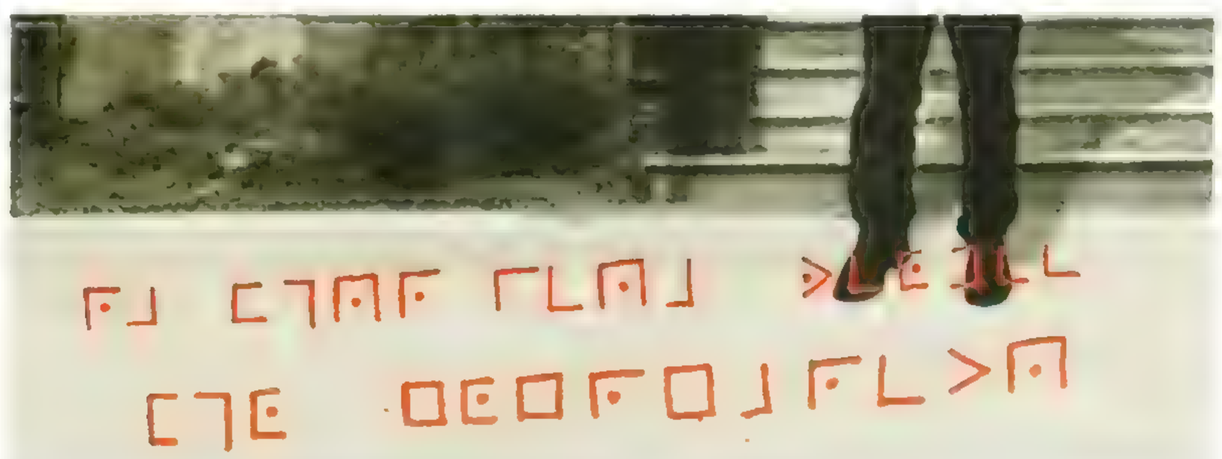
Une piscine est un bénitier creusé dans le mur même du sanctuaire.

Notre entretien touchait à sa fin. J'en avais retiré une conviction : celle que tout ce qu'avait raconté Didier Convard dans la partie médiévale d'*I.N.R.I.* était envisageable d'un strict point de vue historique, y compris l'existence d'une formule alchimique de longévité, que l'âge surprenant d'Hugues de Payns à sa mort laissait possible. Une porte ouverte que je refermai aussitôt : il ne fallait pas laisser mon imagination partir en loopings - cette histoire de main tranchée en Forêt d'Orient devait forcément être motivée par des mobiles plus terrestres qu'une chasse à l'immortalité. Je ne sais par quel caprice de l'esprit j'eus alors l'idée de présenter la mystérieuse photo volée chez Convard à Thierry Leroy, sans bien sûr lui en révéler la provenance. L'homme la détailla d'abord avec une sorte d'intérêt dubitatif, avant qu'il ne laisse place à une curiosité pétillante qui me fit plaisir à voir.

- Qui est cet homme ? Et pourquoi lui a-t-on collé sur la figure le visage de Martin Hertz ?

J'évitai de répondre à sa question en en posant une à mon tour.

- Regardez plutôt ces signes étranges sur la photo. Vous évoquent-ils quelque chose ?



Leroy plissa les yeux jusqu'à en faire deux fentes qui scannèrent de gauche à droite et de bas en haut la phrase secrète. Je pouvais presque entendre les rouages de son cerveau tourner à plein.

- Je sais ! Il s'agit d'un vieux code maçonnique. J'ai travaillé sur la franc-maçonnerie en complément de mes recherches sur les templiers. Ne bougez pas.

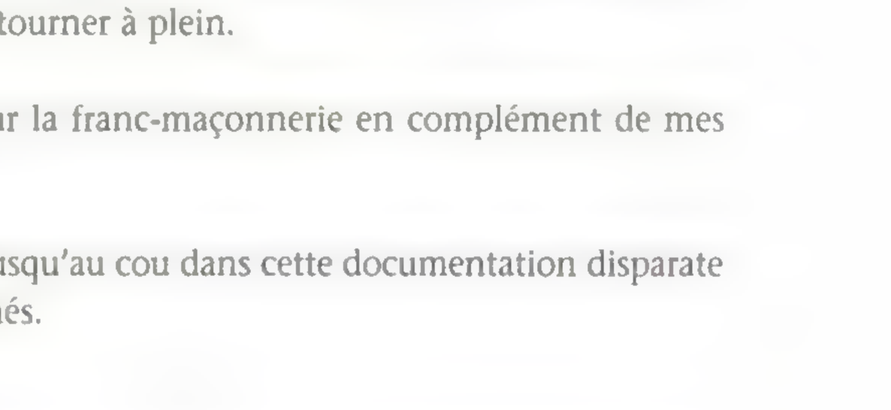
Il se précipita vers l'étage de la maison, et je l'imaginais plongé jusqu'au cou dans cette documentation disparate et foutraque qu'avaient en commun tous les historiens passionnés.

- Le voilà !

Leroy revint en m'exhibant fièrement un ouvrage défraîchi, *Les mystères de la F M*, publié aux Nouvelles Éditions Nationales dans les années 30. Un brûlot anti-maçonnique qui faisait suite aux déjà trop répandus *Manuel anti-maçonnique* et autres *La France est-elle une colonie juive*. Je peinais à croire qu'un historien sérieux puisse conserver ce genre d'ouvrage qui n'était probablement qu'un tissu d'inepties. Je m'en ouvris à Leroy qui me considéra d'un œil amusé.

- Les francs-maçons ont toujours eu le goût du rite et du secret. Et paradoxalement, c'est donc à leurs ennemis que nous devons le plus d'informations quant à leurs coutumes. Attention : je ne prétends pas que cet ouvrage soit autre chose qu'une enfilade d'âneries. Mais quoi qu'il en soit, on y trouve la transcription de votre alphabet secret. Peut-être l'auteur de votre phrase est-il juste un érudit farceur !

Un érudit farceur. Je n'avais pas vraiment le cœur à rire. Et j'arrachai le livre des mains de Leroy pour décrypter immédiatement la fameuse phrase.



218 LES MYSTÈRES DE LA FRANC-MAÇONNERIE

a b c,k d e f g h i l m n

o p q r s t u v x y z

Dans leur correspondance ultra-confidentielles, les FF.·. MM. emploient même un alphabet secret. Voici celui des Grades Symboliques, tels que nous le révèle le *Manuel General de la Maç. Française*

"Ta mort sera vengée, mon initiateur".

Je pris la peine de traduire la phrase à plusieurs reprises, afin d'être sûr de n'avoir pas fait d'erreur. Mais il n'y avait aucun doute possible.

"Ta mort sera vengée, mon initiateur".

Il s'agissait donc d'une histoire de vengeance. On avait fait du mal à "Hertz". Peut-être même l'avait-on tué. Et Convard avait décidé de venger cet homme qu'il qualifiait d' "initiateur", en dénonçant ses assassins via *Le Triangle Secret* et *I.N.R.I.* Le succès de la série serait la vengeance de "Hertz". Une vengeance que Convard avait probablement payée de sa main droite.

J'étais ainsi resté silencieux plusieurs minutes, à ressasser mes pensées et soupeser ma théorie, sans me rendre compte que Leroy, qui avait lui aussi décrypté la phrase, me dévisageait avec inquiétude. À sa mine déconfite j'éclatai de rire.

- Voyons, Monsieur Leroy. Tout ça n'est que de la bande dessinée !

Et je sortis sans plus de cérémonie.

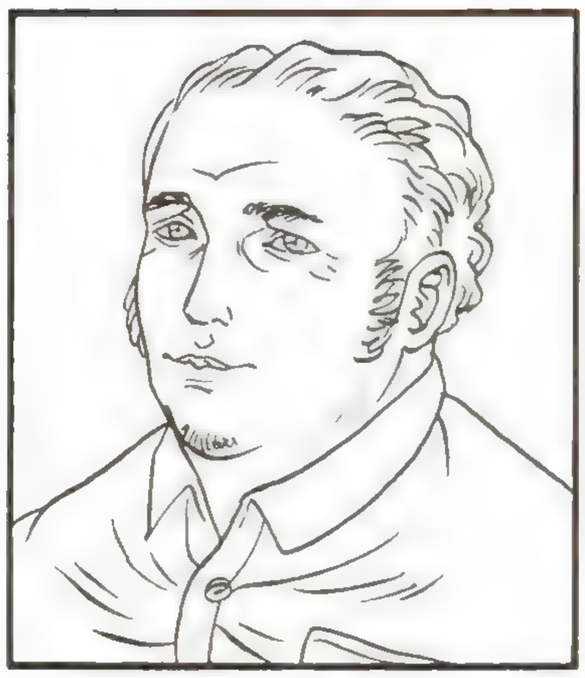
De retour à mon hôtel, je m'écroulai sur le lit pour laisser mes pensées se répandre au plafond. Mais il me manquait pour l'heure trop de liens entre elles pour que je puisse les ordonner. Il fallait travailler, travailler encore. Mériter la vérité. Retournant à ma seule pièce exploitable, la photographie secrète, je l'analysai dans les moindres détails et décidai de passer au crible Internet les rares renseignements qu'elle contenait.

Le bras cassé. La pancarte "Ho". La plaque de rue. Trois éléments qu'il fallait relier entre eux d'une manière ou d'une autre. Utilisant un moteur de recherche je tapai les mots "Hôpital" et "Rue Hugues de Payns", ce qui me donna... 0 résultat. Reprenant la photo, j'interrogeai l'homme-mystère.

- Qui t'a blessé, l'Initiateur ? Qui ? Les mêmes personnes que celles qui ont amputé Convard ?

M'allumant une cigarette au mégot de la précédente, je me replongeai dans la lecture du *Triangle* et d'*I.N.R.I.* Si je m'en tenais à ma théorie, toutes les réponses à mes questions se trouvaient dans les albums, qui constituaient une version à peine romancée de la réalité. Peut-être l'assassin du Martin Hertz de papier était-il donc celui du Martin Hertz de chair ? Je n'étais pas sûr d'avoir envie de croire à cette hypothèse, qui aurait induit l'existence réelle des Gardiens du Sang. Mais je n'avais pas le droit de négliger cette piste.

Retournant à mon moteur de recherche, je croisai entre eux des termes aussi variés que "catholique", "milice" ou "gardiens", cherchant la moindre trace de l'existence, de nos jours, d'un bras armé de la chrétienté ressemblant aux Gardiens du Sang. Et ce que j'y trouvai me laissa à penser que je n'étais pas loin de la vérité. Une perspective inquiétante. Mais très motivante. Grâce à laquelle je m'endormis sereinement, bercé par le ronron de mon ordinateur laissé allumé et par les sirènes de la renommée qui toutes me promettaient une belle célébrité à venir...



Le lendemain matin j'appelai un confrère journaliste, Jean-Philippe Camus, rédacteur en chef du solide magazine d'histoire *Archives du savoir perdu*, afin qu'il me recommande un universitaire spécialiste des groupes armés religieux.

- Cinq ans sans nouvelles et tu redonnes signe de vie... Toi, tu as levé un scoop !

- Même pas – mentis-je. Je fais de l'alimentaire pour les éditions Glénat. Didier Convard, tu connais ?

- Bien sûr.

- Eh bien je travaille actuellement sur son *Triangle Secret*. Et j'aurais besoin d'un spécialiste en histoire religieuse capable de me dire s'il aurait pu s'inspirer d'activistes catholiques existant pour créer ses Gardiens du Sang.

- Personne ne pourra mieux te renseigner que le père Barruel...

Le père Barruel. Un prêtre intégriste réputé pour ses messes en latin et dont l'âpreté des sermons commençait à plaire aux journalistes. Certains d'entre eux, flairant le bon article, avaient tenté d'aller l'interviewer dans sa paroisse de Bessonies en région parisienne, mais s'étaient vus invariablement refoulés par la petite troupe de fidèles qui l'entourait toujours.

- Tu as tes entrées chez Barruel ?

Camus se mit à rire.

- Tu ne dois pas souvent lire *Archives du savoir perdu*... Dans un récent numéro je lui ai demandé de répondre à quelques questions pour un dossier sur la franc-maçonnerie. À ma grande surprise il a accepté. Je n'ai pas été déçu par le personnage. Quelle virulence ! Mais quelle culture aussi. Depuis cet entretien, Barruel me fait l'amitié de me considérer comme un journaliste respectable. Si tu l'appelles de ma part, je te promets donc un accueil plutôt favorable...

Remerciant chaleureusement Camus, je téléphonai quelques minutes plus tard à l'abbé Barruel, qui me demanda sans détour qui diable avait pu trahir le secret de son numéro. Évitant de répondre à sa question je déroulai un plan de séduction soigneusement préparé. J'étais un fervent catholique rédigeant un essai où je dénonçais pêle-mêle présentateurs télé, responsables politiques ou encore scénaristes à succès, selon moi ennemis modernes de la chrétienté, qui profitaient de leur pouvoir médiatique pour répandre le doute dans le cœur des fidèles. Visiblement ravi de mon mensonge, l'abbé avait accepté de me recevoir quelques heures plus tard, et je me ruai vers la gare afin de rallier au plus vite la région parisienne.

Le presbytère dans lequel on me reçut était incroyablement grand pour une petite commune comme Bessonies. Un moine me fouilla à l'entrée avant de me faire pénétrer dans un bureau austère mais confortable, où m'attendaient le père Barruel et une bouteille de Chardonnay.

Barruel était comme son vin. Sec et enjôleur. Et après m'avoir gratifié d'un sourire chaleureux, il me pressa de démarrer l'interview afin de ne pas lui faire perdre trop de temps. Je lui parlai d'abord télévision puis politique, avant d'aborder la thématique de la littérature qui glissa lentement vers celle de la bande dessinée...

Interview du père Barruel

Et si nous parlions bande dessinée, mon père ?
Avec plaisir. Peut-être vais-je vous surprendre, mais j'ai la prétention d'en être un spécialiste, puisque j'ai tout de même lu au cours de ma vie quelques milliers d'albums...

Pourquoi cette passion ?
Il ne s'agit pas vraiment d'une passion. J'ai toujours pensé qu'en toutes choses il valait mieux orienter qu'interdire. Montrer à la jeunesse ce qui est mauvais pour elle est une excellente façon de développer son esprit critique. Mais il faut pour cela savoir de quoi l'on parle. J'ai donc lu beaucoup d'albums afin de savoir lesquels il convenait de proscrire. La bande dessinée, qui est un média très populaire, comporte d'excellentes choses. Mais force est de constater que dans la plupart des cas la bêtise de son propos et la laideur de son dessin sont des renforts non négligeables à la crise de la pensée qui secoue notre âge.

À ce point ?
On sous-estime à tort la nocivité de la bande dessinée, qui est à mon avis un média dangereux, où le texte et l'image, ingérés par le lecteur de manière instinctive, sans véritable réflexion, s'abâtardissent pour ne plus être qu'une suite d'émotions brutes savamment mises en scène. Elle est donc pour moi un vecteur d'inculture et d'ignominie aussi efficace que la télévision. Certains albums sont à ce point lamentables qu'il faut à tout prix éviter de les voir tomber entre les mains des plus jeunes.

Et celles des adultes ?
[sourire] Les adultes ne doivent avoir certains albums entre les mains que lorsqu'ils les retirent de celles de leurs enfants...

Quels titres sont selon vous à proscrire ? Et à prescrire ?
Dans nos sociétés où la médiation judiciaire remplace souvent le débat entre individus, je ne prendrai pas le risque de vous donner des titres d'albums à proscrire. Je vous dirai simplement qu'en termes de héros à houppette, je préfère de loin celui qu'on nous proposait étant jeunes à celui qui n'apprend aux enfants actuels qu'à être frondeurs et scatologiques. En ce qui concerne les albums à recommander, je citerai ceux des éditions du Triomphe ou des éditions Coccinelle. Mais je n'oublie pas certaines productions plus grand public, comme Thorgal, qui bien qu'il soit un héros païen, défend un idéal de justice et d'équilibre dans la famille qui n'est pas pour me déplaire.

Connaissez-vous cette série d'albums intitulée *Le Triangle Secret* ?
Je l'ai même lue à plusieurs reprises. Que vous dire que vous ne sachiez déjà : tout cela n'est que brouet de blasphèmes et de manipulations. Didier Convard a eu l'intelligence, assez facile au demeurant, de valoriser l'Homme dans la conviction qu'il a que le monde lui appartient et qu'il en connaît tous les secrets. Et quoi de plus fascinant pour un public persuadé d'être maître de son destin que de voir souiller Jésus, ce maître qu'il a aimé et craint à la fois ? Le fait que ce genre d'ouvrage puisse connaître un sort éditorial favorable prouve à quel point trop de liberté de pensée laisse le croyant libre de se laisser séduire par des idéologies déviantes sous couvert de divertissement. Ah, le divertissement... Voilà bien ce qui éloigne l'homme de Dieu et de la sainte pratique de la prière et du travail.

Afin que la chose soit bien claire pour tous mes futurs lecteurs : d'après vous, *Le Triangle Secret* ne renferme donc aucune part de vérité ?
Si : l'effroyable duplicité des francs-maçons y est admirablement campée.

Et l'existence d'une réponse armée à cette duplicité ?
[silence surpris de mon interlocuteur] J'imagine que vous faites référence aux Gardiens du Sang inventés par Convard. Notre grand Pie X a certes dit qu'"il faut se battre avec le poing car on ne fait pas la guerre avec la charité". Mais de là à s'imaginer que le Saint-Siège réponde à ses ennemis en usant de leurs propres méthodes... Ce débat a déjà eu lieu autour de l'Opus Dei, que l'on taxait de nouvelle Inquisition. Et l'on n'a finalement rien trouvé qui vaille la peine d'être condamné. Si l'Opus Dei use des armes de ses ennemis, il ne s'agit que d'armes légales. La meilleure des preuves n'est-elle pas qu'il vient de sortir une bande dessinée* ? (rires)

*Les éditions Coccinelle ont sorti en novembre 2005 un album de BD, *À travers les montagnes*, relatant la vie de Josémaria Escriva de Balaguer, fondateur de l'Opus Dei.

Il existe tout de même des Ordres dont les méthodes de recrutement et d'ordination sont à peine différentes de celles de l'armée. Je pense en particulier à la Légion du Christ.
J'ai entendu parler de toutes ces calembredaines autour de la Légion du Christ. Certains journalistes parlent même, comme ils l'avaient fait pour l'Opus Dei, de la renaissance de l'Inquisition, rapprochement facilité par le fait que la Légion est née au Mexique, qui est un pays de langue espagnole. Pour ma part je pense que cette organisation est tout à fait respectable, et que ce qui alimente l'imaginaire du public, c'est que la Légion organise effectivement des séminaires en plein air où nos futurs prêtres apprennent à compter les uns sur les autres en milieu naturel. Des séminaires dont on a trop vite fait de prétendre qu'il s'agissait de stages commandos.

Le fait que Marcial Maciel, leur fondateur, ait créé la Légion en 1941 sur le modèle des légions mussoliniennes facilite peut-être ce genre de rapprochements...
[énervé] Mais la Légion n'est pas un organisme fasciste ni même un organisme secret ! Puis-je vous rappeler qu'elle a tout de même en charge, via l'agence de presse Zenit, une bonne partie de la communication du Vatican ?

Une agence de presse très orientée, et dont les affirmations subjectives sont souvent reprises sans la moindre vérification par les médias du monde entier.
Une agence de presse "orientée" ? J'imagine que c'est un compliment dans votre bouche. Vous me faites penser à ce Convard, tiens, et à sa méprisable manie de tout déformer pour servir sa vision paranoïaque du monde.

Vous connaissez Didier Convard ?
[silence] Pas personnellement. Mais si vous êtes fasciné par le personnage, sachez qu'il possède un envers moins séduisant que ce côté de libre penseur brillant qu'il véhicule à travers ses petites fictions. Quand je pense qu'il a failli embrasser les ordres...

Je vous demande pardon ?
Je crois que nous en avons fini de cet entretien.

Et le père Barruel tourna les talons, s'éclipsant par une petite porte que je n'avais pas remarquée à l'arrière du bureau. Ramassant mes affaires, je me dirigeai vers celle par où j'étais rentré. Elle était fermée. Je pensai un instant l'enfoncer avant de me raisonner : le Vatican et l'Église catholique n'usaient de méthodes mafieuses que dans les bouquins de Convard. Je m'étais laissé emporter par mon imagination. Et malgré certaines questions bien légitimes au sujet des Légions du Christ, je n'imaginais pas un instant qu'on pût me molester dans la maison de Dieu.

La porte s'ouvrit soudain et deux hommes entrèrent. Des moines charpentés comme des déménageurs, et dont la carrure impressionnante ne pouvait s'expliquer par la seule manipulation de livres de messe. Saisi par les épaules, je me sentis décoller comme sous l'impulsion du Saint-Esprit. Il aurait été ridicule et inutile de me défendre. Je ne le fis donc pas. D'autant que j'en aurais été bien incapable.

REQUIEM IN PACE.

VOUS POUVEZ RIRE, VA : VOUS NE M'AVEZ MÊME PAS DÉCOIFFÉ.

PERSONNE. J'AI RÊVÉ. J'AI FORCÉMENT RÊVÉ. JE CROIS QU'IL EST TEMPS POUR MOI D'ALLER DORMIR QUELQUES DIZAINES D'HEURES.

Question : Qu'est-ce que la Légion du Christ ?

La Légion du Christ n'est au départ qu'une communauté religieuse sans envergure, créée au Mexique en 1941 par un certain Marcial Maciel, qui n'est alors même pas prêtre. Le zèle évangélisateur forcené de la Légion attire toutefois très vite l'attention du pape Paul VI, qui lui reconnaît dès 1965 le statut officiel de congrégation. Maciel précisera alors que le terme de Légion, politiquement assez incorrect, n'a pas été choisi en hommage aux Légions mussoliniennes mais bien aux Légions romaines, ce qui conserve à l'Ordre une dimension militaire parfaitement adaptée à la mission que leur confiera Pie XII : "former et gagner au Christ les leaders d'Amérique latine et du monde".

Les troupes de Maciel sont-elles parvenues à s'acquitter de cette ambitieuse mission ? Assurément pas, même si la Légion est maintenant implantée dans près de trente pays, où l'association laïque qui la représente, Regnum Christi (www.regnumchristi.org), fédère 65 000 membres et 340 000 sympathisants... Toujours plus entreprenante, la Légion semble de nos jours décidée à s'approprier le système éducatif des pays où elle s'est le plus implantée. En témoigne un impressionnant parc éducatif privé composé de cent cinquante collèges et trente universités, qui lui confie donc de fait l'éducation d'une partie non négligeable de la jeunesse mondiale. Fer de lance du mouvement en Europe, avec 40 000 sympathisants légionnaires recensés sur son sol, l'Espagne a ainsi laissé grignoter ses prérogatives éducatives en acceptant l'installation à Madrid de l'université privée Francisco de Vitoria. Une université dont les moyens financiers, bien plus importants que ceux de sa consœur publique La Complutense, séduit de nombreux étudiants attirés par la qualité des équipements proposés, et dont la seule contrepartie sera d'accepter de démarrer tous les cours par une prière collective, la plupart des professeurs, y compris celui de philosophie, étant légionnaires du Christ.

De quoi faire naître de nombreuses vocations, qui emmèneront peut-être les futurs aspirants en prêtrise dans des stages un peu particuliers, officiellement calqués sur le modèle scout, mais qui officieusement leur apprendraient une forme de solidarité virile habituellement réservée aux militaires. Ces stages se dérouleraient fréquemment en Italie, mais également en France, dans la région de Lourdes, sous la direction du discret bureau de la Légion installé à Paris depuis 1987.

Et le Vatican dans tout ça ?

Il a toujours apporté son soutien à la Légion. D'abord parce que celle-ci a contré dans les années 70 l'émergence de mouvements catholico-marxistes latino-américains dont l'Église avait peur qu'ils ne fissurent son unité. Et ensuite parce que la Légion reste de nos jours une des rares congrégations à engranger de plus en plus de fidèles, à tel point que Jean-Paul II, le 30 novembre 2004 - donc à la toute fin de son règne - a reçu 7000 légionnaires ainsi que leur fondateur, lui confiant la responsabilité d'un important centre d'accueil de pèlerins à Jérusalem.

Un hommage amplement mérité au vu de l'activisme des légionnaires, qui via l'agence Zenit, une agence de presse gratuite spécialisée dans l'actualité de l'Église (www.zenit.org), a offert au Vatican un formidable outil d'évangélisation. Notons toutefois que Benoît XVI semble moins enclin que son prédécesseur à prêter l'oreille à Marcial Maciel qui, eu égard à son grand âge, n'occupe de toutes façons plus que des responsabilités spirituelles au sein de l'Ordre.

Le lendemain matin me découvrit à peu près frais et dispo. À peu près seulement car, il me faut bien l'avouer, ma nuit n'avait pas été très reposante. Je m'étais endormi en relisant quelques pages d'*I.N.R.I.* Plus particulièrement celles où apparaissait le tueur à la hache, afin de comparer sa silhouette à celle du mystérieux encapuchonné qui m'avait pourchassé dans la rue. Les deux hommes s'étaient entremêlés dans mes rêves jusqu'à former un monstre qui avait déchiré des heures durant la toile monochrome de mon sommeil à coups de hache sanglante. Il frappait, frappait encore, avec une assurance de métronome, sur un homme indistinct qui ne pouvait être que moi. Du moins c'est ce que je pensais, jusqu'à ce que la forme ensanglantée n'appelle à l'aide et que je reconnaisse la voix de Didier Convard.

Me réveillant en sursaut, j'avais résolu de me remettre aussitôt au travail : les heures m'étaient comptées si je voulais conserver une chance de retrouver le scénariste vivant. Mais il me fut impossible de me concentrer durablement. Je ne pensais qu'au tueur à la hache. J'avais tenté à de nombreuses reprises de m'imaginer les traits du tueur de la Forêt d'Orient. Mais je n'avais évidemment jamais songé à lui donner les traits du psychopathe médiéval imaginé par Convard.

Bien sûr, il y avait fort à parier que la chasuble de l'homme qui m'avait poursuivi n'était qu'un déguisement emprunté à l'univers d'*I.N.R.I.*, mais je ne pouvais m'empêcher d'envisager que le tueur à la hache originel avait traversé les siècles pour venir m'abattre. Une bonne nuit de sommeil et quelques somnifères arrangeraient cette poussée de crédulité. Et d'ici là je décidai de me changer les idées en marchant jusqu'à la Gare de l'Est, ce qui me permettrait en outre d'acheter la presse champenoise. De retour à la maison je m'installai confortablement avec *Le Haut-Marnais*, le *Journal de l'Aube* et *Le Courrier de Champagne*. Seul ce dernier comportait un article relatif à l'affaire qui me préoccupait.

Affaire de "la main champenoise": une enquête qui avance à petits pas.

LA MAIN COUPÉE DÉCOUVERTE voici deux jours dans la Forêt d'Orient, au lieu dit le Bas-Bois, n'a toujours pas retrouvé son propriétaire, "et personne ne l'a réclamée" nous a précisé, visiblement très énervé par nos questions, le lieutenant Prudhomme, dont l'enquête semble piétiner. La thèse de l'accident forestier, d'abord privilégiée dans un premier temps, devrait donc sans doute être abandonnée au profit d'une piste crapuleuse, même si, comme nous l'a précisé un informateur très proche du dossier et collaborateur de Prudhomme, " les marques de coupures sur la main rappellent étrangement celles qu'auraient pu faire une tronçonneuse. ". Ce qui n'est pas le cas des marques de brûlures sur les empreintes digitales, qui en empêchent l'identification rapide. Un détail décidément troublant, que la gendarmerie semble décidée à ne plus négliger. Encore faut-il préciser qu'elle se trouve dans une impasse, puisque le site du crime à été rouvert aux promeneurs et autres cueilleurs de champignons, preuve s'il en est que la forêt n'a plus aucun secret à livrer aux enquêteurs.

Je ne pus réfréner un large sourire. Tout allait pour le mieux. D'abord parce que l'affaire de la "main champenoise ", telle qu'on l'appelait maintenant, patinait. Et ensuite parce qu'elle ne connaissait toujours qu'un rayonnement local. Les gros flics du cru, empêtrés dans leur incompétence, ne me gêneraient pas plus que mon collègue du *Courrier de Champagne*, dont le verbiage teigneux prouvait qu'il n'avait plus rien à se mettre sous la dent que sa rage de tourner en rond.

Mais pour ma part, étais-je plus avancé ? Sans doute, puisque j'avais au moins une certitude : celle que Didier Convard avait voulu dénoncer via *Le Triangle Secret* l'assassinat de son Initiateur par les Gardiens du Sang. Initiateur dont j'ignorais toujours l'identité et dont j'ignorais même en quoi il avait pu initier Convard, même si la réponse semblait évidente : puisqu'il avait servi de modèle à Hertz, l'Initiateur était sans doute franc-maçon lui aussi, et avait probablement introduit le jeune Convard dans sa première loge.

Il me fallait maintenant à tout prix découvrir l'identité de cet homme, avoir accès à son passé, découvrir ses ennemis. Mais qui diable pouvais-je interroger à ce sujet ? Anne Convard ? Il aurait fallu lui avouer que j'avais volé une photo dans le bureau de son mari, et je tenais à tout prix à ce qu'elle me conserve pour l'instant sa confiance. Et puis l'illumination me vint : Denis Falque ! Pour que sa vengeance soit parfaite, Convard avait forcément dû donner au jeune dessinateur des photographies de certaines personnes, afin qu'il s'en inspire pour dessiner les protagonistes du *Triangle Secret*...

Je téléphonai aussitôt chez Glénat afin que l'on me mette en rapport avec Falque, et personne ne s'étonna de ma requête : après tout, puisque j'étais censé préparer un *I.N.R.I.* hors série principalement composé d'interviews, il était évident qu'il me faudrait tôt ou tard en rencontrer le dessinateur.

Denis Falque habitait dans la région lyonnaise, et nous prîmes rendez-vous pour la fin de l'après-midi, le temps pour moi de sauter dans un train. J'attendais beaucoup de cette rencontre. Des informations au sujet de l'Initiateur, bien sûr. Mais pas seulement. Car il me fallait bien l'avouer, une des salves de l'abbé Barruel avait fait mouche : d'après lui Convard était un monstre de duplicité, ce que mes propres recherches tendaient à prouver. J'avais donc besoin de l'avis de son collaborateur direct, qui sans doute mieux que son épouse aurait l'honnêteté de me parler du vrai Didier Convard.

Denis Falque me reçut dans son atelier, dans lequel il s'enfermait jusqu'à 10 heures par jour au service du *Triangle Secret*. J'eus l'agréable surprise de découvrir un garçon à la modestie tranquille et à l'assurance calme. Conscient qu'il me fallait éviter de lui révéler la disparition de son scénariste, je décidai de l'apprivoiser en l'interrogeant sur ses méthodes de travail, ce qui me permit de glisser progressivement vers le terrain de ses relations avec Convard.

Comment êtes-vous rentré dans l'équipe du *Triangle Secret* ?
D'abord grâce à Henri Filippini qui, lorsque les Éditions Glénat ont commencé à chercher des dessinateurs pour le *Triangle,* a eu l'idée de m'envoyer le séquentiel de l'ensemble de la série ainsi que le scénario entièrement découpé du tome 1. Le *Triangle* était d'après lui un concept très novateur, qui comportait certes sa part de risque mais pouvait fonctionner. Comme j'en étais à un moment où ma carrière, en dépit de ventes très honorables, stagnait, j'ai plutôt considéré ce risque comme une belle opportunité, et je me suis donc aussitôt attelé aux deux planches d'essai qu'on m'avait demandées afin de voir si je pourrais faire l'affaire.

J'imagine que l'essai a été concluant ...
Pas du tout : mes planches ont été refusées ! (rire). Jacques Glénat avait une idée très précise de l'identité graphique que devait avoir le *Triangle,* et mon dessin n'était semble-t-il pas assez réaliste... Qu'importe. Sans qu'on me demande rien j'ai revu ma copie en allant dans le sens d'un réalisme plus prononcé. Et cette fois ça a marché. C'était tout simplement formidable. J'allais rejoindre sur un projet très ambitieux des dessinateurs aussi réputés que Gine ou Chaillet. Le rêve...

Aucune pression à l'idée de côtoyer tous ces grands noms ?
Même pas : j'étais tellement heureux de faire le *Triangle* que ça écrasait toute forme de peur ou de pression. Et pourtant les oiseaux de mauvais augure tournaient tout autour de moi... Pas mal d'amis dessinateurs jugeaient plutôt bancal le concept du *Triangle*. D'après eux la série ne marcherait pas, et puisque j'étais le petit jeune de l'équipe on m'en ferait forcément porter la responsabilité... Merci du conseil, les amis. Mais j'y suis allé quand même.

Comment s'est fait la rencontre avec les autres dessinateurs du *Triangle* ?
Tardivement ! Je ne les ai en fait rencontrés qu'à l'occasion de la sortie du tome 2, à Angoulême. Je n'ai d'abord eu de contacts qu'avec André Juillard, pour la simple et bonne raison qu'il devait nécessairement prendre en considération mon travail pour ses couvertures afin de respecter le physique des personnages. Une fois la couverture terminée les rôles s'inversaient, puisque c'était alors à mon tour de m'adapter au travail d'André, et donc de reproduire sur mes planches les décors qu'il avait créés. Il convenait de vraiment synchroniser nos deux versions, la couverture reprenant généralement une scène clé de l'album.

Ne pas avoir en charge les couvertures n'a pas été un problème pour vous ?
Ça a été un peu dur au début. J'étais tellement persuadé que je les ferais que j'en avais même réalisé plusieurs... Et puis j'en suis arrivé à la conclusion qu'il n'y avait pas de raison que je tire les couvertures à moi plus que mes petits camarades. Une tierce personne pour les réaliser était donc la meilleure solution. Sans compter qu'ainsi je n'aurais pas à porter sur mes seules épaules l'échec qu'avaient prédit au *Triangle* tous mes amis de mauvais augure ! (rire).

Avez-vous connu des difficultés particulières sur le dessin du *Triangle* ?
J'ai eu un peu peur au début de me laisser écraser par ma documentation. Avant de démarrer *Le Testament du Fou*, j'avais joué au petit reporter, me baladant dans la plupart des lieux précis mentionnés dans le scénario de Didier. J'avais envie de me mettre dans la peau de Didier Mosèle, et j'étais revenu de ces escapades avec pas mal de très belles photos, à tel point qu'il était vraiment tentant d'en reproduire certaines telles quelles dans mes planches. Le problème dans ces cas-là, c'est que si l'on fait une case extrêmement détaillée, celle d'avant et celle d'après doivent être "raccord"... D'où surcharge évidente de travail. J'ai vraiment peiné parfois, mais je ne regrette rien.

Didier Convard ne vous avait pas fourni de documentation ?
Si, bien sûr. Il m'avait par exemple fourni un descriptif très précis de l'appartement de Mosèle, qui était en fait son ancien appartement à lui. Il y avait adjoint beaucoup de photos, y compris du quartier où il habitait. Didier a situé précisément la majeure partie des lieux de l'action du *Triangle*, et il tenait à ce qu'ils soient respectés. À tel point que nous nous y donnions parfois rendez-vous afin de les arpenter ensemble. La scène où le professeur Pontiglione est fauché par la camionnette est par exemple située dans une rue précise, terminée par un carrefour que j'ai photographié sous tous les angles. Nous avons défini avec précision de quelle rue arriverait le professeur et de quelle rue viendrait la camionnette. Un vrai travail de mise en situation ! Pour d'autres séquences, j'avais par contre le champ libre, comme pour la Forêt d'Orient, que j'ai visitée seul afin de m'imprégner de cette ambiance de végétation luxuriante si particulière. Les leçons de Didier avaient porté. Et je me suis surpris à chercher précisément l'endroit où Mosèle allait plonger vers le tombeau de Jésus et le chemin par lequel les Gardiens du Sang allaient arriver.

Convard vous a-t-il expliqué pourquoi il tenait à ce vous mettiez en scène certains lieux précis ?
Non.

Et vous n'avez rien demandé ?
Non. Quand il me donne le descriptif d'une rue, c'est qu'il tient à ce que ce soit cette rue et pas une autre, pour une raison secrète que je n'ai pas à savoir. Sans doute une anecdote du passé qu'il a souhaité placer dans la série. Tout cela pourrait sembler très dictatorial. Mais Didier induit les choses plus qu'il ne vous y contraint, et les dessinateurs avec lesquels il travaille ont donc paradoxalement l'impression qu'il leur laisse le champ libre. Mais ça n'est qu'une impression. Vous savez sans doute que Christian Gine a fait des essais sur la partie contemporaine du *Triangle* en se basant sur le même scénario que moi. Eh bien, à l'arrivée, nos planches étaient presque semblables au niveau des cadrages, qui pourtant n'étaient pas décrits dans le scénario. Ça vous donne une idée de l'incroyable méthode Convard, qui a le don de trouver les meilleurs éléments d'imprégnation afin de guider ses dessinateurs. Il lui suffit de donner quelques clés pour faire naître à l'esprit du dessinateur une image précise. Tout ça tient presque de la sorcellerie. À tel point que je me dis parfois que Didier est capable de rentrer dans la tête des gens.

Y compris dans celle de ses lecteurs ?
Sans doute, puisque le succès du *Triangle* laisse à penser que Didier sait ce que les gens aiment lire. Pour faire un parallèle entre bande dessinée et cinéma, je dirais que lorsqu'un film est réussi il vous accompagne en dehors de la salle de projection et vous fait vous poser des questions sur les intentions du réalisateur. Je crois qu'avec le *Triangle* Didier est parvenu à la même chose. Et la fin de l'intrigue, très pessimiste, n'y est pas pour rien. Une fin dramatique pose toujours plus de questions qu'un happy end. J'étais pour ma part ravi que Didier choisisse cette fin-là plutôt que l'autre.

Il y avait plusieurs fins prévues pour *Le Triangle Secret* ?
Oui. Une qui se terminait mal et l'autre très mal (rires). Il a choisi celle qui se terminait très mal. Dans l'autre, Mosèle aurait pu s'en sortir. On avait la solution. Au départ, d'après les premiers plans que Didier m'avait fournis, la tombe de Jésus comportait un escalier secret… Et puis je pense que finalement Didier a décidé que sauver Mosèle n'avait pas de sens. Il était arrivé au bout de sa quête. Il était donc temps pour lui de mourir.

***I.N.R.I.* se terminera-t-il aussi mal que le *Triangle* ?**
Le *Triangle* ne se termine pas si mal, puisque d'une situation négative naît toujours l'espoir et le besoin de lutter pour une situation meilleure. En ce qui concerne *I.N.R.I.*, tout ce que je peux dire c'est que ça se terminera de manière très dure, mais avec tout de même une note positive. Pas question de vous en dire plus. Seuls Didier, Pierre Wachs et moi connaissons la fin de l'histoire. C'est actuellement un secret mieux gardé que celui de la bibliothèque secrète du Vatican ! (rire)

Y aura-t-il une suite à *I.N.R.I.* ?
Je l'ignore et sans doute Didier aussi. Je crois qu'il n'a donné une suite au *Triangle Secret* que parce qu'il avait encore des choses à dire. Je ne pense pas que le succès aurait pu le contraindre à rallonger ou diluer son intrigue. D'ailleurs il n'aurait pas pu le faire puisque si le *Triangle* fait sept tomes c'est que Didier voulait qu'il en fasse sept. J'ignore pourquoi, mais ce chiffre était important pour lui. De même que si *I.N.R.I.* fait quatre lettres et la série quatre tomes, ça n'est pas pour rien. Mais j'ignore pourquoi.

Convard cultive une vraie part de mystère... Y compris autour de sa personne ?
Didier est quelqu'un de très ambivalent, à la fois abordable et mystérieux. Chacune de nos rencontres me fait découvrir un homme différent, comme s'il avait vécu plusieurs vies en une seule. Qui sait par exemple que Didier Convard a un passé de sportif de haut niveau et qu'il pratiquait avec brio les agrès ? Il a été également moniteur de ski. Ça colle assez peu avec son image d'historien érudit, pas vrai ? Mais finalement pas tant que ça, parce que je crois que Didier est un athlète complet, qui a voulu faire sienne l'expression "un esprit sain dans un corps sain". Je crois que cette multitude de petites vies lui a donné une ouverture d'esprit peu commune. La plupart des gens s'imposant une vie d'écriture comme la sienne en arriveraient vite à se refermer sur eux-mêmes. Mais pas Didier. Il a passé une bonne partie de son existence dans les archives et les bibliothèques, c'est vrai. Mais sans jamais perdre de vue que la documentation ne sera toujours qu'un pâle reflet de la vraie vie, dehors.

Ce mystère autour de Convard et de ce qu'il met de vérité dans le *Triangle* vous gêne-t-il parfois ?
Pas vraiment, puisque je pense même que la série a profité du fait que je ne perçoive pas le quart de la moitié des implications secrètes du scénario. Être exclu du mystère m'a je pense permis de le décrire plus justement que si j'y avais été initié. Gine par exemple, qui connaît Didier depuis des années, aurait vu des choses qui, moi, me sont passées au-dessus de la tête. Il aurait sans doute défloré une part trop importante du mystère. Avec moi ce risque n'existe pas.

À vous entendre, le *Triangle* est pour ainsi dire une histoire vraie...
(gêné). Il ne faudrait pas aller jusque-là. Mais j'avoue m'être souvent posé la question. D'autant que beaucoup de choses troublantes se sont passées pendant la réalisation de la série. Eric Stalner, par exemple, a eu un grave accident de 4X4. Pour une raison inexpliquée il a fait une sortie de route et après plusieurs tonneaux s'est retrouvé sur une voie ferrée de campagne juste avant qu'un train n'arrive. Il a juste eu le temps de s'extirper de la voiture avant que le train ne la réduise en miettes... Jacques Glénat et son fils ont connu eux aussi un grave accident de 4X4 en montagne. Sans gravité heureusement. Et en ce qui me concerne, on m'a volé dans le métro la pochette contenant le scénario du dernier tome du *Triangle*, qui contenait toute la résolution de l'affaire. Un jour Didier m'a dit très sérieusement que les Gardiens du Sang en avaient après la série... Heureusement, il a éclaté de rire tout de suite après !

Convard m'a tout de même avoué que le *Triangle* lui avait valu de bien étranges rencontres...
J'imagine que vous faites référence à ces gens qui contactaient Didier en prétendant posséder une copie du *Testament du Fou* ou un lambeau du suaire de Jésus. D'après ce qu'il m'en a dit, la plupart étaient des illuminés. Pour ma part j'ai eu la chance de ne rencontrer que des gens parfaitement équilibrés qui s'étaient trouvé le prétexte de chercher l'Homme vert et la chapelle pour visiter la Forêt d'Orient. Je ne peux pas leur en vouloir : moi-même je m'étais surpris à en chercher des traces lors de mes repérages. J'aurais adoré découvrir que tout cela était vrai. Même si ça ne l'est pas. En tout cas pas là-bas d'après ce que j'ai cru comprendre.

Si vous deviez donner un pourcentage de vérité au *Triangle Secret*, quel serait-il ?
Je dirais 70 pour cent de vérité et 30 pour cent de fiction. Et mon ignorance fait que je minimise sans doute la part de vérité...

Le *Triangle* est le reflet du parcours spirituel de Convard. Quel fut le vôtre ?
J'ai eu un parcours religieux assez classique. Ma mère tenait à ce que j'aille au catéchisme et que je fasse ma communion, ce que j'ai donc fait, bien qu'à reculons. Je conserve tout de même de cette éducation catholique le privilège rare d'avoir lu deux excellents romans, l'Ancien et le Nouveau Testaments, qui sont quand même de sacrées bonnes histoires ! Honnêtement, même quand j'étais enfant, je ne croyais déjà pas à tout cela. La résurrection de Jésus en particulier me semblait un phénomène plutôt suspect et bien peu crédible. Je suis un pur cartésien. La seule grande question que je me pose est de savoir si l'homme est maître de son destin ou pas. Y a-t-il une force qui pousse chacun d'entre nous vers certaines décisions, ou tout est-il du ressort de notre intuition ? J'aimerais vraiment que l'on me donne la réponse. Une réponse cartésienne si possible. Ça serait beaucoup plus rassurant pour moi. Je crois que certains, comme Didier, aiment avant tout chercher. Moi, ce que j'attends de la vie, ce sont surtout des réponses.

Convard a-t-il un côté... initiateur, qui l'aurait poussé à vous proposer des réponses via la franc-maçonnerie ?
(silence) Comme je vous le disais tout à l'heure, Didier a cette capacité rare d'induire plutôt que d'imposer. Comme la plupart des lecteurs du *Triangle,* je me suis donc retrouvé à m'intéresser à la franc-maçonnerie sans m'y sentir contraint. Didier préfère susciter le questionnement par le mystère plutôt que par des réponses. Je crois qu'il n'y a pas mieux pour emmener un curieux jusqu'au bout de sa quête spirituelle, quelle que soit la réponse qu'il y trouve. Et je crois d'ailleurs que c'est ainsi qu'on avait procédé avec Didier pour l'amener à faire le point sur sa foi.

C'est-à-dire ?
Vous me parliez d'initiateur... Je ne sais pas si je peux le dire, mais Didier m'a un jour avoué que Hertz était inspiré d'un personnage réel qui a fortement marqué sa jeunesse. Cet homme a eu une fonction d'initiateur pour lui, sans

que j'aie vraiment compris s'il s'agissait d'une initiation maçonnique ou pas. Didier vous en a forcément parlé lors de vos entretiens. Tout ce que je sais pour ma part, c'est qu'il souhaite maintenant rendre un véritable hommage à cet homme dans un prochain album périphérique au *Triangle Secret*, où il ne sera cette fois plus seulement représenté de manière symbolique sous l'apparence de Hertz. Mais là j'en ai peut-être trop dit.

Rassurez-vous : lors de nos entretiens Didier m'a parlé de cet album [ce qui était évidemment un infâme mensonge].
En ce cas vous savez que cet album s'intitulera Hertz et qu'il parlera donc de la jeunesse de Hertz et du Cardinal Montespa, ainsi que de leur rencontre avec l'Initiateur de Didier, en pleine Seconde Guerre mondiale. Cette rencontre est essentielle à la série, car elle éclairera pour une bonne part les actions futures du frère premier et du cardinal félon.

Connaissez-vous le nom de l'initiateur ?
Evidemment non. Et j'imagine que Didier prendra soin dans son scénario de le masquer. Il m'a par contre remis une photo. J'ignore s'il s'agit vraiment d'une photo de son initiateur – avec Didier on ne sait jamais – mais il a bien insisté pour que je la garde sous les yeux en créant le personnage principal de Hertz, afin que celui-ci, même s'il n'aura pas les mêmes traits que cet homme mystérieux, dégage les mêmes qualités que lui. Je lui ai bien sûr posé quelques questions. Je voulais m'imprégner de ce personnage, comme je l'avais fait pour Mosèle, mais Didier a refusé de me raconter son histoire, se bornant à m'expliquer qu'elle était consignée dans son "livre de chevet", et qu'il me le montrerait peut-être un jour. Encore un mystère de plus !

Pouvez-vous me montrer la photo de l'initiateur ?
(silence) Après tout vous n'êtes pas n'importe quel journaliste : c'est mon éditeur qui vous envoie. Alors j'imagine que je peux bien vous la montrer, cette fameuse photo.

Falque fouilla dans une pile d'épaisses chemises bourrées de documentation et en ramena un vieux cliché, manifestement pris dans les années 40 ou 50, que je saisis en tremblant. L'air apparemment détaché je plongeai mes yeux dans ceux de celui qui était sans doute l'initiateur de Didier Convard. Il s'agissait d'un homme que rien d'exceptionnel n'aurait distingué des autres si je l'avais croisé dans la rue. Mais tant de choses semblaient tourner autour de lui que je ne pouvais détacher mon regard du sien.

- Pourriez-vous me faire une copie de cette photo ? J'aimerais l'utiliser pour le hors-série.

Je savais la requête maladroite et assez peu crédible. Mais je n'envisageais pas de repartir de son atelier sans un exemplaire de cette photo, que je devais absolument comparer au cliché secret laissé chez moi. Falque sembla toutefois ne pas s'étonner de ma demande et accepta bien volontiers de me scanner le portrait afin d'en faire une sortie sur imprimante.

- Voilà. J'espère que Didier ne m'en voudra pas de vous l'avoir donnée. Je l'appellerai tout de même dans la journée afin de m'en assurer.

J'eus peine à cacher un sourire sardonique qui me fit honte au vu des circonstances.

- Je vous en prie. Et surtout transmettez-lui mes amitiés.

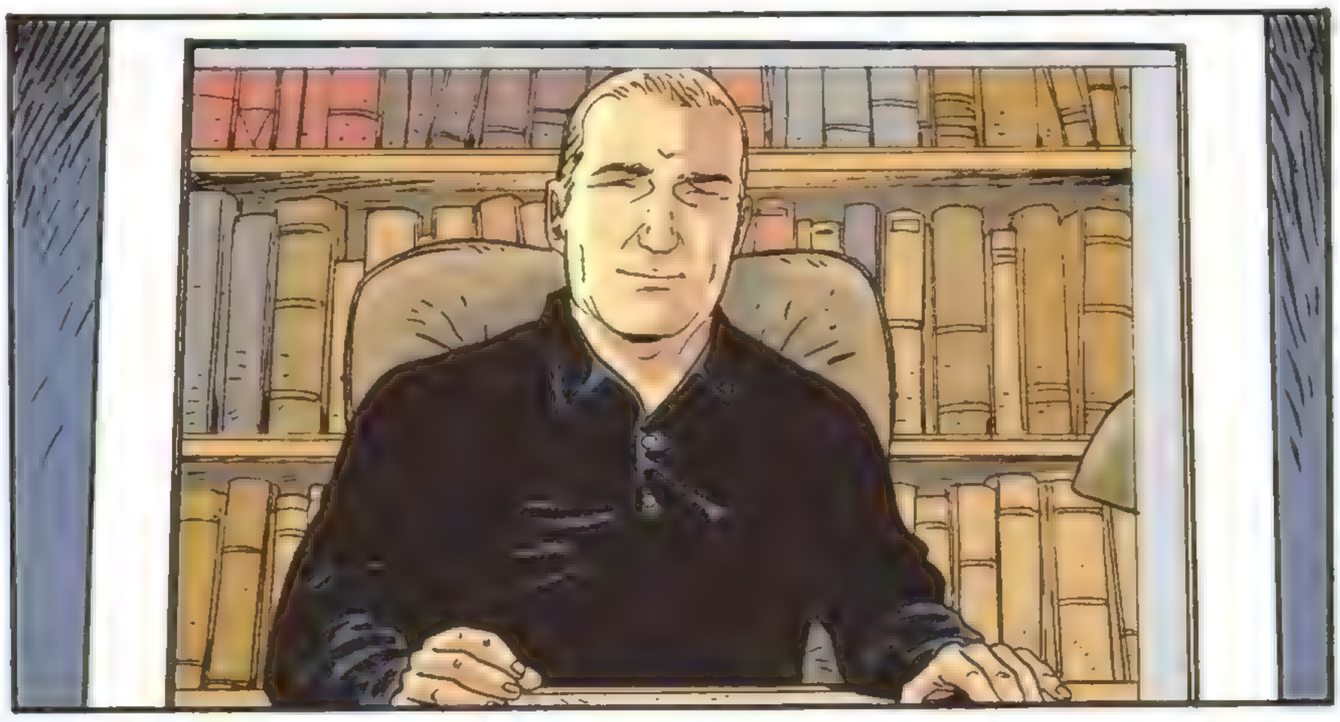
Puis je repartis au pas de charge vers la gare, pressé de rentrer chez moi afin de comparer mes deux photos. J'allais peut-être enfin mettre un visage sur l'initiateur. Et monter une marche supplémentaire vers la gloire et la résolution de l'enquête.

Je profitai du voyage pour dormir, et lorsque je débarquai en Gare de Lyon, mes idées étaient redevenues à peu près claires. Ce qui ne dura malheureusement pas longtemps. Car arrivé devant mon immeuble, je me sentis tétanisé par la peur de retourner chez moi : peut-être le tueur à la hache m'y attendait-il ? Mais l'envie de comparer les deux photos fut plus forte que mes terreurs infantiles, et je les refoulai donc pour résolument rentrer dans mon appartement. Il n'y avait personne ici. Rien que les fantômes que je voudrais y emmener.

M'installant à mon bureau, je juxtaposai les deux clichés. Je ne pouvais être sûr que les deux hommes n'en étaient qu'un. Mais puisque d'un autre côté rien ne l'interdisait, je pouvais donc raisonnablement considérer que je connaissais maintenant le visage de l'initiateur. Mais toujours pas son nom.

"Une chose après l'autre" me souffla une petite voix. Elle avait raison : tout venait à point à qui travaillait sans relâche. Et Denis Falque m'avait lui-même donné la prochaine piste à explorer : les bandes filmées de mes interviews, toutes stockées sur mon ordinateur. D'après le jeune dessinateur, Convard avait forcément évoqué son initiateur lors de nos entretiens. Et j'allais donc le vérifier. Car même si ma fierté de journaliste devait en souffrir, je devais bien admettre que je n'avais pas toujours prêté l'attention qu'elles méritaient aux considérations philosophico-ésotériques de Convard, dont la plupart me passaient très loin au-dessus de la tête.

Je consultai donc mes notes. J'avais pour habitude de consigner sur un petit carnet les grands thèmes représentatifs de chaque heure d'interview. En découvrant que j'avais accolé à l'heure n°5 les termes de "jeunesse" et de "spiritualité", je me dis que je tenais forcément là le bon extrait et m'installai devant mon ordinateur. Trois "clic" plus tard la voix de Didier Convard envahit la pièce, et j'eus d'abord la désagréable impression d'une confession post mortem, avant que l'enthousiasme communicatif du scénariste n'emporte tout et ne me redonne l'espoir de le retrouver vivant.



J'aimerais que nous parlions de vos lectures de jeunesse aujourd'hui. Et des romans qui ont su vous donner envie de prendre la plume à votre tour.

Ils sont nombreux ! Mais je crois que le roman qui m'a le plus marqué reste *Les Trois Mousquetaires, Vingt Ans après*. Tout y est : la grande Histoire, son interprétation au service d'un scénario, une dynamique feuilletonesque, et puis surtout cette incroyable idée de faire vieillir les héros, qui devenaient ainsi tangibles car périssables. Je ne pense pas qu'on ait un jour écrit transposition littéraire de la vie plus juste que cette grande fresque épique et nostalgique. Je crois même qu'il faut voir dans le côté périssable de certains de mes personnages, comme Didier Mosèle par exemple, l'influence directe du roman de Dumas. J'aime que mes histoires ressemblent le plus possible à la vraie vie. Et puisque dans la vraie vie on meurt, je veux que dans mes histoires on meure aussi.

"J'avais une telle soif de savoir, de lumière..."

Jusqu'à quel point transposez-vous la vie – votre vie – dans vos histoires ?
Mes histoires sont le reflet romanesque de ce que j'ai vécu, de ce que je vis et de ce que je vais vivre. Et puis aussi un peu - il faut bien l'avouer - de ce que j'aurais aimé vivre ! (rires). En ce qui concerne le *Triangle Secret*, il existe un parallèle évident entre le parcours maçonnique de Didier Mosèle et le mien, du moins en ce qui concerne son évolution dans les différents degrés. Pour ce qui est de sa quête de la Parole perdue, même si je m'y suis consacré comme la plupart des maçons, j'avoue que j'aurais aimé posséder un secret comme celui qu'il a possédé. Mosèle a une chance incroyable : il a un but, alors que la plupart des hommes passent leur vie à tâtonner sans vraiment savoir après quoi ils courent.

Malheureusement sa chance s'est arrêtée quand vous avez décidé de le tuer. Vous n'êtes pas tendre avec votre alter ego.
Je pense que lorsqu'on a trouvé ce qu'on cherche on doit mourir, même si cette mort n'est que symbolique et ne passe en fait que par la mort des préjugés qu'on a en nous. Il s'agit ici de renaissance spirituelle, de se reconstruire sur des principes culturels plus larges. Mosèle représente le maçon parfait, celui qui a découvert ce qu'il cherchait. Après avoir trouvé la lumière il devait disparaître. Passer à une sorte d'état supérieur. Cette mort n'est en fait qu'une transposition de l'Initiation maçonnique.

Tout est donc codifié et symbolique dans le *Triangle*. Y compris le nom de Mosèle ?
Si je l'ai appelé ainsi, c'est tout simplement parce que mon nom vient de l'Est de la France. "Convard" puise son origine dans le mot "conver" - "converti". Au Moyen Âge les Convard étaient une famille de juifs qui avaient changé de nom pour échapper à quelque persécution. À moins qu'on ne les ait affublés de ce patronyme par moquerie. Quoi qu'il en soit, il existe sur le pourtour de la Forêt d'Orient un village du nom de Convard. Je tiens toutes ces informations d'un cousin très éloigné qui m'a dressé un jour l'arbre généalogique de la famille. Un cousin tellement éloigné que je ne le connaissais même pas avant qu'il vienne se faire dédicacer le *Triangle* ! Sans lui je n'aurais sans doute jamais cherché à remonter à mes origines, qui finalement m'intéressent assez peu. Je n'ai déjà pas assez de temps pour faire tout ce que j'ai à faire au présent. Pourquoi perdrais-je du temps à chercher dans mon propre passé ? Je fouille déjà bien assez celui des autres pour enrichir mes intrigues...

Certaines autorités catholiques seraient pourtant ravies de vous voir fouiller votre passé plutôt que le leur...
Elles me font un mauvais procès. Le *Triangle Secret* n'est pas un brûlot anticatholique. Il ne s'agit que d'un thriller se déroulant sur 2000 ans d'histoire, mais un thriller dont j'aimerais qu'il pousse les gens à s'interroger sur certains mythes religieux. Alors que l'humanité se trouve dans son 21e siècle d'évolution, nous conservons ce réflexe de ne pouvoir nous montrer bons ou généreux qu'en application de certains dogmes, issus de mythes dont nous ne cherchons pas à éprouver la véracité. Je suis intimement persuadé qu'un homme n'a pas besoin de mythes pour se montrer humain : voilà ma conviction première. Et le mythe le plus fort que j'aie trouvé pour l'illustrer, c'est la figure du Christ. Dans *I.N.R.I.* et le *Triangle* je ne critique pas Dieu mais l'utilisation qui en est faite. Je ne remets pas en cause la foi de mes semblables. Certains m'en veulent de critiquer le pape et l'Église, et franchement je les comprends. À un moment donné de ma vie, c'est une chose que je n'aurais pas admis, non plus.

Vous, Didier Convard, n'auriez pas admis qu'on critique le pape ?
J'ai été catholique pratiquant durant de longues années, et le pape était donc un personnage très important pour moi. Je vivais dans une foi totale, et ce depuis ma petite enfance. Mes parents n'étaient pourtant guère versés dans la religion. Mais je crois que j'avais besoin de croire car cela me rassurait. J'ai ainsi lu des centaines de livres religieux et assisté à autant de conférences et colloques, où je rencontrais moines et abbés. J'avais une telle soif de savoir, de lumière, qu'il m'était impossible de me contenter d'aller à la messe pour trouver des réponses à mes questions.

À partir de quel moment vous êtes-vous détourné de votre foi ?
Vers l'âge de 15 ou 16 ans. En grandissant je me suis rendu compte que je ne comprenais plus les positions du pape, complètement en dehors du siècle et de la société. Et lorsque j'ai commencé à m'intéresser à l'Histoire, et que j'ai découvert ce qu'avait fait l'Église à l'époque de l'Inquisition et des Croisades, j'ai eu honte. Honte d'être chrétien. Honte de ma naïveté également. Pour moi le christianisme était une religion d'amour, pas ce fossoyeur de la science et de l'intelligence que je découvrais par mes lectures. J'ai alors connu une vraie crise d'adolescence spirituelle. Moi qui avais un temps envisagé d'embrasser une carrière religieuse, j'ai soudain rejeté ma foi pour explorer d'autres parcours spirituels, dont celui de la franc-maçonnerie, qui m'a rapidement séduit.

Pourquoi ?
Tout simplement parce que la franc-maçonnerie, au contraire de la plupart des Églises, repose sur un humanisme immédiat censé infléchir sur le présent. Un humanisme dont le but est de parfaire l'Homme afin qu'il soit heureux sur Terre. Tout le contraire du christianisme, dont le dogme repose sur la promesse d'une félicité post-mortem en guise de récompense. Récompense qui n'est bien sûr réservée qu'à ceux qui auront mené une vie de contrition. Pour ceux qui auront vécu une vie dissolue on promet au contraire la damnation éternelle. La damnation éternelle : mesure-t-on bien l'effroyable portée de ces mots sur des chrétiens que l'on présente déjà comme étant enfants du péché originel ? J'ai lu tous les ouvrages religieux que j'ai pu afin de trouver des réponses à mes questions. Et plus je lisai, plus j'avais peur. La franc-maçonnerie, au contraire, sans rien occulter des interrogations existentielles de l'Homme, pose des questions qui ne provoquent pas d'angoisses, ce qui est pour moi la marque exclusive des belles philosophies. Alors que l'Église ne m'avait apporté que des mauvaises réponses, la franc-maçonnerie me posait les bonnes questions. Du jour où j'ai adopté ce système de pensée, je n'ai plus eu peur. Jamais. Ni de la mort ni de quoi que ce soit.

Pas même de Dieu ?
Je vous le répète : si j'ai effectivement à un moment donné de ma vie rejeté le christianisme pour le piètre exemple que ses institutions donnaient au monde, je n'ai jamais rejeté la notion de foi ni le concept de Créateur ; je les ai simplement intégré à une nouvelle manière de m'interroger sur le mystère de la présence de l'Homme sur Terre. Chacun d'entre nous est marqué par la fatalité de la mort et cherche à la surmonter par l'élévation philosophique. Chacun suit la piste qui lui semble la meilleure, qu'il s'agisse de celle du matérialisme, de la religion ou de tout autre système de pensée. Moi ça a été la franc-maçonnerie, à qui je dois d'avoir fini par admettre qu'on peut croire en un ordre supérieur - un grand architecte, une équation ou un grand horloger, appelons-le comme on veut - sans pour autant lui donner une image précise.

Pour vous, une conscience divine ordonnerait donc nos destinées ?
Je vais reprendre une phrase d'Einstein qui m'est essentielle : "Dieu ne joue pas au dés". Pour moi c'est une évidence : le monde ne pourrait être ce qu'il est sans un ordre, une rigueur, un calcul quelque part. Sans ordre pas de planète ronde ni de temps qui passe. Sans ordre pas d'avant ni d'après. On ne parviendra sans doute jamais à découvrir qui est notre chef d'orchestre. Mais plus que la réponse, n'est-ce pas finalement la qualité de la question qui importe ? Car la qualité de la question, c'est ce qui permet à celui qui la formule de rester humble, tolérant et à l'écoute des autres. Trois qualités qui ont forcément leur rôle à jouer dans l'ordre global.

Tout, y compris votre inspiration scénaristique, découlerait donc d'une volonté divine ?
Voilà une question piège qui risquerait fort de me faire passer pour un présomptueux si j'y répondais par l'affirmative... Tout ce que je peux vous dire, c'est que quand je crée des personnages et que je les sens prêts à sortir je rentre dans une sorte d'état second. Je travaille près d'une semaine d'affilée, de nuit comme de jour, sans m'arrêter plus de deux heures pour dormir. La veille de cette immersion je suis pétri d'angoisse, j'ai l'impression de ne me rappeler de rien, d'être vide et creux. Puis je me mets au travail, et au bout d'un certain temps je me rends compte que ça avance. J'ai l'impression dans ces moments-là d'avoir un deuxième cerveau qui contemple l'autre en train de travailler.

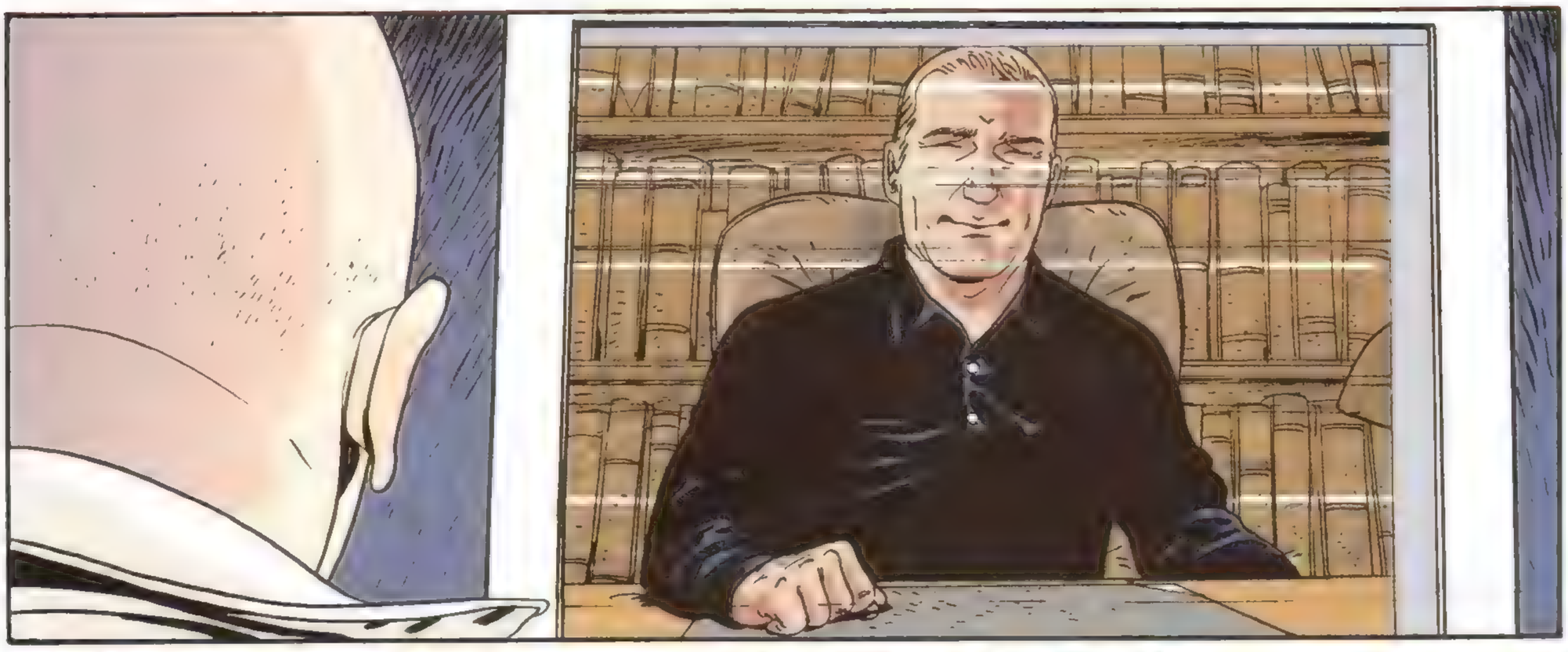
Il s'agit donc bien d'une sorte d'art divin.
Disons que je me sens plus vecteur de création que créateur, ce qui n'a rien de bien original : les Égyptiens voyaient déjà l'acte créatif comme un acte religieux, et l'artiste comme un intermédiaire chargé de traduire à l'adresse des hommes le message divin qui transitait par lui. Être artiste c'était donc être humble, mais aussi travailler sans relâche afin d'être techniquement prêt à recevoir l'inspiration divine. Tout cela est hautement symbolique et donc très juste, car à bien y réfléchir un artiste ne crée jamais seul. Si l'on crée c'est qu'on a parlé à des gens, qu'on a été éduqué, qu'on a aimé, qu'on a souffert, qu'on a trahi, qu'on a été trahi. Un artiste n'écrit jamais que sa confrontation à l'Autre. J'ai coutume de dire que quand j'écris, j'écris avec mes morts. Tous mes morts. Que je les aie aimés ou détestés.

Que pouvez-vous me dire de cet homme ?
Que c'était mon plus vieil ami. Il est d'ailleurs étrange de constater à quel point cet initiateur, qui avait l'âge de mon père alors que je n'étais qu'un adolescent, était l'interlocuteur parfait, le seul avec qui je pouvais disserter sans fin sur d'incroyables questions philosophiques. Lui-même ne fréquentait guère les églises et voyait d'un œil assez défavorable ma propre assiduité religieuse. Mais il avait choisi de ne pas m'opposer ses propres convictions, procédant avec plus de sagesse et de subtilité en me faisant lire certains ouvrages qui m'ont éveillé par les questions qu'ils ont fait naître. Mon initiateur avait une énorme bibliothèque, dans laquelle il piochait pour moi. J'ai le souvenir de murs de livres épais, recouverts de cuir. Ce sont des ambiances qui m'ont à ce point marqué que je les ai reproduites à de nombreuses reprises dans mes albums. Je lisais les ouvrages qu'il me prêtait et puis on en parlait. Il a été le premier, au cours de ces heures de discussion passionnantes, à me poser LA question.

Quelle question ?
"Connais-tu l'histoire du frère jumeau du Christ ?". J'avais 16 ans, j'étais pratiquant et croyant, mais cette question m'a complètement déstabilisé. J'avais le respect des écritures, de l'Ancien comme du Nouveau Testament, mais je n'étais pas sot au point d'ignorer la prépondérance de leur portée symbolique sur leur valeur historique. Cette histoire de jumeau de Christ était sans doute vraie. Du moins d'un point de vue symbolique. Mais je ne comprenais pas quel enseignement on pouvait en tirer. Nous en avons beaucoup parlé, et de fil en aiguille j'en suis arrivé à m'intéresser à l'Ordre des templiers, dont l'histoire m'a fourni quelques réponses au sujet de cette gémellité. J'étais passionné de petits faits, d'histoire buissonnière. Je découvrais que l'Histoire n'était pas un long fleuve tranquille et que beaucoup d'événements occultes, mystérieux, en avaient été gommés. Mais pas partout, puisque l'origine en était conservée dans l'inépuisable bibliothèque de mon initiateur, à qui je dois à la fois mon sens critique et ma culture. Bref, à peu près tout ce que je suis.

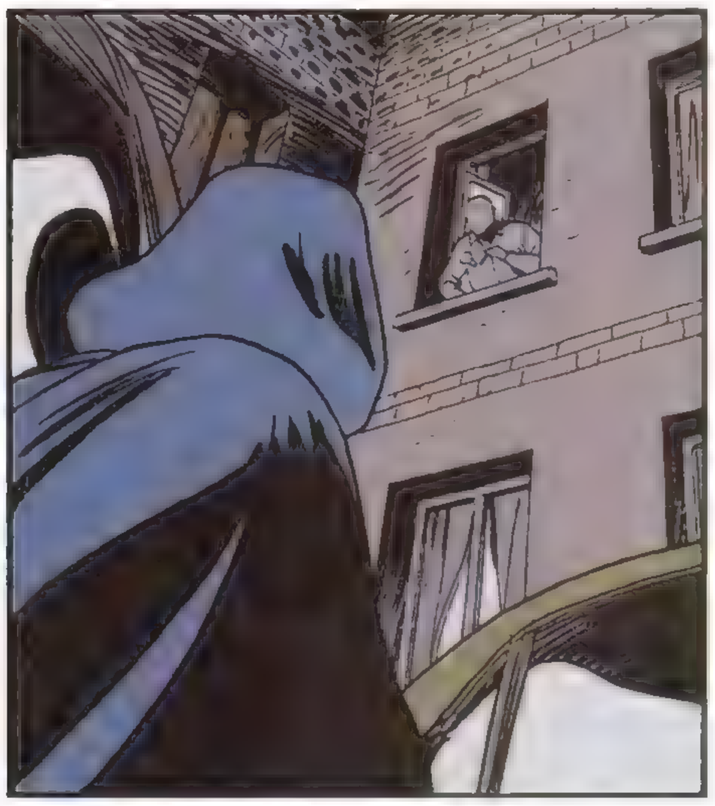
Puis la discussion dériva sur des sujets soudain très peu intéressants. Je mis le film en pause. Denis Falque avait donc raison : Didier Convard avait bâti le *Triangle Secret* autour d'un seul homme, son initiateur, qui avait d'abord pris les traits de Martin Hertz – l'initiateur de Didier Mosèle/Convard - en attendant qu'il lui offre un album hommage encore plus explicite.

Qu'était-il arrivé à cet homme que Convard souhaitait tant venger ? Je décidai de visionner à nouveau le passage consacré à l'initiateur afin d'être sûr de n'en avoir rien manqué, et fit défiler le film en marche arrière accélérée. Illusion du retour rapide, Convard semblait arborer un perpétuel sourire crispé, comme s'il avait souri au vent en pleine tempête. Quant à ses mouvements, pourtant peu fréquents, ils en devenaient étranges et saccadés, comme si chacun d'eux eut été motivé par une décharge électrique. C'est alors que je remarquai quelque chose d'étonnant dans la gestuelle de mon interlocuteur. Je revins aussitôt en lecture normale.



Sa main. Sa main était roulée comme une petite boule de haine. Serrée à s'en disjointer les phalanges. Le contraste avec son sourire était tel qu'un vague malaise me saisit. Convard ne pouvait parler de son initiateur sans enfermer ses sentiments les plus noirs dans ce poing presque blanc. C'était donc bien qu'un étrange secret entourait la mort de cet homme. Un secret qui avait poussé Convard à se venger par la rédaction du *Triangle Secret*.

Qui diable pouvait être cet initiateur qui avait ainsi marqué de son empreinte le parcours spirituel de Convard ? L'ignorance me broyait. Et malgré l'heure tardive je décidai d'appeler l'épouse du scénariste. Le temps des politesses était révolu. Elle connaissait l'initiateur, forcément, et je comptais sur l'effet de surprise pour lui soutirer le plus de renseignements possible. Elle décrocha à la quatrième sonnerie. Mais dès qu'elle reconnut ma voix je n'eus plus pour seul interlocuteur que la rythmique binaire d'une ligne occupée. Elle m'avait raccroché au nez.



Troublé par cette étrange attitude, j'ouvris la fenêtre pour fumer une cigarette. J'avais la chance d'avoir un appartement donnant sur le parking de l'immeuble, ce qui m'évitait de subir le vacarme incessant de la rue. Les voitures silencieuses seraient un spectacle parfait pour mon esprit échauffé. C'est alors que je le vis. Le tueur à la hache. Il se tenait derrière une camionnette, à demi dissimulé par l'obscurité d'une nuit sans lune. Je fermai brutalement la fenêtre et tirai les rideaux. Comme pour me protéger. N'importe quoi. Et lorsque je les rouvris il avait disparu, m'abandonnant à nouveau dans le doute de l'avoir vraiment vu. Toute cette histoire devenait décidément bien difficile à gérer. Et après avoir vérifié à trois reprises que ma porte d'entrée était bien verrouillée, je sombrai dans un sommeil épais entrecoupé de cauchemars morbides.

Une trouée de soleil par mes rideaux me réveilla à l'instant exact où je sentais que j'allais dormir sans cauchemars, et je me levai donc d'assez mauvaise humeur. Constatant qu'il n'y avait plus de thé dans mon placard puisque l'affaire Convard ne m'avait même pas laissé le temps de faire des courses, je pris rapidement une douche et descendis prendre un petit déjeuner au café du coin. Une pile de journaux et hebdomadaires du jour traînait sur le comptoir. J'ouvris le premier sans conviction. Et LE gros titre m'éclata en pleine figure. Un gros titre surplombant un article bourré d'informations précises, trop précises à mon goût, et que l'on retrouvait déclinées dans la plupart des autres journaux présents.

Le scénariste Didier Convard a disparu

On est sans nouvelles du scénariste de bandes dessinées Didier Convard, dont on aurait retrouvé la main droite abandonnée en Forêt d'Orient, à quelques kilomètres de Troyes. Cette annonce, faite par la gendarmerie de Brienne-le-Château, fait suite à la découverte voici deux jours d'une main anonyme dans le secteur forestier du Bas-Bois, découverte qui coïncide étrangement avec la disparition de Didier Convard dans ce même secteur. Fait troublant supplémentaire, les derniers albums du *Triangle Secret*, un polar ésotérique très populaire dans lequel Convard remonte aux origines de la franc-maçonnerie, narrait les sombres agissements d'un tueur médiéval coupant les mains de ses victimes à la hache.

Contacté par la rédaction, le procureur de Troyes précise que "tant que la main n'aura pas été officiellement identifiée, il serait risqué de faire un rapprochement entre ce fait divers terrible et la disparition de M. Convard". D'après plusieurs indiscrétions convergentes, on serait en effet bien loin de parvenir à quelque certitude que ce soit, puisqu'il semble que l'individu ayant tranché cette main aurait également pris soin d'en effacer les empreintes digitales. Un mystère digne des bandes dessinées de Didier Convard. Mais auquel on ne peut que souhaiter que le scénariste soit étranger.

UNE MAIN COUPÉE QUI GRATTE OÙ ÇA FAIT MAL !

Révélée par nos confrères du *Courrier de Champagne*, l'affaire de "la main champenoise" n'en finit plus de faire parler d'elle. Encore faut-il préciser que cette main coupée, retrouvée dans la Forêt d'Orient, appartiendrait à Didier Convard, le célèbre scénariste du *Triangle Secret* (Glénat), polar mystique à rebondissements où le Vatican et la loge maçonnique dite "Première" s'affronteraient pour s'approprier les secrets d'un Jésus ramené au rang d'alchimiste de génie. Tout excités par la similitude entre ce meurtre et ceux que met en scène Convard dans son dernier album, où un moine médiéval psychopathe tranche la main de ses victimes, nos confrères de tous poils pour une fois d'accord se mouillent et en profitent pour régler leurs comptes. "Haro sur les curés !" semble hurler *Libération* sous la plume de Blaise Aurora, pour qui le Vatican n'est peut-être pas étranger à ce meurtre. "Haro sur les franc-macs !"semble au contraire brailler Arnaud Destouches de *Minute*, qui pense pour sa part que les francs-maçons ont voulu éliminer un frère qui révélait trop de leurs secrets à la connaissance du public. Ni l'un ni l'autre n'étayent bien sûr leurs accusations. Et si d'aventure ce crime se trouvait être l'œuvre d'un détraqué solitaire ayant agi sans la moindre motivation, certains journaux risquent bien de se ruiner en bouquets de fleurs, en lettres d'excuse ou même de s'abîmer les genoux en Pater de contrition.

Nous avons déjà dans un précédent article suffisamment fustigé le Triangle Secret pour ne pas faire une publicité supplémentaire à cette œuvre nauséabonde.
Le meurtre crapuleux de Didier Convard, maçon notoire, mérite pourtant que l'on revienne ici sur une affaire qui lorsqu'elle trouvera sa résolution éclaboussera forcément ceux qui dans l'ombre œuvrent à nos destins en dehors de tout processus démocratique.
Qu'on ne s'y trompe pas : Minute ne souhaite pas se substituer à la justice – nous laissons ce genre d'agissements à d'autres – mais comment ne pas s'étonner de la lenteur des autorités à prendre les mesures qui s'imposent ?
Comment ne pas s'étonner que le meurtre d'un franc-maçon dont les œuvres s'évertuent depuis des années à dénoncer les agissements mafieux de ses pairs soit attribué à un rôdeur ? Cherchez qui Convard gênait. Vous trouverez les coupables. Voici le seul raisonnement intelligent et valable.

Je chiffonnai rageusement les journaux en boule unique et sortit du bar au pas de course, sous le regard noir du cafetier. De retour chez moi je composai le numéro des Convard d'un index accusateur. Tout ça était de leur faute. Mme Convard décrocha au bout de la troisième sonnerie et je ne lui laissai pas le temps d'en placer une.

- Une semaine ! On avait dit une semaine ! Qu'est-ce qui vous a pris d'alerter la presse si tôt ? Merde !

Et ce fut tout. Elle raccrocha à nouveau et nous nous retrouvâmes seuls, ma colère et moi, à disserter sur les bienfaits du calme en toutes circonstances. Je retournai mes poches à la recherche d'une cigarette. J'avais besoin de me calmer. J'avais besoin de réfléchir. L'attitude de Mme Convard était incompréhensible. Ou elle avait nerveusement craqué – auquel cas elle avait décidé de prévenir la presse et la police afin de hâter les recherches – ou alors elle avait eu des nouvelles de son mari, qui lui avait demandé de prévenir les médias afin de compliquer la tâche d'éventuels tueurs à ses trousses. Ainsi que celle, accessoirement, d'un certain journaliste qu'elle avait imprudemment lancé à sa poursuite.

Je préférais cette seconde hypothèse : Convard, traqué par les Gardiens du Sang, comptait sur la presse pour les décourager, préparant en compagnie de quelques frères maçons une riposte proportionnelle à la violence de l'attaque. Le cerveau douloureux, je décidai d'avaler un somnifère et de dormir, au beau milieu de l'après-midi. Ce qui me donnerait l'assurance d'être frais et dispos à la nuit tombée, car j'avais décidé de me rendre en Champagne pour fouiller à nouveau le bureau de Didier, même si je devais pour cela y rentrer par effraction.

J'étais sur la bonne piste, je le sentais. Il n'était donc pas question d'abandonner l'enquête simplement parce que les plumitifs des beaux quartiers s'en étaient emparés. D'autant que je conservais sur eux une longueur d'avance grâce au cliché trouvé chez Denis Falque. Ce visage qui avait servi de modèle à celui de Martin Hertz, j'allais le chercher dans les albums de famille des Convard. Et grâce aux étiquettes légendées que j'avais remarquées lors de ma première visite, et qui comportaient le nom des personnes présentes sur les photos, j'allais cette fois découvrir l'identité de l'initiateur.

Mes lèvres s'étirèrent en sourire : Mme Convard m'avait finalement rendu service en prévenant la presse. Car plus cette histoire serait médiatisée et plus j'aurais de gloire à la résoudre. Je sentis le somnifère m'emporter. Et, pour la première fois depuis la disparition de Convard, je parvins à m'endormir sereinement.

Je me réveillai quelques heures plus tard pour découvrir que la nuit était tombée. Une belle nuit noire et mystérieuse, qui noyait dans ses replis choses et gens. Il était temps d'agir. J'enfilai des vêtements sombres, garants de discrétion, puis sortis sur le parking où m'attendait ma moto, une vieille 125, qui me conduisit jusqu'à la propriété des Convard au terme de trois longues heures.

Le vent soufflait fort sur les routes plates de Champagne et mon corps n'était plus qu'engourdissement. Mais je trouvai la force de dissimuler ma moto dans un fourré discret. Ma montre indiquait minuit. La célèbre heure du crime. Et j'eus peur un instant de n'être venu ici qu'à la rencontre de ma propre mort. Peut-être les Gardiens du Sang me surveillaient-ils. Et je tournais la tête en tous sens, persuadé que j'allais voir se refléter la lumière de la lune ronde sur une lame de hache. Ricanant nerveusement, je parvins à me persuader que j'étais un imbécile impressionnable et couvris la centaine de mètres qui me séparaient encore de la grande maison des Convard qui semblait vide. Par prudence j'évitai tout de même la bruyante allée de graviers et coupai à travers le gazon pour grimper sur le grand cèdre, dont les branches m'emmenèrent jusqu'à la fenêtre du bureau de Didier.

On n'avait bien sûr pas réparé la clenche défectueuse. Et je pénétrai facilement dans la pièce obscure, la quadrillant aussitôt du regard à la recherche d'une éventuelle présence. Sage précaution. Car quelqu'un m'attendait. Une forme qui se jeta vers moi pour me dépasser puis s'enfuir par la fenêtre. Le damné chat des Convard, qu'un coup de vent avait dû enfermer ici et qui venait de me donner la plus belle frayeur de ma vie.

Reprenant mon souffle, je tâtonnai à la recherche de la lampe de bureau de Didier, qui dans un halo de lumière douce me révéla que tout ici avait été fouillé, par les gendarmes, forcément, puisqu'on avait même ouvert les tiroirs qui m'avaient résisté quelques jours plus tôt, et dont l'"aimable" Mme Convard avait dû fournir les clés. Quoi qu'ils aient emporté, les enquêteurs avaient toutefois oublié l'essentiel, puisque le fameux album photo-incunable était toujours à sa place...

Sentant ruisseler dans mon dos une rigole froide que je préférai attribuer à l'excitation de l'enquête plutôt qu'à la peur d'être surpris, je saisis le vieux livre et en détaillai chaque page jusqu'à ce qu'enfin j'identifie l'initiateur qui figurait sur de nombreux clichés. L'homme portait le nom, selon l'étiquette manuscrite sous le cliché, d'André Pellier.

- Ravi de faire votre connaissance, Monsieur Pellier-Hertz...

Glissant dans ma poche une photo où l'initiateur apparaissait en gros plan, je repartis vers la fenêtre. C'est alors que je repensai au fameux "livre de chevet" dont Falque m'avait parlé lors de notre entrevue.

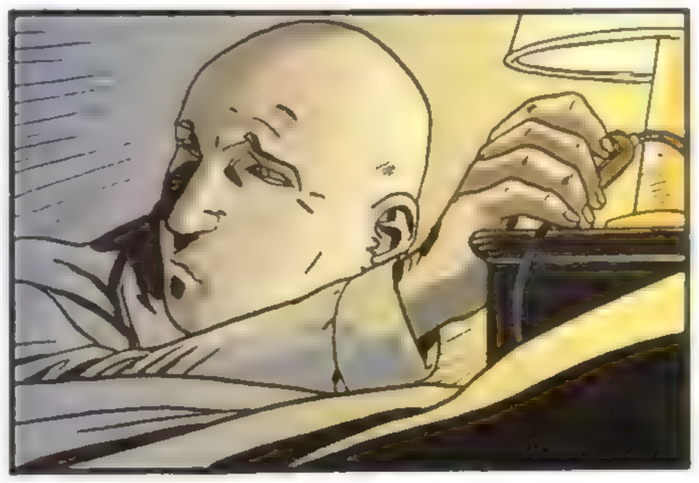
C'était très imprudent. C'était même stupide. Mais je décidai soudain d'aller fouiller la chambre du couple Convard. Un livre de chevet. Je devais vérifier. Sortant du bureau, je remontai un petit couloir vers la porte de la chambre, que j'ouvris doucement. Il faisait un froid de tombeau dans cette pièce. J'entendis une respiration nerveuse. La mienne. Il n'y avait personne, et je sentis ma peur refluer.

Devinant à tâtons le poussoir d'une petite lampe j'éclairai la chambre. Le lit n'avait pas été défait. Mme Convard était donc bien de sortie. Étrange, pour une femme inquiète de la disparition de son mari et qui aurait dû rester à la maison de nuit comme de jour en attente d'un signe... À mes yeux son absence était une preuve de plus de la justesse de ma théorie, et je me mis à la recherche du livre de chevet.

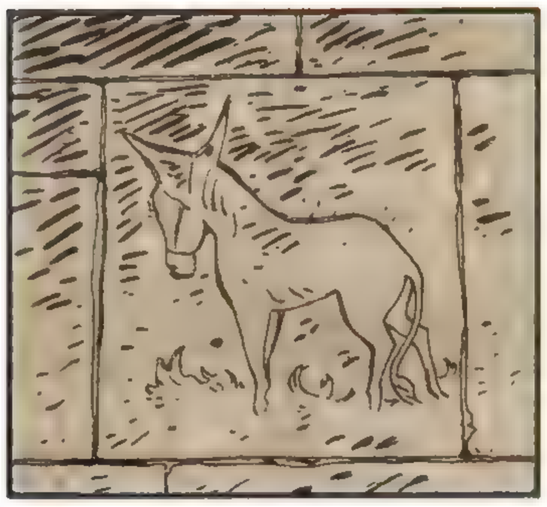
Ledit chevet était un petit meuble élégant, sur lequel reposaient une paire de lunettes, un carnet... et plus d'une cinquantaine de livres. Si Convard avait voulu cacher l'arbre au milieu de la forêt il ne s'y serait pas pris autrement, et j'aurais balancé un coup de pied rageur dans tout ce fatras si un bruit de moteur au loin ne m'avait fait éteindre au plus vite la petite lampe.

D'un œil risqué à la fenêtre j'aperçus la voiture de Mme Convard arrêtée dans l'allée. Elle était seule, et avait sans doute vu de la lumière dans sa chambre. Je retournai lestement vers le bureau et dégringolai du cèdre, glissant sur la dernière branche pour tomber lourdement au sol. Je m'étais salement éborgné le genou droit, et retroussai la jambe de mon pantalon pour claudiquer jusqu'à la petite chapelle dans le jardin, derrière laquelle je me cachai.

Je me collai contre le mur glacé. La pierre était aussi froide que mon corps transpirant de peur était brûlant. Mme Convard ne bougeait toujours pas. Et pendant que j'hésitais à fuir d'un côté ou de l'autre, peut-être celle-ci appelait-elle la police avec son téléphone portable. Au comble de la rage je frappai du plat de la main contre la paroi. C'est alors que je compris ce qu'avait voulu dire Convard lorsqu'il avait parlé à Denis Falque d'un "livre de chevet".

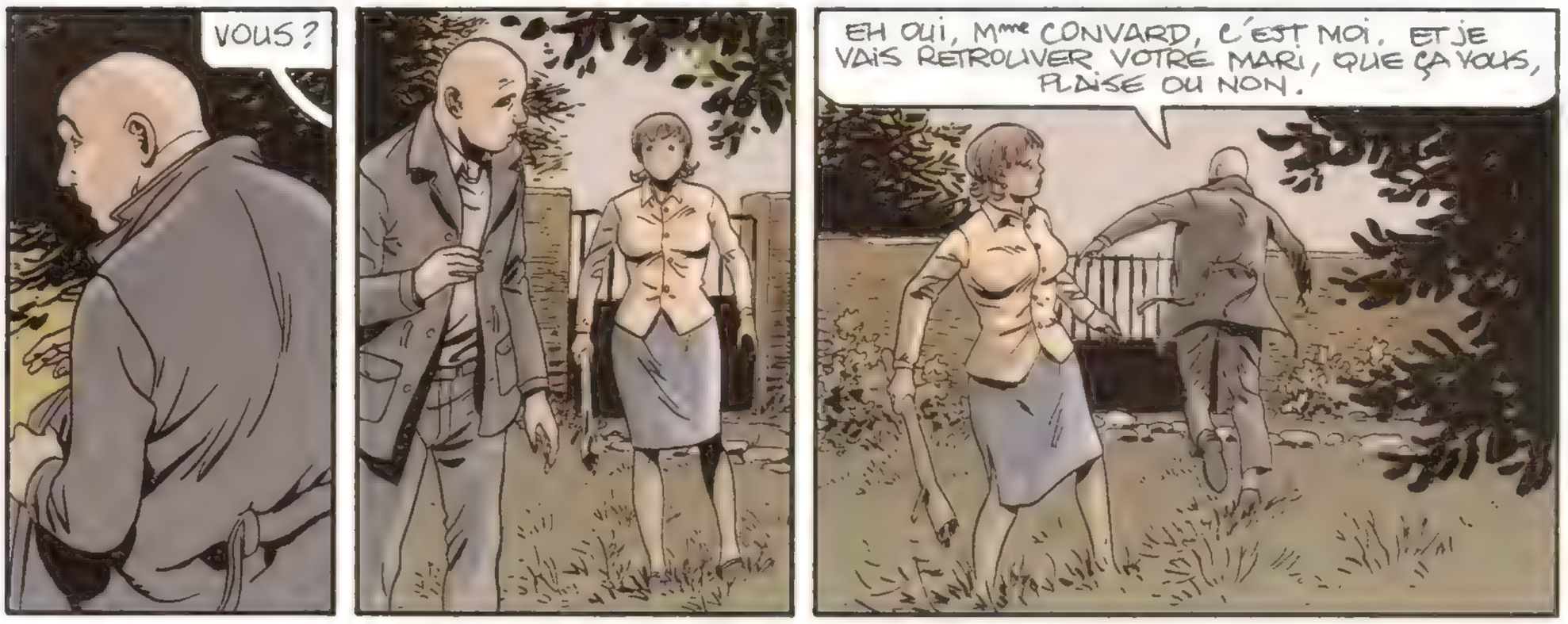


J'étais un imbécile. Pour quelqu'un qui s'enorgueillissait d'avoir fait des études d'architecture médiévale, j'aurais dû me rappeler qu'un chevet ne désignait pas seulement un meuble, mais aussi une pièce d'architecture religieuse, en l'occurrence la partie extérieure la plus en pointe de la nef d'une église ou d'une chapelle. Précisément là où je me trouvais. "Un livre de chevet" : sacré Convard ! Posant le genou droit à terre malgré ma blessure, je détaillai chaque pierre du mur jusqu'à découvrir qu'on avait gravé un étrange motif sur l'une d'elles. Un âne, dont la silhouette avait défié les siècles.



Un âne. Dans la symbolique de certains pays, comme l'Inde, l'âne était la monture du diable. Mais pas pour nos cultures de tradition catholique, où il était tour à tour associé à la crèche de Bethléem dont il faisait partie intégrante, mais aussi à la stupidité dont il était le symbole par excellence. Je n'étais donc pas étonné de le trouver ici : les bâtisseurs médiévaux avaient un goût prononcé pour l'irrévérence, et je savais que la plupart des édifices religieux comportaient leur lot de gargouilles moqueuses ou de scènes obscènes cachées dans les bas-reliefs. Cet âne avait dû être gravé par un sculpteur souhaitant souligner la stupidité du clergé. Mais pour avoir lu, grâce à Convard, quelques traités de symbolique maçonnique, il me semblait soudain me rappeler d'un détail troublant : celui que, pour les Fils de la Veuve, l'âne ne personnifiait pas l'imbécile mais l'initiable. Celui qui avec ses deux grandes oreilles était réceptif à toutes les interrogations et tous les enseignements.

Au comble de l'excitation j'empoignai la pierre, légèrement en saillie, qui sortit bien vite pour me révéler une petite niche d'où j'extirpai une épaisse pochette de documents. Je venais de trouver quelque chose d'important, il n'y avait aucun doute. Je remis la pierre en place et cachai la pochette sous mon blouson. Je devais rentrer chez moi au plus vite afin d'examiner mon butin et retournai vers le grand cèdre... lorsqu'une voix manqua me faire m'évanouir.



Puis je m'enfuis sans autre forme d'explications, ma pochette secrète bien au chaud sous mon blouson. En admettant qu'elle ait connu son existence, Mme Convard n'avait pas pu me voir la subtiliser. Et je ne pensais pas qu'elle porterait plainte pour violation de domicile. Elle ignorait ce que je savais, et ne prendrait donc pas le risque de me voir révéler trop de choses aux autorités. Les yeux brillants d'excitation, je récupérai tranquillement ma moto et me remis en route, persuadé que les jours à venir verraient la fin du mystère de la main champenoise. J'avais malheureusement raison.

De retour chez moi je décidai d'ouvrir immédiatement la pochette. Elle contenait un livre et une liasse de feuillets tapés à l'ordinateur : le scénario de l'album *Hertz*, dont m'avait parlé Denis Falque. Intrigué par la couverture du livre qui l'accompagnait, je m'attachai d'abord à celui-ci. Il s'agissait d'une édition courante, sans doute pas très précieuse, de *"Grands Secrets" de la FM*, un véritable brûlot anti-maçonnique rédigé par un certain Jean Marquès-Rivière. Lorsque je l'ouvris, l'ouvrage m'accueillit par une dédicace portée au crayon et tracée d'une écriture surannée attestant qu'elle avait été faite lors de la sortie de l'ouvrage, c'est-à-dire en 1931.

"À mon bon André. À mon fier compagnon de lutte du S.S.S.". J'ignorais parfaitement ce que pouvait être ce S.S.S., mais quoi qu'il en soit Marques-Rivière était à n'en pas douter un anti-maçon forcené. Et s'il donnait du "mon fier compagnon de lutte" à Pellier, c'est que ce dernier l'était lui aussi. La migraine me tomba dessus comme un nuage de grêle. Tout ça ne collait pas. L'initiateur de Didier Convard ne pouvait être anti-maçon. La découverte de ces *"Grands Secrets"* remettait en cause tout ce que j'avais cru découvrir.

Il est un type d'escroquerie plus douloureux encore que celui qui cause un dommage appréciable en argent ; il ne tombe pas sous le coup de la loi pénale ; c'est l'escroquerie de l'esprit. Plus précieuses que les « métaux »* sont les années de jeunesse, voire d'une vie presque entière fourvoyée dans les fausses voies où la franc-maçonnerie égare et détraque d'admirables intelligences, perpétuellement assoiffées d'une initiation que chaque élévation de grade recule et qui ne viendra jamais. L'Etoile flamboyante, hélas, n'a jamais été vue par personne, et la « parole perdue » est un songe de malade... Le jeune maçon, rentré chez lui le soir de son admission, se demande déjà au fond de lui-même si un formidable leurre, une bouffonnerie colossale n'est pas le véritable dernier mot de ces cérémonies qu'il a juré de ne « révéler à personne », et dont les récits traînent partout. L'hypothèse que Lucifer se trouve – sait-on jamais ? – peut-être au bout de ses voyages ne fait sans doute que l'effleurer, mais la conviction qu'on s'est joué de lui et qu'on ne lui a rien dit, retentit en lui-même comme un formidable éclat de rire intérieur. Il s'efforce, en assistant à l'initiation d'autrui, en accédant ensuite aux grades suivants, de comprendre. Les conversations avec les « hauts initiés » le troublent ; certains sont des occultistes qui lui laissent entendre que la franc-maçonnerie est dépositaire

de très anciennes traditions, venues du fond des âges, transmises par les constructeurs des cathédrales, issues des mystères de l'Antiquité, des sanctuaires d'Eleusis, des temples de l'Egypte, de Salomon, voire des origines de notre espèce. L'Orient et l'Occident sont cités. La maçonnerie garde précieusement le dépôt de la sagesse antique, mais aussi des « traditions » orientales, védiques, bouddhiques, théosophiques ; elle a hérité de la science des Chaldéens et des sectateurs de Zoroastre, mais c'est elle aussi qui prolonge la fabuleuse Atlantide ; puis viennent les Kabbalistes, les Rose-Croix, les Templiers, Elias Ashmole, les Illuminés du XVIII[e] siècle et les « Supérieurs inconnus ». Parfois, le bon sens du néophyte, devant de tels horizons, vacille. Même sans tout croire, le maçon ne doit-il pas tout étudier ? La vanité humaine, la curiosité juvénile, poussent le téméraire d'une force irrésistible ; il fonce. C'est fini. D'ici quelques années, il aura accru d'une unité le nombre des intoxiqués de l'occultisme ; il fera à son tour d'autres dupes, à moins qu'il rejoigne l'hôpital Sainte-Anne, sanctuaire de la suprême initiation...

* sommes d'argent parfois collectée à la fin d'une tenue.

Je ne savais plus où j'en étais. Et afin de laisser se décanter mes idées, j'abandonnai les *"Grands Secrets"* pour parcourir le scénario de Hertz. L'idée se révéla vite payante, car la plongée dans le travail préparatoire de ce qui allait devenir un album était tout bonnement fascinante. On pouvait reprocher ce qu'on voulait à Didier Convard, mais force était de reconnaître que Denis Falque avait raison : cet homme avait l'art de trouver les éléments d'imprégnation propres à faire naître des images très précises dans l'imaginaire du lecteur.

HERTZ-PAGE 8

CASE 1
La voix off de Hertz qui commente le récit va courir au haut des images suivantes et va situer le décor et l'époque où se déroulera désormais l'histoire.
Les cases 1 et 2 seront des panoramiques peu hauts faisant toute la largeur de la page.
Panache de fumée d'une locomotive à vapeur qui s'élève de l'une des cheminées de la lourde machine et qui s'échappe en volutes lourdes et grasses.

Voix off de Hertz : Je ne t'ai jamais vraiment parlé de ma petite enfance, Léa... Tu ignores tout un épisode de ma vie. Une époque que je traîne sur la conscience comme un boulet... Si lourd, Léa... Un poids si lourd !

CASE 2
Le convoi entre en gare d'Eigsheim. C'est un long train composé de deux sortes de wagons. Une demi-douzaine de voitures de voyageurs et une vingtaine de voitures à bestiaux aux portes cadenassées. D'étroites ouvertures laissent entrer l'air dans ces wagons de bois.

Voix off de Hertz : J'avais onze ans en 1943 et je vivais seul avec mon père à Eigsheim près de Strasbourg ; ma mère était morte un an plus tôt d'une tuberculose mal soignée. Le récit que je vais te faire des événements de cette terrible année a été reconstitué à partir de plusieurs sources que j'ai récoltées minutieusement après guerre...

CASE 3
Petite gare d'Eigsheim. Voie ferrée. Le convoi s'immobilise à quai. La gare est pleine de soldats allemands qui attendaient manifestement le train. Les Allemands sont solidement armés et ont pris position à intervalles réguliers le long du quai.
Le train a été dirigé sur une voie de triage, parmi d'autres convois de marchandises immobilisés. Des machinos s'apprêtent à actionner un aiguillage quand un lieutenant allemand leur en donnera l'ordre.
Plus loin, un talus couvert d'herbe.

Texte narratif : Eigsheim était devenu allemand et, malgré mon âge, je comprenais ce que cela signifiait...

CASE 4

Contrechamp. Nous avons planté notre caméra sur le talus qui borde la dernière voie de garage. Deux mômes allongés dans l'herbe sont en train de regarder la manœuvre du nouveau convoi. Il s'agit de Hertz et de Montespa. Des mioches typiques de l'époque, avec leurs guibolles maigres jaillissant de culottes un peu trop larges, avec leurs sandales et leurs chaussettes tirebouchonnantes, avec leur tignasse en épis sur le sommet de la tête mais la nuque dégagée. Montespa est un tout petit peu plus jeune que Hertz. Nous les verrons mieux dans l'image suivante.
Deux bicyclettes reposent dans l'herbe, légèrement en contrebas.

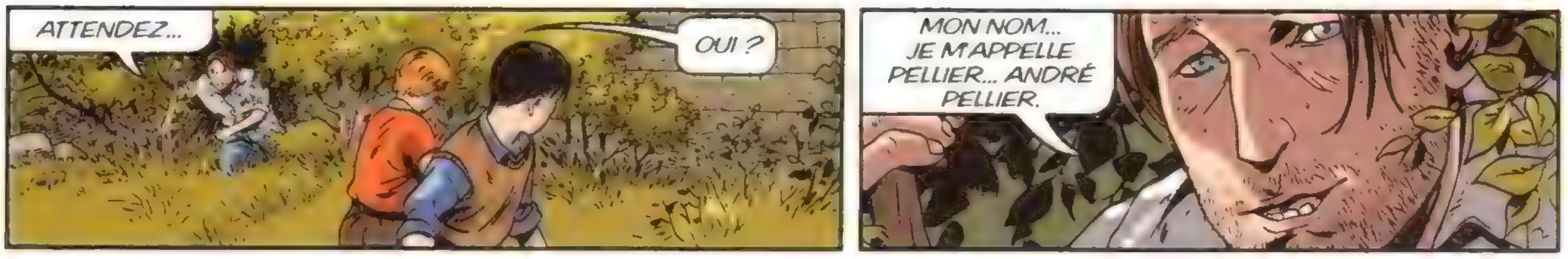
Voix off de Hertz : Et cet été-là...

CASE 5
Notre caméra a exécuté un zoom avant sur les deux mioches pour que nous puissions les voir de plus près, allongés dans l'herbe et regardant les trains (elliptiques dans le dessin). Martin a déjà une bonne bouille et nous pouvons être certains qu'il profitera dès que la guerre sera terminée et qu'il se remplumera pour faire un solide adolescent. Yeux ronds, curieux et vifs. Cheveux de crin. Bartolomeo est plus sec, moins jovial. Déjà un peu sérieux. Regard taciturne, foncé. Cheveux noirs et souples.

Bartolomeo : Martin, ce sont des "Nacht und Nebel", hein ?

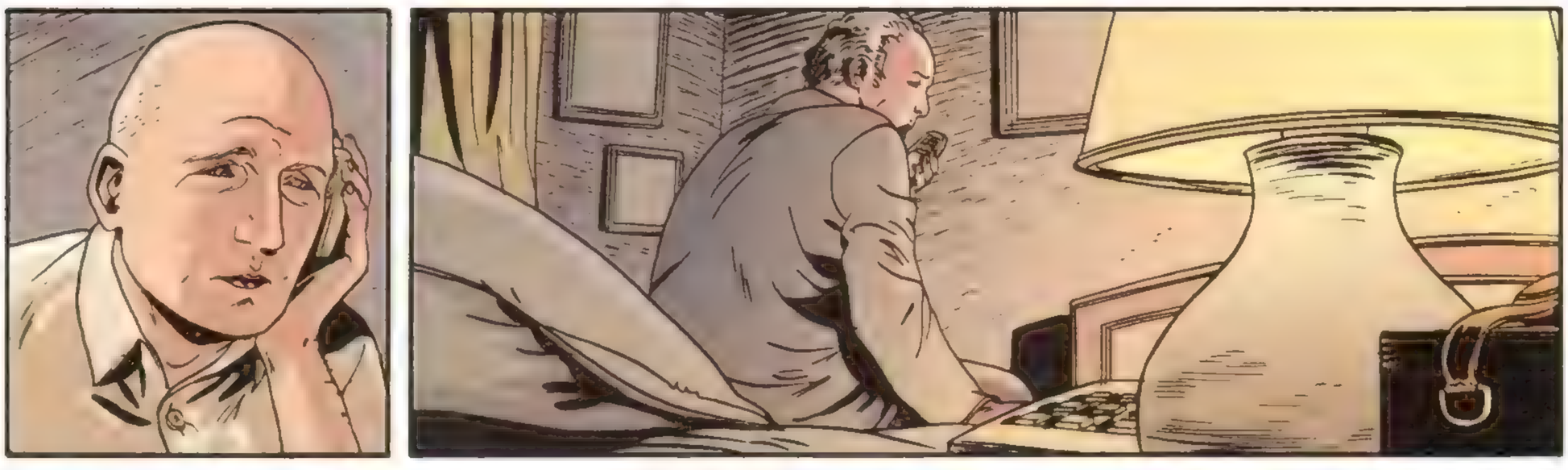
Martin : Oui, Bartolomeo. On les conduit au camp de Struthof. Les Allemands changent le conducteur et le mécano de la loco. Ils mettent des soldats à leur place, comme d'habitude.

Un court instant j'avais tout oublié. L'enquête, Convard, le Vatican et la franc-maçonnerie. Et puis à la page 12 du scénario tout me revint en pleine figure : Hertz et Montespa, enfants, venaient de sauver des griffes des Allemands un prisonnier blessé. André Pellier.



Convard n'avait même pas pris la peine de masquer le nom de son ami. Mais pourquoi lui rendre pareil hommage alors que je venais de découvrir que l'homme, qui avait des amis anti-maçons, en était sans doute un lui-même. Tout cela n'était pas logique. Je tirai nerveusement sur ma cigarette qui grésilla comme une mèche prête à me faire exploser la tête.

Dehors le petit matin pointait déjà. La nuit avait été longue. Mais je décidai de poursuivre mes recherches et allumai mon ordinateur. Lorsque j'avais été renvoyé de mon journal, j'avais évité de mentionner à mon rédacteur en chef qu'il avait omis de me désabonner de certaines bases en ligne de dépouillement de périodiques. Ces outils allaient m'être précieux. Une fois connecté sur le moteur de recherche de la base j'y rentrai les termes "Pellier" et "Convard". Ce qui ne donna rien. Je rayai donc "Convard" du formulaire booléen pour le remplacer par le mot "collaborateur" puis "S.S.S.". Pas mieux. J'eus alors l'idée de téléphoner à mon homologue des *Archives du savoir perdu*, malgré l'heure, espérant obtenir des renseignements fiables. Camus saurait peut-être quelque chose au sujet du S.S.S. et d'André Pellier.



- Jean-Philippe ? C'est Damien. Que sais-tu du S.S.S. ?

- Tu sais quelle heure il est ?[silence] Oui, j'imagine que tu le sais. Que veux-tu savoir au sujet du S.S.S. ?

- Tout ce que tu sais.

- Alors tu as bien fait de m'appeler tôt. Parce que ça va prendre du temps. Mais je t'avoue que j'aurais préféré démarrer la journée par quelque chose de moins nauséabond.

- Je t'écoute. Ce S.S.S., c'était quoi au juste ?

- Le Service des Sociétés Secrètes. C'était un service de police mis en place par les autorités de Vichy en 1940, et dont la mission spécifique était de confisquer les archives des Loges maçonniques afin de rédiger une liste exhaustive des Frères de France.

- Qu'avait donc fait la franc-maçonnerie française pour mériter pareil "traitement de faveur" ?

Affiche de propagande antimaçonnique.

- Rien de précis. Ce durcissement contre elle ne fut en fait que l'aboutissement de deux siècles d'acharnement de ses ennemis à tenter de la faire disparaître. On peut dater les premières hostilités antimaçonniques de 1738, date à laquelle Clément XII excommunia l'Ordre, initiant en cela une grande tradition papale. Il faut dire que l'Église considérait d'un assez mauvais œil ce mouvement secret et laïc, dont elle voyait la marque dans chaque progrès social ou loi induisant un recul du religieux. En France, la franc-maçonnerie sera en particulier accusée d'être l'instigatrice de la révolution de 1789, ce qui lui vaudra une rancune terrible des monarchistes, mais aussi d'avoir favorisé la Commune - ses ennemis en voulaient pour preuve la présence de 16 maçons sur les 70 élus du Conseil du mouvement populaire. Les choses ont ainsi évolué au gré des attaques et des scandales. Citons en vrac les mystifications de Léo Taxil, l'affaire des fiches, ou encore la publication du Protocole des sages de Sion qui contribuèrent à jeter de l'huile sur le feu. Un feu que prenaient soin d'entretenir les partis de droite, et en particulier l'Action française, qui reprochait à la franc-maçonnerie ses sympathies de gauche et son combat pour la laïcité.

- La situation avant l'invasion allemande était donc explosive pour la franc-maçonnerie…

- Pour le moins. En Allemagne, le Protocole des sages de Sion avait contribué à répandre la rumeur que la franc-maçonnerie avait sciemment provoqué la défaite de 14-18 afin de régner sur les décombres du pays. Les loges avaient donc été interdites, et beaucoup d'autres pays avaient suivi cet exemple, comme la Pologne, la Roumanie où encore la très répressive Espagne franquiste. En 1940, sentant qu'avec l'invasion allemande l'exception française de relative tranquillité allait mourir, Arthur Groussier, président du Grand Orient, adressa une lettre préventive au Maréchal Pétain pour lui signifier la dissolution de toutes les loges. Une lettre dont Pétain n'eut cure, puisqu'il promulgua le 13 août de la même année, soit quelques mois après son arrivée, une loi cousue sur mesure interdisant les sociétés secrètes. C'est alors que la chasse aux maçons commença. Chaque fonctionnaire dut signer une déclaration sur l'honneur selon laquelle il n'était pas maçon ou ne désirait plus l'être. Ce qui n'empêchera pas Pétain, le 11 octobre 1941, de finalement renvoyer de la fonction publique tous les francs-maçons.

- Pétain était donc un anti-maçon forcené.

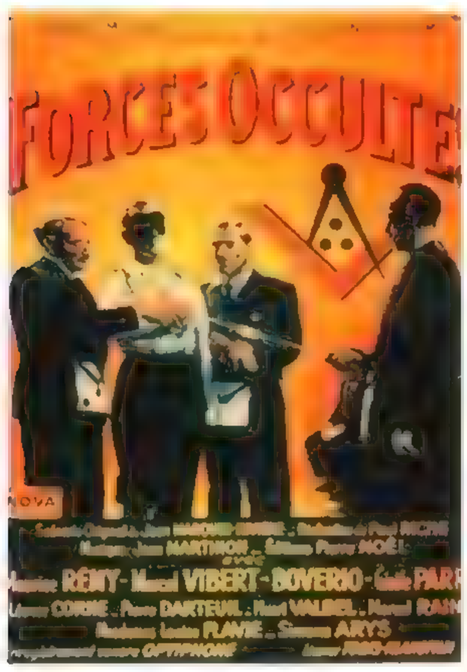
- Une de ses phrases est restée célèbre : "Un juif n'est jamais responsable de ses origines. Un franc-maçon l'est toujours de ses choix". Afin de débusquer tous les francs-maçons, qui d'après lui tendaient trop souvent "à fausser les rouages de l'État et à paralyser l'action du gouvernement", le Maréchal va donc charger l'historien Bernard Faÿ, professeur au Collège de France et nouveau directeur de la Bibliothèque Nationale, d'organiser la confiscation et l'inventaire des archives de toutes les loges, ce afin d'avoir une liste complète des membres de la franc-maçonnerie. Faÿ, sans doute autant par sens pratique que par goût de l'ironie, s'installe pour ce faire rue Cadet, dans les locaux du Grand Orient de France. En avril 1941 se créera autour de l'équipe de Faÿ le Service des Sociétés Secrètes, dit S.S.S., rattaché au ministère de l'Intérieur et dirigé par l'Amiral Platon. Le S.S.S., qui partagera ses locaux avec le contre-espionnage allemand, sera complété quelques mois plus tard par un Service de Police des Sociétés Secrètes, dirigé par Jean Marquès-Rivière, qui travaillera en étroite collaboration avec le Commissariat aux questions juives.

Le S.S.S. Dans les locaux du G.O.F

Jean Marquès-Rivière. Le signataire des *"Grands Secrets" de la FM*. Je sentis ma respiration se bloquer.

- Qui était ce Jean Marquès-Rivière ?

- On ne sait pas grand-chose de lui. Ce dont on est sûr, c'est que Marquès-Rivière fut un homme aux aspirations spirituelles fortes mais un brin compliquées. Il s'intéressa d'abord au bouddhisme et fréquenta la Société théosophique, pour laquelle il écrivit de nombreux articles. Puis il entra en franc-maçonnerie dans les années 20 avant d'en être rapidement exclu. On retrouva sa trace en 1931, date à laquelle, persuadé d'être possédé par le diable, Marquès-Rivière aurait été exorcisé par le



professeur Joseph de Tonquédec, de la Compagnie de Jésus. Il publiera la même année La Trahison spirituelle de la franc-maçonnerie, *puis* Les Grands Secrets de la franc-maçonnerie *avant de lancer une revue antimaçonnique,* Les Documents nouveaux, *qui paraîtra jusqu'en 1936. Lorsque les Allemands arriveront en France, Marques-Rivière participera aussitôt à la traque antimaçonnique.*

- Sympa, les copains de l'initiateur…

- Pardon ?

- Laisse tomber. Il semble incroyable qu'un homme aussi instable que ce Marquès-Rivière ait pu avoir pareilles responsabilités sous le régime de Vichy...

- Ce fut pourtant le cas. Marquès-Rivière était un peu l'homme à tout faire du S.S.S. Malgré ses responsabilités au Service de Police des Sociétés Secrètes, il prenait encore le temps d'écrire pour Les Documents maçonniques, *le journal anti-maçon publié par le S.S.S., dont il fut avec Bernard Faÿ l'un des rédacteurs les plus productifs. Pour te donner une idée de la prose en vigueur dans ce journal cautionné par Vichy et visé par les autorités allemandes, je te citerai un passage de l'éditorial de Faÿ dans le numéro 1 : "[Après nos recherches] partout [dans la société française] nous avons trouvé la même force en action, et partout nous avons constaté que ce mal n'était ni à son origine ni dans son essence un mal français, bien qu'il se soit nourri de nos défauts et ait plongé ses racines dans nos illusions. Parasite monstrueux, la franc-maçonnerie a grandi de notre abaissement…". Un éditorial qui donne la note, pas vrai ? Une note que tous les rédacteurs se feront une joie de respecter avec des articles aussi évocateurs que* La franc-maçonnerie française, agent de propagande de l'Espagne rouge *ou* La franc-maçonnerie, vampire du christianisme. *Et Marquès-Rivière n'était pas le moins virulent du lot, à tel point qu'on lui confiera la réalisation d'une grande exposition antimaçonnique au Petit Palais, en octobre 1940.*

- Carrément ?

- Carrément. Cette exposition, dont l'entrée était gratuite, s'intitulait "La franc-maçonnerie dévoilée" et proposait, entre autres, une reconstitution grandeur nature d'un cabinet de réflexion et autres coutumes maçonniques. En guise de "souvenir" à cette visite édifiante, le public pouvait acheter pour une somme très modique un annuaire des francs-maçons, qui constituera le préambule à la loi du 11 août 1941 selon laquelle la presse avait le droit de publier des listes de francs-maçons. Dès le lendemain les premières listes paraissaient dans le Journal Officiel pour arriver, fin 1943, à une liste de 17000 noms. La mesure eut toutefois un contre-effet assez inattendu, puisque la France de la rue, grâce à ce grand déballage, découvrit alors que les francs-maçons étaient majoritairement instituteurs, postiers ou petits employés. Des gens comme tout le monde, souvent dévoués et très intégrés au tissu local. Bref, une franc-maçonnerie très éloignée de l'assemblée de notables présentée par la droite conservatrice et qui suscita du coup une certaine sympathie. Malgré cette étrange ironie de l'Histoire, le S.S.S. fera en tout arrêter plus de 6000 frères, dont près de 1000 seront déportés. Ce sont du moins les chiffres les plus affinés auxquels on soit parvenu, puisque dès qu'ils sentiront l'hégémonie allemande vaciller, les responsables du service central de l'organisation, basée à Vichy, feront brûler toutes les archives, soit, d'après le chauffeur de l'hôtel où le service avait pris ses quartiers, près de deux tonnes de papier. Heureusement, les archives de la BN sont elles restées en place. Et d'autres documents, comme le film de propagande Forces occultes, *réalisé en 1943 par l'incontournable Marquès-Rivière, donnent une idée de la paranoïa et de l'acharnement dont a fait preuve le Service des Sociétés Secrètes pour dénoncer "la maçonnerie, paravent commode de la juiverie internationale". Marquès-Rivière ira même jusqu'à créer à titre personnel un Service de Renseignements anti-maçon privé avec la bénédiction des Allemands.*

- Marquès-Rivière était-il lié à un certain André Pellier ?

- Ce nom ne me dit rien.

- Merci quand même, Jean-Philippe. Tu peux aller te recoucher.

- Trop aimable !

Et il raccrocha, m'abandonnant à mes réflexions...

Cabinet de réflexion "reconstitué" pour l'exposition du Petit Palais.

Léo Taxil ?

La biographie du personnage donne le tournis. D'abord engagé au 3ème Zouaves, Taxil abandonne sa carrière militaire pour vendre des pilules aphrodisiaques avant de fonder la Ligue anti-cléricale, une sorte de franc-maçonnerie du pauvre. Finalement initié dans une véritable Loge en 1881, avant d'en être radié quelques mois plus tard, Taxil deviendra du coup un adversaire convaincu de la franc-maçonnerie, contre laquelle il fonde un nouvel ordre : la Ligue du Labarum. Mais Taxil n'est pas seulement un ancien frère avide de vengeance. C'est aussi un formidable mystificateur. S'inventant le personnage de Diana Vaughan, ancienne initiée ayant assisté à des Tenues où les Fils de la Veuve auraient invoqué le Diable, il parvient en quelques ouvrages - dont *Le diable au XIXe siècle* et *Le Palladium régénéré et libre* - à convaincre les plus hautes autorités ecclésiastiques que les Francs-Maçons sont des satanistes. Fort des jolis succès de librairie qu'il se taillera ainsi, Taxil sera même invité au congrès antimaçonnique de Trente, en 1896, organisé avec la bénédiction du Pape Léon XIII et de l'Empereur François Joseph, avant de révéler son imposture au public, qui malgré le scandale réservera toutefois un honnête accueil à ses ouvrages suivants, essentiellement composés de manifestes anti-catholiques... et de livres de cuisine.

L'affaire des fiches :

Question : que faire lorsque l'on est républicain, président du Conseil fraîchement élu, et que l'on souhaite favoriser l'avancement de militaires de son camp en n'ayant à sa disposition que des notations rédigées par une administration politiquement hostile ? La réponse que trouva ledit président, Emile Combes, en 1902, fut de demander au Général André de lui dresser sa propre appréciation des militaires les plus gradés, mission qu'André confia au secrétaire général du Grand Orient, qui rédigea une série de fiches de renseignements grâce auxquelles des officiers comme Joffre virent leur carrière redémarrer. Petit problème : un collaborateur du secrétaire général vendit ces fameuses fiches à un député nationaliste, Guyot de Villeneuve, qui révéla toute l'affaire... S'ensuivit une grave crise politique, où l'on reprocha aux francs-maçons leur interventionnisme dans les affaires de l'État. Crise qui poussera les Fils de la Veuve à adopter une stricte ligne de neutralité face aux affaires politiques afin de ne plus prêter le flanc aux critiques de leurs ennemis.

Émile Combes caricaturé.

Le protocole des sages de Sion :

La plus dangereuse imposture littéraire jamais rédigée. Présenté comme le compte-rendu d'une réunion secrète entre hauts responsables juifs et hauts dignitaires francs-maçons, qui ensemble auraient convenu d'un plan de conquête du monde, le Protocole est d'abord publié en Russie en 1903 avant de connaître la célébrité mondiale grâce au Times qui lui consacre en 1920 un éditorial sobrement intitulé "Le péril juif". L'ouvrage devient alors prétexte à toutes les formes d'antisémitisme et d'antimaçonnisme, même si en 1921 le Times, un rien penaud, avoue qu'il a cru un peu trop vite à la véracité de l'ouvrage... qui n'est en fait que l'adaptation d'un pamphlet rédigé en 1864 contre Napoléon III et qu'un ministre russe, probablement antisémite, utilisa pour convaincre le Tsar Nicolas II de ne pas alléger, comme il s'apprêtait à le faire, la tradition tsariste de discrimination contre les juifs.

Je n'y comprenais plus rien. Didier Convard défendant la mémoire d'un délateur tout dévoué à la cause nazie ? Je ne parvenais pas à le croire. Mais les preuves étaient là. Indiscutables. Décidé à ne rien négliger, je rentrai à nouveau quelques combinaisons de mots sur ma base de données. Au bout d'une dizaine d'essais, l'alliance "Pellier" "André" et "Service des Sociétés Secrètes" me donna enfin un résultat. Un article tiré du magazine *L'Hebdo du Quart-Est* daté de 1986.

Un héros de guerre assassiné

Cela fait dix ans aujourd'hui qu'André Pellier est mort.

Qui était André Pellier ? Un héros de la Seconde Guerre mondiale. Un valeureux résistant. Mais pas de ceux qui défendirent la France mitraillette à la main. Car André était d'une autre trempe. Petit employé à la Bibliothèque Nationale, André s'était vu proposer par la nouvelle administration aux ordres de Vichy d'intégrer le Service des Sociétés Secrètes, un organisme chargé de recenser et dénoncer les francs-maçons aux nazis. Pellier accepta. Et cultivant l'étourderie en courage, il "omit", au fil des mois, de signaler aux autorités allemandes plusieurs centaines d'hommes et de femmes, leur évitant de partir pour les camps de la mort.

Accusé de collaboration à la Libération, malgré cet héroïsme discret qui avait sauvé tant d'innocents, André fut finalement blanchi grâce à de nombreux témoignages francs-maçons. Mais la blessure ne se referma jamais. Et André Pellier préféra quitter Paris, ouvrant un petit hôtel en Moselle, où il est resté jusqu'à sa mort. Une mort stupide. Consécutive à un "accident domestique" selon la gendarmerie en charge du dossier, qui voilà dix ans n'a pas semblé s'émouvoir du fait qu'un homme, fut-il terriblement étourdi, se soit tranché la main à l'aide d'un couteau électrique, puis vidé de son sang sans même penser à utiliser le téléphone tout près de lui pour prévenir les secours…

Ce que la gendarmerie ignorait peut-être, c'est qu'André Pellier avait des ennemis : ses anciens "amis", issus de groupes religieux et politiques extrémistes qui ne lui pardonnaient pas sa trahison. Des lettres de menaces existaient. On ne les a jamais retrouvées. Faut-il voir dans la mort d'André Pellier un simple accident ou une vengeance ? A-t-on voulu par cette amputation dont il est mort punir la main qui avait soustrait à leur sort des hommes de bien que les démons nazis avaient condamnés ? Sans doute ne le saurons-nous jamais. Il n'en reste pas moins qu'un héros de guerre est mort voilà dix ans. Et que cela ne semble guère émouvoir une société tellement bien ancrée dans la paix qu'elle en oublie ceux et celles à qui elle la doit.

Dora de Cirvind

Un hôtel. Pellier tenait un hôtel. Je m'étais laissé abuser par la pancarte "Hô" sur la photo du bandeau, qui associée au bras cassé de l'initiateur m'avait dirigé sur la piste "Hôpital" plutôt que sur la piste "Hôtel". Fermant les yeux, je tentai d'ordonner le flot d'informations dans ma tête. Un hôtel. Le *Triangle Secret* faisait-il mention d'un hôtel ?

- Le "Marly ! Celui où Francis Marlane s'est "suicidé" !

Délaissant la base de données pour un simple moteur de recherche, je rentrai les termes "Marly","Hôtel" et "Rue Hugues de Payns". Le système me donna aussitôt l'adresse de l'Hôtel des Templiers, 5 rue Hugues de Payns, à Marly en Moselle. Il s'agissait sans nul doute de l'endroit où se dissimulait Convard. Je lui rendrais visite dès le lendemain. Mais pour l'heure quelque chose me chiffonnait encore : Dora de Cirvind. Sans trop savoir pourquoi je lançai une recherche à son nom, qui ne me renvoya qu'à l'article que je venais de lire. Dora de Cirvind n'avait donc, semble-t-il, plus jamais pris la plume après avoir rendu hommage à André Pellier, ce qui laissait à penser qu'elle n'était apparue que pour le faire. Je lançai une seconde recherche, à Dora Pellier cette fois – peut-être était-elle sa fille ? – mais sans résultat. L'idée me vint alors qu'il pouvait s'agir d'une anagramme, et j'écrivis le nom de Dora de Cirvind sur mon carnet avant d'en rayer nerveusement toutes les lettres, qui comme par magie s'ordonnèrent pour créer celui de Didier Convard.

Je retournai mon bureau à la recherche de la biographie de l'auteur. Septembre 1985-novembre 1986 : Convard avait – comme par hasard - travaillé pour *L'Hebdo du Quart-Est*. Il avait donc quitté le journal juste après avoir écrit cet article, ce qui pouvait aisément se comprendre : *L'Hebdo du Quart-Est* étant un journal d'informations générales, l'anniversaire de la mort d'un quidam, fut-il résistant, n'avait rien à y faire. Convard avait sans doute profité d'un soir d'astreinte à la rédaction pour faire passer cet article en catimini. Et lorsque ses supérieurs s'en étaient rendu compte il n'avait plus eu qu'à prendre la porte. Quelle mouche avait donc piqué Convard de faire pareil esclandre autour de la mort de son initiateur dix ans après ? Une chose était certaine, c'est que le décès de Pellier – une main tranchée, encore – avait forcément influencé Convard pour *I.N.R.I.*

Je me pris la tête entre les mains. La vérité était là, pas loin. Mais il me fallait encore répondre à une question cruciale : André Pellier était-il oui ou non un collaborateur ? Je ne pouvais en l'état me faire une opinion précise. Je décidai donc d'aller sans plus attendre poser la question directement à Didier Convard.

Je jetai dans un sac quelques affaires et quittai mon appartement. Le petit matin se levait à peine et j'aurais sans doute du mal à trouver un taxi. Mais qu'importe ! J'avais rendez-vous à Marly, en Moselle, avec la gloire !

ATTENDEZ, JE DOIS VOUS PARLER.

TIUU! TIUU! TIUU!

De retour chez moi je m'écroulai sur mon lit, tenté un instant de me dissimuler sous les couvertures comme un enfant. Mais je devais avant tout prendre une décision. Les balles d'aujourd'hui n'avaient pas été pour moi. Mais celles de demain ? Je ne voulais pas mourir pour Didier Convard. Il me fallait donc abandonner l'enquête. D'autant que je n'étais pas parvenu à résoudre le mystère du *Triangle Secret*.

Une chose était toutefois sûre : la main champenoise n'était pas celle de Convard, mais bien celle du mystérieux manchot que l'on avait assassiné devant moi et qui ressemblait tant au tueur à la hache d'*I.N.R.I.* Paniqué à l'idée que les tueurs à la Mercedes ne me réservent le même sort, j'envoyai à Jean-Philippe Camus toutes mes recherches, afin qu'il les utilise si d'aventure il m'arrivait quelque chose. Puis je m'endormis lourdement, malgré le soleil par la fenêtre.

Mes cauchemars furent immondes. Cinq hommes encapuchonnés me poursuivaient dans une forêt et je fuyais à en perdre haleine, sentant déjà la leur sur mes talons. Je les devinais derrière moi, trop près, les bras dissimulés sous les rabats de leurs capes et les dents découvertes en un odieux sourire. Puis je trébuchai sur une main coupée et m'écroulai dans les brindilles. Les cinq encapuchonnés m'entourèrent. Leur sourire était obscène. La course ne les avait même pas épuisés. Dans un grand geste simultané ils ouvrirent leurs capes.

Je me réveillai en hurlant. Il n'y avait personne autour de moi. Ni arbres fouettés par le vent ni tueurs tentaculaires. Rien que ma fenêtre ouverte sur la matinée calme. Et mon ordinateur allumé, toujours connecté à Internet, qui me répétait inlassablement la même annonce, d'une petite voix métallique qui avait percé jusqu'aux barrières de mes rêves : "Vous avez un e-mail".

Parfaitement hébété je me dirigeai vers mon bureau. J'avais effectivement un e-mail et je sentis une boule d'angoisse descendre dans ma gorge lorsque je découvris l'expéditeur de ce message. Il s'agissait de Didier Convard. Et le message disait simplement "Etes-vous là ?", ce à quoi je répondis par la positive. Un second mail m'arriva quelques minutes plus tard.

De : damien.perez@bodoi.info
A : didier.convard@aol.com

Cher Damien,

Je suis fort aise de vous trouver derrière votre écran. Je vous prie tout d'abord de me pardonner pour la lenteur avec laquelle je répondrai à vos messages, puisqu'il m'est assez difficile de taper d'une seule main. Comme vous le savez sans doute j'ai été agressé par les Gardiens du Sang lors d'un rendez-vous secret dans la Forêt d'Orient. Et même si je n'ai pas été gravement blessé quelques coups de matraque judicieusement placés m'ont brisé le bras droit ainsi que deux côtes avant que je ne parvienne à m'enfuir.

De : damien.perez@bodoi.info
A : didier.convard@aol.com

Pourquoi m'avoir laissé enquêter sans aide ?

De : didier.convard@aol.com
A : damien.perez@bodoi.info

Au départ parce que votre curiosité maladroite a suffisamment distrait mes poursuivants pour me permettre de me cacher. Et puis ensuite parce qu'il fallait vous freiner dans vos ardeurs. Je ne tenais pas à ce que vous me retrouviez et vos dons d'enquêteur étaient devenus gênants. Je vous le demande donc solennellement : ne me cherchez plus. De toutes façons vous ne parviendriez sans doute pas à me débusquer là où je suis.

De : damien.perez@bodoi.info
A : didier.convard@aol.com

Vous n'êtes donc plus caché à Marly ?

De : didier.convard@aol.com
A : damien.perez@bodoi.info

Plus maintenant, puisque vous savez où je suis. Mais soyez sûr que je n'y serai effectivement plus d'ici quelques heures. Qu'avez-vous découvert d'autre ?

De : damien.perez@bodoi.info
A : didier.convard@aol.com

Votre livre de chevet.

De : didier.convard@aol.com
A : damien.perez@bodoi.info

Félicitations. Mais vous n'avez pas trouvé ce que la cachette de la chapelle renfermait de plus précieux. Mon épouse en avait retiré la pièce essentielle quelques jours après mon agression afin de me la ramener. Je ne savais pas combien de jours ou d'années durerait mon exode et je ne me voyais pas fuir sans une certaine lettre…

De : damien.perez@bodoi.info
A : didier.convard@aol.com

De quelle lettre parlez-vous ? Racontez-moi cette histoire. Vous me devez bien ça.

De : didier.convard@aol.com
A : damien.perez@bodoi.info

Il s'agit d'une lettre dans laquelle un ami très cher me révélait le nom de ses assassins. Je ne peux pas vous en dire plus.

De : damien.perez@bodoi.info
A : didier.convard@aol.com

Cet ami serait-il André Pellier ? À moins que ne vous ne préfériez le terme d'initiateur ? J'ai trouvé la photo dans votre bandeau. J'ai décrypté la phrase secrète et lu l'article de Dora de Cirvind. Et je sais que Pellier a servi de modèle à Hertz avant que vous ne décidiez d'en faire le personnage central de votre prochain album. Vous n'avez plus le choix, Didier : j'en sais trop pour que vous ne me racontiez pas toute l'histoire.

Mais Didier Convard ne me répondit pas. J'étais désespéré. Une demi-heure passa, ponctuée de cigarettes fumées jusqu'au filtre et de thés bus jusqu'à la dernière goutte. C'est alors que mon téléphone portable sonna. Et j'eus l'incroyable surprise d'entendre la voix familière du scénariste résonner dans mon oreille.

- Bonsoir, Damien. Sans doute nous sera-t-il plus simple d'échanger nos points de vue de vive voix plutôt que par mail. Puisque vous insistez, je vais donc vous raconter ce que vous souhaitez entendre.

Le corps ivre de fatigue mais l'esprit parfaitement à jeun, je me laissai tomber sur un fauteuil, un vague sourire aux lèvres.

Bernard Faÿ.

- Je vous écoute...

- Bien. Comme vous l'avez donc découvert dans l'article de Dora de Cirvind, André Pellier travaillait au Service des Sociétés Secrètes. Imaginez la position délicate de cet homme qui devait singer une odieuse convergence d'esprit avec ses "amis" anti-maçons pour pouvoir détruire les pièces d'archives qui auraient pu leur permettre de remonter jusqu'aux Loges... Imaginez les risques insensés qu'il prit pendant près de trois ans, sauvant des camps plusieurs centaines de francs-maçons et lançant la Gestapo à chaque fois que c'était possible sur la piste de frères félons, morts, où déjà découverts par ses collègues. Je conserve dans ma bibliothèque une note manuscrite de Bernard Faÿ, alors directeur de la Bibliothèque Nationale, qui s'ouvre à Jean Marquès-Rivière de tout le bien qu'il pense de "l'efficace Pellier". "Efficace Pellier" auquel Marquès-Rivière dédicacera même l'ouvrage que vous avez découvert dans la chapelle, preuve s'il en est de l'estime dont il jouissait, et de son habileté à se fondre dans la masse des collaborateurs.

- Une habileté qui lui vaudra quelques problèmes à la Libération...

- Effectivement. En dépit de ses actions héroïques, André avait agi en dehors de tout réseau, ne rejoignant la Résistance que trop tard pour être insoupçonnable. Il fut donc arrêté par les FFI. Heureusement, son nom circulait depuis un certain temps dans la franc-maçonnerie, où de nombreux frères très haut placés lui devaient la vie. Et dès qu'on sut qu'il avait été arrêté, les témoignages affluèrent pour l'innocenter. Profondément marqués par cette période très sombre, André et sa femme décidèrent de changer de vie et vinrent s'installer dans l'Est de la France, à Marly précisément, afin d'y ouvrir un hôtel-restaurant. Le couple se lia d'amitié avec quelques autochtones, dont mon père, qui accueillit rapidement dans la famille cet homme remarquable.

- Votre père connaissait-il le passé de Pellier ?

- Absolument pas, nous ignorions tout de lui. Mon père le tenait pour un ami solide et ne cherchait pas plus loin. Quant à moi, je considérais André comme mon grand-père adoptif, à tel point qu'enfant je passais la plupart des vacances scolaires dans son hôtel. J'ai le souvenir de journées superbes, partagées entre promenades contemplatives et lectures d'ouvrages liturgiques, mais aussi de soirées passionnantes à converser avec André, dont les idées au sujet de la religion étaient opposées aux miennes. Bref je passais chez lui des vacances formidables, même si certaines choses en vinrent rapidement à m'étonner.

- Lesquelles ?

- (silence) André fermait régulièrement son hôtel au beau milieu de la semaine, et recevait ces soirs-là des hommes habillés de noir, avec lesquels il s'enfermait dans la grande salle du restaurant des heures durant. J'avais évidemment fait part de mon étonnement à sa femme, qui tout comme moi n'était pas admise dans le cercle. Elle m'avait simplement répondu que ces hommes et grand-père faisaient partie d'un club. Je ne m'en étais pas étonné : André avait une vie

sociale très riche et dirigeait plusieurs associations, dont un club d'anciens marins et un bureau de bénévoles faisant office d'écrivains publics pour des artisans expatriés. Ce club mystérieux n'était donc pour moi qu'un club parmi tant d'autres.

- Quand avez-vous compris qu'il s'agissait de réunions maçonniques ?

- J'avais à peu près 18 ans lorsque André m'a proposé de participer à une des réunions du "club". Je me suis retrouvé à une grande table, parmi plus d'une trentaine de personnes dont la bonne humeur contrastait étrangement avec leurs costumes noirs. Il régnait dans le restaurant un brouhaha de conversations indescriptible. Ici on parlait du Christ et de son jumeau. Là de l'origine de l'Ordre des templiers. Autant de sujets fascinants qui me tinrent éveillé tard ce soir-là. Je n'ai compris que longtemps après, lorsqu'un ami m'a vraiment initié à la franc-maçonnerie, bien plus tard dans ma vie, que j'avais ce jour-là assisté à ma première Tenue, et que mon grand-père m'en avait discrètement donné toutes les clés.

- Avez-vous pu en parler avec lui ?

- Malheureusement non. La mort de sa femme, emportée par la maladie quelques années plus tôt, avait poussé André à se retrancher progressivement du monde, et j'étais moi-même trop pris par mes obligations professionnelles parisiennes pour avoir encore le temps de passer mes vacances à Marly. Lorsque André est mort, j'ai terriblement regretté de n'avoir pas pris le temps de lui parler de mon initiation.

- Qu'avez-vous pensé des circonstances de sa mort ?

- Les gendarmes avaient conclu à un accident domestique. Un accident domestique certes étonnant, mais un accident domestique quand même, et je n'avais rien trouvé à y redire - j'étais à mille lieues de penser qu'on avait pu vouloir assassiner un homme aussi bon qu'André Pellier. Je fus d'ailleurs conforté dans ce sentiment lorsque son notaire m'apprit qu'il m'avait légué son hôtel et donc sa précieuse bibliothèque. Pour moi ça ne faisait aucun doute : même si je ne connaissais rien de son passé, un homme comme André ne pouvait pas avoir d'ennemis. Complètement terrassé par sa disparition, je fis installer dans ma maison de Champagne son imposante bibliothèque, afin de toujours vivre et penser sous sa remarquable influence. Ce sont tous les livres que vous avez pu voir dans mon bureau.

- Et vous avez lu tous ces ouvrages ?

- Evidemment. Je sélectionnais un livre au hasard d'un titre ou de la beauté d'une reliure et l'emportait au gré de mes déplacements professionnels. Il m'a fallu tout de même près de dix ans pour ainsi en arriver aux tout derniers volumes de cette merveilleuse bibliothèque. Par un mauvais coup du sort, Les "Grands Mystères" de la franc-maçonnerie, que Marquès-Rivière avait dédicacé pour son "bon André", en faisait partie. Je terminais mes lectures sur une bien mauvaise note.

- Vous avez dû tomber de haut.

- Évidemment. Comme tout maçon je connaissais Marquès-Rivière et le Service des Sociétés Secrètes, et ne pouvait concevoir qu'André ait pu être son ami. J'ai lu tout le livre à la recherche d'un indice, d'une explication, mais il fallait s'y résoudre : malgré tout ce que j'avais pu croire à son sujet, André Pellier avait collaboré et sans doute fait arrêter des francs-maçons. Je lançai le livre au mur. Faisant ainsi glisser hors du brochage la lettre pliée qu'on y avait dissimulée. Une lettre manuscrite, rédigée de la main d'André, qui m'était adressée.

- Et que disait cette lettre ?

- D'abord que si je la lisais cela signifiait qu'il avait été assassiné. André m'expliquait avoir donné des ordres précis à son notaire pour qu'il glisse ce courrier dans Les "Grands Mystères" de la franc-maçonnerie si d'aventure il mourait de façon suspecte. Il tenait à me révéler qui il était, et m'avait brièvement expliqué son passé de résistant au sein du Service des Sociétés Secrètes, puis son arrivée à Marly pour refaire sa vie dans cet hôtel qui lui avait été offert par de riches francs-maçons en récompense de son courage. Ceux-ci ne lui avaient demandé que deux choses en contrepartie : qu'il leur fasse l'honneur

d'être des leurs et qu'ils puissent se réunir périodiquement dans l'hôtel, ce qu'André accepta avec joie. Quelques années plus tard, une fois qu'ils se furent assurés qu'André était un homme de courage et de confiance, ses frères eurent toutefois une troisième exigence. Il s'agissait de garder dissimulé dans l'hôtel un ouvrage intitulé Le Testament du Fou. *André se demanda un court instant si ses frères, qui se prétendaient d'une loge dite "Première", ne lui avaient pas offert cet hôtel perdu à seule fin qu'il puisse y protéger ce prodigieux trésor… Mais sa méfiance s'effaça bien vite face à l'incroyable honneur qui lui était fait. Il accepta donc de cacher le précieux ouvrage, jusqu'à ce qu'une secte de tueurs, qu'il avait baptisée les Gardiens du Sang, ne se rapprochent trop de lui.*

- Ce seraient donc les Gardiens du Sang qui auraient tué Pellier ?

- Ce sont eux, oui. Ils avaient déjà tenté de l'enlever quelques années auparavant. André s'en était tiré avec un bras cassé. Il m'avait raconté qu'il était tombé dans les escaliers de l'hôtel. Et la photo que vous avez trouvée dans mon bandeau date de cette époque. Par jeu j'avais photographié André devant l'escalier où s'était soi-disant produit l'accident. Si j'avais su la vérité… Il s'agit sans doute de la dernière fois où j'ai vu André vivant. Quelque temps après on le retrouvait mort, une main tranchée. Après avoir lu cette lettre, malheureusement près de dix ans trop tard, j'ai bien sûr immédiatement contacté le notaire d'André, qui ne pouvait être que franc-maçon. Je lui ai fait lire la lettre. Mais il n'a pas pu me dire si le Testament *était encore en possession de la loge Première ou si les Gardiens du Sang avaient définitivement mis la main dessus. Je n'ai dès lors plus eu d'autre but dans la vie que de les confondre. Je voulais mettre en pleine lumière les agissements de ces terroristes. Mais mes tentatives de dénonciation journalistiques sous le pseudonyme de Dora de Cirvind comme mes recherches personnelles dans les replis de l'Histoire n'ayant rien donné, j'étais prêt à abandonner lorsqu'un homme m'a contacté, celui que vous venez de voir mourir.*

Je manquai m'évanouir en entendant ces mots.

- Comment savez-vous cela ?

- Les frères de la loge Première vous surveillaient. Ils vous savaient en danger. Ils surveillaient aussi cet homme. Malheureusement nous ne sommes pas des adeptes de la violence comme les Gardiens du Sang. Et nous n'avons donc pas pu empêcher ce qui vient de se passer. Le frère qui vous surveillait vient de m'appeler pour me raconter comment était mort l'homme à la chasuble. C'est alors que j'ai décidé qu'il était temps de vous contacter.

- Qui était cet homme?

- Un Gardien du Sang. Un homme qui avait appliqué les ordres de ses supérieurs pendant des années avant de se rendre compte qu'il ne pouvait plus admettre qu'une religion basée sur l'amour l'emploie à tuer des innocents. On l'avait lancé sur ma trace et il me surveillait depuis des mois sans que je m'en sois rendu compte. En s'intéressant à moi il s'était intéressé à ma quête, dans laquelle il avait trouvé de quoi alimenter ses propres doutes, et il s'était un jour présenté à mon domicile pour me raconter toute son histoire. Imaginez ma surprise en découvrant que j'étais suivi depuis des années par un tueur du Vatican qui avait gardé de sa jeunesse dans un monastère reculé le goût pour les grands manteaux de bure, dont il persistait à vouloir s'habiller.

- Cet homme souhaitait abandonner ses anciens compagnons ?

- Il voulait même m'aider à révéler leur existence, ce que je me suis empressé d'accepter, tout en lui demandant de ne pas quitter tout de suite les Gardiens, ce qui aurait immédiatement dirigé les soupçons sur lui. Au terme de discussions nocturnes effrénées, que nous tenions généralement dans un recoin discret – croyais-je – de la forêt d'Orient, nous avons décidé que notre dénonciation passerait par une œuvre de fiction par laquelle nous porterions à la connaissance du public notre vérité.

- Le Triangle Secret.

- Le Triangle Secret, *oui. Une série qui raconte comment le Vatican, via son bras armé, cherche depuis l'aube des temps à dissimuler le fait que la religion catholique n'est qu'une vaste imposture. Profitant des indiscrétions de mon complice j'ai ainsi écrit les sept tomes de ma saga, avant de la poursuivre via* I.N.R.I. *où je souhaitais plus encore révéler la présence des Gardiens. Ma seule erreur fut malheureusement de créer le tueur à la hache.*

- Pourquoi ça ?

*- Par jeu, j'avais décidé de donner au tueur la cape et les traits de mon complice, et pour cela j'avais donné à Denis Falque des indications physiques très précises. Mon ami rit beaucoup en découvrant sa caricature dans le premier tome d'*I.N.R.I.*... Malheureusement Denis avait trop bien travaillé. Et les Gardiens du Sang, dont certains reconnurent immédiatement mon complice, le suivirent jusqu'à le surprendre pendant une de nos réunions secrètes en Forêt d'Orient. La suite, vous la connaissez. Nous réussîmes à nous enfuir. Moi avec un bras cassé. Et lui avec une main en moins fauchée d'un coup de tronçonneuse.*

- Pourquoi les Gardiens ont-ils abandonné cette main sur place ?

- À titre d'exemple. Et, pour que la police ne puisse pas l'identifier trop vite, ils prirent soin d'en effacer les empreintes digitales, sans doute à l'acide, et d'en retirer une petite bague que mon complice portait toujours sur lui.

- Pourquoi votre ami me suivait-il ?

- En cas de problème, nous avions toujours convenu de nous retrouver chez un frère médecin, ce que nous fîmes ce soir-là. Il soigna de son mieux mon complice, qui au lieu de se reposer, comme n'importe quel homme normalement constitué l'aurait fait, décida de se venger. Il savait que vous meniez une enquête, et puisque je refusais de prendre les armes avec lui, il avait décidé de vous contacter afin de tout vous révéler et de vous convertir à notre cause. Ses anciens amis ne lui en auront malheureusement pas laissé le temps. Je vous le demande donc à nouveau. Abandonnez votre enquête. Elle ne pourrait vous apporter que du malheur.

- Vous êtes bien conscient qu'en tant que journaliste je serai incapable de garder pour moi ces informations. Vous n'avez pas le droit d'utiliser le public pour régler une vengeance personnelle !

- J'ai bien peur que vous ne pensiez qu'à votre gloire en prétendant cela, et au magnifique article que vous pourriez écrire au sujet de cette histoire. Oubliez-le. Après tout, tout ce que vous avez c'est un faisceau de présomptions, quelques mails écrits par un homme prétendant être Didier Convard qui use d'une adresse ouverte hier et une conversation passée d'un téléphone techniquement indétectable. Je suis désolé, mais vous ne pourrez rien faire de tout ce que je viens de vous dire. Personne de sérieux ne vous croira. Sans compter que je viens d'adresser un communiqué à toutes les rédactions parisiennes qui feront leur Une sur le Triangle *dès demain matin. Je vous en livre l'exclusivité, c'est le moins que je puisse faire. Officiellement j'ai été agressé par des malades trop influencés par ma série. Des malades en plein délire mystique qui ont cru venger l'honneur de Jésus. Je me suis donc caché. Puis voyant dans les journaux que l'on s'inquiétait pour moi je suis réapparu. Fin de l'histoire.*

J'inspirai longuement avant de répondre.

- Je vois que vous avez pensé à tout. Aucun journal n'acceptera de me publier, vous avez raison. Mon enquête est donc terminée. Mais elle paraîtra dans le cadre du hors-série que votre éditeur m'a commandé. Ça, vous ne pourrez m'en empêcher. Il n'est pas question pour moi de ne pas révéler d'une manière ou d'une autre la vérité.

- Quelle vérité ? Peut-être n'ai-je fait que broder sur la vôtre ? Peut-être n'ai-je fait que vous dire ce que votre esprit romanesque et surchauffé avait besoin d'entendre ? Peut-être André Pellier est-il mon initiateur. Ou peut-être pas. Peut-être la vérité est-elle à chercher ailleurs qu'en Moselle, allez savoir : dans l'Hérault ou dans le bassin d'Arcachon, que sais-je ? Vous avez trouvé quelque chose. Mais s'agit-il pour autant de la vérité ? De toutes façons, publiez ce que vous voulez. Personne ne vous croira.

Puis il raccrocha. Et ce fut la dernière fois que j'eus un rapport direct avec Didier Convard. Le lendemain matin j'adressai sous pli confidentiel le manuscrit de *L'Enquête* aux éditions Glénat. Qui me firent savoir que ce texte qui présentait Didier Convard sous un aspect très négatif était très amusant. Le second compliment qu'on me fit est que j'avais anticipé de manière absolument délicieuse sur la réalité puisque, après plusieurs journées d'inquiétude, on venait enfin de retrouver Didier en parfaite santé.

Le scénariste Didier Convard retrouvé sain et sauf

On l'avait cru mort à la suite de la découverte d'une main tranchée en Forêt d'Orient, mais Didier Convard est apparu hier en pleine forme à l'occasion d'une conférence de presse organisée par les éditions Glénat. L'occasion pour le scénariste du *Triangle Secret* de faire le point sur les véritables raisons de sa disparition : "La main découverte par la police n'était pas la mienne, et j'en ignore parfaitement la provenance. Tout ce que je peux vous dire est qu'elle m'a été exhibée par deux forcenés rencontrés lors de ma promenade quotidienne en forêt." Deux forcenés qui suivaient sans doute le scénariste depuis quelques jours et attendaient le bon moment pour le molester. "Ces deux hommes connaissaient très bien *I.N.R.I.* et le *Triangle Secret* de manière générale. Ils m'ont reproché de salir Jésus par mes écrits et m'ont menacé de me trancher la main, comme dans mes albums, si je continuais dans cette voie. D'après eux cette main tranchée appartenait à un homme qu'ils avaient châtié pour des crimes semblables aux miens. Complètement effrayé par leurs discours déments je me suis enfui, même si je n'ai pu éviter que l'un des deux hommes, armé d'un batte de base-ball, ne me casse un bras et deux côtes". Habitué des moindres sentiers de cette forêt qu'il parcourt quotidiennement, Didier Convard sème facilement ses poursuivants mais s'écroule, quelques heures plus tard, sur le bord d'une route de campagne, exténué. "J'étais brûlant de fièvre, complètement groggy. Un promeneur m'a heureusement découvert et emmené à l'hôpital, où je suis resté plusieurs jours à délirer. Imaginez ma surprise lorsque je suis enfin revenu à moi et que j'ai découvert tout le tapage médiatique autour de ma disparition (rires)". La décontraction du scénariste étonne l'assistance. Mais Convard n'a pas vraiment été surpris par son agression. "Certaines personnes influençables prêtent beaucoup de crédit à mes petites fictions. J'ai déjà reçu tellement de courriers de personnes prétendant posséder une copie de l'évangile secret dont je parle dans le *Triangle*, reçu tellement de menaces également. Je regrette simplement d'être tombé sur deux illuminés qui ne peuvent constituer qu'un cas isolé. On ne peut pas passer sa vie à avoir peur". Une opinion partagée par la Police qui assure progresser dans son enquête, même si pour l'heure les deux illuminés semblent s'être purement et simplement fondus dans l'obscurité protectrice de la Forêt d'Orient si chère à Convard.

CONVARD REPREND LA MAIN

Didier Convard est donc sain et sauf et clôture en beauté un des tapages médiatiques les plus assourdissants de ces dernières années. À lire les gros titres de la presse quotidienne de ces derniers jours, on se serait presque crus revenus au bon vieux temps du fait divers sordide mais littéraire, comme l'affectionnaient nos confrères du XIX^{e} siècle. Heureusement, l'affaire de la disparition du scénariste du *Triangle Secret* se termine bien. Ou du moins à peu près, puisque la conférence de presse récemment donnée par Convard laisse à penser que si la main coupée trouvée en Forêt d'Orient n'était pas la sienne, il semble qu'elle aurait bien pu l'être. "J'ai été agressé par deux déséquilibrés lors de ma promenade quotidienne, qui après m'avoir exhibé cette main dont j'ignore la provenance, m'ont menacé de couper la mienne si je continuais à salir Jésus dans Le *Triangle Secret* et *I.N.R.I.*". Visiblement éprouvé mais en bonne forme malgré un bras et des côtes cassées par les deux individus qui courent toujours, Convard a toutefois fermement affirmé qu'il ne fallait pas s'arrêter aux élucubrations de ces "illuminés qui ne peuvent constituer qu'un cas isolé". "On ne peut pas passer sa vie à avoir peur" a conclu le scénariste, dont le courage mérite d'être relevé. De même que son élégance, puisqu'à aucun moment Convard n'a profité de l'incroyable couverture médiatique autour de son œuvre pour parler de la parution ces jours-ci d'un *I.N.R.I.* hors série - *L'Enquête* - dont nous n'avons pour l'heure pas pu lire la moindre ligne mais dont nous ne manquerons pas de nous faire le reflet lorsqu'il sortira.

UNE CAMPAGNE DE PRESSE PRIVÉE PAYÉE PAR LES CITOYENS FRANÇAIS.

On ne peut que se réjouir de la nouvelle : Didier Convard est de retour. Et le scénariste franc-maçon du Triangle Secret a l'air d'être en pleine forme, puisque malgré l'agression dont il dit avoir été victime en Forêt d'Orient il a conservé assez de forces pour donner une conférence de presse à laquelle nous ne fûmes malheureusement pas conviés. Ce que nous ne regrettons nullement. Car que ressort-t-il du communiqué rédigé par les éditions Glénat à la suite de la petite causerie ? Eh bien que Didier Convard a été agressé parce que deux déséquilibrés, abusés par son talent de conteur, ont voulu venger l'honneur de Jésus que le scénariste bafoue depuis 10 tomes. En clair : une série qui a pu faire croire que ce qu'on y racontait était vrai est forcément formidable et il convient donc de l'acheter. CQFD. Convard semble donc s'être offert une formidable campagne publicitaire payée par les pouvoirs publics - deux brigades de gendarmerie étaient à la recherche du scénariste - et donc par les citoyens français. Citoyens français qui en outre ont été nombreux à acheter la presse qui ces derniers jours faisait ses choux gras de cette affaire, contribuant ainsi à donner un bel éclairage médiatique au Triangle Secret. Monsieur Convard : chapeau bas.

I.N.R.I

L'ENQUÊTE

Lorsqu'il découvre dans son journal du matin que l'on a retrouvé dans la forêt champenoise une main coupée, le journaliste Damien Perez manque de s'étouffer : voilà une affaire qui n'est pas sans rappeler la série I.N.R.I., à laquelle il s'intéresse de très près puisqu'il réalise une grande interview de Didier Convard dans le cadre d'un album hors série du TRIANGLE SECRET. Convard sera forcément étonné de ce crime survenu à quelques kilomètres de chez lui... si ce n'est que le célèbre scénariste a disparu... et que les langues commencent alors à se délier...

9 782723 454148
2-7234-5414-2 73.4864.2
CODE PRIX GL40